

ALOÏS

CHEMINS D'AVENTURES

TOME VII

L'ODYSSÉE DE ILANE

Roman

CHAPITRE I

Mardi 27 décembre

SYDNEY (Australie)

« *In me rinasce - m'agita insolito vigor ! Ah ! ma io ritorno a viver ! Oh gioia !* »

(Je sens renaître en moi une vigueur étrange. Ah ! Je me reprends à vivre. Oh... Joie !).

Au terme de cette ultime envolée lyrique, Violetta Valéry s'écroulait morte sur la scène de l'*Opera House* de Sydney. Parmi les 1500 spectateurs debout, faisant une ovation triomphale à l'interprète de *La Traviata* de Giuseppe Verdi, se trouvaient Cyrille Valois et son épouse Samantha. Ils n'allaient pas très souvent à l'opéra mais l'occasion avait été double. D'une part, la jeune soprano vedette, Nicole Car, était originaire de Melbourne leur ville de résidence. D'autre part, pour la première fois depuis cinq ans, ils passaient les fêtes de fin d'année à Sydney, chez Angelina et Georges Irwin les parents de Samantha, propriétaires d'une grande maison dans le quartier de Manly, à une quinzaine de kilomètres du centre-ville. Ils étaient enchantés d'avoir auprès d'eux leur petit-fils Victor, âgé de six ans et demi.

Les années précédentes Cyrille et Samantha n'avaient pas souhaité quitter leur prestigieux hôtel-restaurant le « France » à cette période de l'année. Toute la fortune de Cyrille avait été investie dans la réhabilitation et l'agrandissement d'un ancien manoir sur le front de mer à Melbourne. Les affaires étaient florissantes ; l'établissement renommé ne désemplissait pas, notamment durant la trêve des confiseurs. C'est pourquoi ils avaient à chaque fois préféré rester sur place afin de veiller au bon fonctionnement de tous les services, bien qu'ils soient parfaitement secondés. Ils avaient recruté pour le restaurant gastronomique un couple de Français ayant exercé dans un établissement réputé de Londres : André Leblanc comme chef de cuisine et son épouse Rose pour ce qui concerne la salle. Pour la partie hôtelière, Cyrille était parvenu à débaucher la très expérimentée gérante d'un cinq-étoiles du centre-ville, Miss Elisabeth Taylor, homonyme de l'inoubliable interprète de Cléopâtre au cinéma.

Au fil des mois tout le personnel avait atteint le meilleur niveau, chacun dans sa spécialité. Ce qui avait rapidement conforté la réputation du « France » comme l'un des trois meilleurs établissements de Melbourne, et sans conteste le plus luxueux.

Cyrille, Samantha et leur garçonnet Victor habitaient un vaste appartement au troisième et dernier étage. Si bien qu'ils étaient en permanence occupés par les affaires les plus diverses concernant le personnel ou les clients. À tel point que Cyrille s'était décidé à recruter un vice-directeur, comme le lui avait suggéré Samantha. Thomas Thompson («Titi » comme le surnommaient les employés) s'était montré parfaitement à la hauteur de la tâche.

Dès lors, pendant les vacances scolaires de printemps (début octobre dans l'hémisphère sud) ou d'automne (fin avril), ils n'avaient pas hésité à s'absenter trois ou quatre jours maximum. Soit pour rendre visite aux grands-parents de Victor à Sydney, soit pour aller dans les musées de Canberra, ou encore pour visiter l'un des parcs nationaux pas trop éloignés de Melbourne. Toutefois ils s'étaient efforcés de rester joignables à tout instant en cas de nécessité. Ce ne fut jamais nécessaire ; ce qui les avait encouragés, cette fois, à venir passer une dizaine de jours à Sydney pour les fêtes de fin d'année.

*

Il commençait à faire nuit lorsqu'ils sortirent de l'opéra. C'était une belle et douce soirée d'été. Le panorama sur la ville illuminée et le pont monumental Harbour Bridge suscitaient toujours l'enchantement des Sydnéens. Cyrille et Samantha, comme tant d'autres, avaient flâné le long du quai circulaire bordant le port de croisière. Ils s'étaient arrêtés quelques minutes pour admirer un paquebot géant amarré au terminal-passagers. Un peu plus loin ils avaient regagné le parking de St George Street où ils avaient laissé la voiture prêtée par le père de Samantha. Le chemin du retour ne s'était pas effectué très vite, compte tenu du trafic assez dense malgré l'heure tardive.

Dès l'entrée dans la propriété Irwin, Samantha remarqua qu'il y avait encore de la lumière dans le salon. Il était 22 h 35 et ce n'était pas dans les habitudes de ses parents, ni de son fils, de veiller aussi tard. Son appréhension s'accrut en voyant son père sortir de la maison et accourir vers eux en gesticulant.

- Où étiez-vous donc passés ? Ça fait plus d'une heure que nous tentons de vous joindre !
- Que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose à Victor ?
- Non, non, rien de ce genre. Mais du sérieux tout de même. Entrez vite !

Cyrille et Samantha comprirent en même temps qu'ils n'avaient pas pensé à rallumer leurs téléphones portables en sortant de l'opéra. Ils réactivèrent leurs appareils et constatèrent avoir reçu plusieurs messages.

- Inutile de les lire, commenta George. Je vais vous expliquer, ce sera plus clair. Votre vice-directeur, Monsieur Thompson, ne parvenant pas à joindre Cyrille, a appelé ici vers 21 heures pour signaler qu'une explosion venait d'avoir lieu dans le restaurant, suivie d'un début d'incendie.

- Quoi ? s'écria Cyrille. Est-ce grave ? Y a-t-il des blessés ?

- Je n'en sais pas plus. Cela semblait sérieux.

Tandis que Samantha se précipitait vers la chambre de Victor, qui dormait profondément, Cyrille composa aussitôt le numéro de Thomas Thompson pour obtenir des précisions. En effet c'était très sérieux et même grave. L'explosion, d'origine encore inconnue, s'était produite dans la salle de restaurant, à proximité de la porte des cuisines. Elle avait tout soufflé, la salle semblait un champ de ruines et quinze clients avaient été blessés, raconta « Titi ». Le feu avait pris presque aussitôt au niveau du grand escalier et avait gagné les étages.

Les pompiers étaient sur place et finissaient d'évacuer les occupants des chambres du premier, puis du deuxième étage déjà envahis par une épaisse fumée. La police était également sur les lieux.

Cyrille en était tout tremblant. Il téléphona sans tarder à la compagnie aérienne Qantas pour connaître l'heure du prochain vol pour Melbourne. Le dernier avait décollé à 22 h 05, le suivant serait pour le lendemain à 6 h 00. Il réserva une place sur ce vol puis rapporta à Samantha et ses beaux-parents ce qu'il venait d'apprendre et de décider. Samantha réagit.

- Je dois venir avec toi.

- Surtout pas, Chérie, tu seras plus utile ici près de Victor, d'autant plus que j'ignore dans quel état se trouve notre appartement.

*

Mercredi 28 décembre

MELBOURNE. (Australie)

Après une courte nuit d'insomnie Cyrille avait élaboré mille hypothèses dans l'avion puis s'était fait conduire en taxi jusqu'au « France », sur Beaconsfield Parade. Un barrage

de police interdisait d'approcher à moins de deux cents mètres du bâtiment d'où une fumée noire s'échappait encore par les fenêtres. S'étant fait connaître, il se fraya un chemin entre les véhicules de secours, pompiers, ambulances, police, dont les nombreux gyrophares projetaient sur la façade des tourbillons multicolores.

Thomas Thompson était au milieu de la chaussée en pleine discussion avec l'inspecteur Valentin que Cyrille avait bien connu à l'époque de l'ouverture de l'établissement. Ils se saluèrent rapidement.

- Combien y a-t-il de victimes, demanda Cyrille à son vice-directeur ?

- Le dernier rapport du colonel des pompiers fait état de trois clients du restaurant décédés sur place, de sept autres en état grave et d'une vingtaine de blessés plus légèrement atteints. Dans les chambres de l'hôtel on n'a dénombré que des intoxications par la fumée, ces personnes ont néanmoins été réparties dans les hôpitaux les plus proches.

- Et les dégâts ?

- Il est difficile de se prononcer dès maintenant. Le restaurant est complètement dévasté. L'incendie a pu atteindre quelques chambres de la partie rénovée du bâtiment, l'extension vers l'arrière ne semble pas avoir été touchée. Mais sur les trois étages, tout ce qui est en façade a beaucoup souffert. Y compris, m'ont dit les pompiers, votre appartement personnel du troisième.

Cyrille faisait la grimace et penchait la tête vers le sol pour ne pas laisser voir ses yeux embués. Il se tourna vers l'inspecteur.

- Alors, Monsieur Valentin, qu'en pensez-vous ?

- Impossible de tirer des conclusions aussi tôt. Lorsque les pompiers auront maîtrisé tous les foyers et sécurisé les lieux, nos équipes techniques commenceront leur enquête. En début d'après-midi sans doute. Un des secouristes a trouvé près des cuisines un petit objet qui ressemble à un détonateur, les spécialistes se prononceront là-dessus. Je me suis surtout appliqué depuis hier soir à m'assurer qu'il ne restait personne dans le bâtiment et que tout le monde avait été relogé dans divers hôtels du secteur. À noter en passant que tous ces établissements ont été très solidaires et ont spontanément proposé leur entraide.

- Puis-je pénétrer dans le bâtiment ?

- En principe c'est rigoureusement interdit. Mais je peux tenter de négocier avec le colonel des pompiers, ou mon commandant.

Cyrille se sentait abattu. L'inspecteur Valentin alla directement au poste de commandement des secours pour en ressortir peu après.

- C'est OK ! Le commandant accepte à condition que vous enfiliez une des combinaisons de pompier et portiez un casque. Le lieutenant Warner vous accompagnera.

*

En ressortant de l'immeuble, Cyrille avait la mine plus défaite encore. Cette inspection s'était révélée traumatisante. On ne reconnaissait rien de la salle de restaurant. Plus aucune vitre aux portes et fenêtres. Tous les rideaux carbonisés. Un amoncellement de tables et de chaises à proximité de l'entrée, soit à l'opposé du lieu supposé de l'explosion. Près de la porte des cuisines un trou conique dans le sol, d'un mètre cinquante de diamètre, présentait en son centre une ouverture béante sur le sous-sol. La carrosserie de plusieurs voitures avait été endommagée et presque toutes les vitres explosées. Dans les cuisines les dégâts étaient moindres. Tout ce qui n'était pas fixé au sol, ustensiles et petits appareils, avaient été soufflés et projetés à l'autre extrémité, plus ou moins cabossés.

Pour se rendre aux étages il n'était pas question d'utiliser les ascenseurs visiblement ébranlés, d'autant plus que l'électricité avait été coupée. Emprunter l'escalier principal s'était avéré périlleux. Les marches en bois précieux recouvert d'une épaisse moquette étaient disloquées et partiellement brûlées. Avec l'aide du lieutenant Warner, Cyrille était parvenu à escalader cet amoncellement encore fumant par endroits.

Au premier étage le sinistre avait dévasté toute la section des luxueuses suites avec balcon donnant sur la baie de Port Phillip. Les portes étaient défoncées et calcinées, le mobilier de style détruit. Des pompiers s'évertuaient encore à noyer le moindre brasier risquant de se raviver. Cyrille avait pu constater les inévitables dommages collatéraux causés par l'eau. Les autres chambres, plus modestes bien que de grand standing, n'avaient été que partiellement ravagées. Toute la section arrière, qui avait été construite pour prolonger la partie ancienne surnommée « Le Manoir », n'avait presque pas souffert du sinistre.

Au deuxième étage la situation était à peu près identique. Les chambres avaient été davantage affectées par le souffle de l'explosion que par l'incendie, si ce n'étaient les dommages dus à l'épaisse fumée. Les trois suites de la façade se révélaient presque autant ravagées que celles du premier niveau.

Quant au dernier étage, où Cyrille et Samantha avaient aménagé leur grand appartement, le spectacle était à peine moins désolant. À y regarder de près il allait falloir tout refaire, il n'y avait pratiquement rien à sauver.

*

En se défaisant de son accoutrement, Cyrille poussa un gros soupir et demanda si la solidité de l'édifice se trouvait compromise. Impossible de lui donner déjà une réponse sérieuse. Le plancher du premier étage paraissait très ébranlé, les experts devraient se prononcer.

Pour comble de consternation quelqu'un lui apprit que, suite à ses brûlures, Jean Charbonnier, le sommelier du « France », était décédé au petit matin à *The Avenue Hospital*.

Ne pouvant se rendre utile, Cyrille quitta les lieux pour aller, quelques rues plus loin, là où il avait naguère loué un studio durant les travaux de construction de son hôtel-restaurant. Un petit appartement était libre, il s'y installa sans le moindre bagage. Il verrait ce problème plus tard. Dans l'immédiat il téléphona à Samantha qui attendait impatiemment des nouvelles. Cyrille ne sut pas lui dissimuler l'ampleur de la catastrophe. Elle allait devoir rester chez ses parents avec le jeune Victor le temps de s'organiser. Lui-même devrait rester quelques jours à Melbourne pour les premières formalités à accomplir. Il redoutait la phase des expertises et le comportement des assureurs. Leur rêve de toujours passait de la réalité au néant. Ils avaient été richissimes, ils étaient probablement ruinés.

Samantha tenta vainement de lui remonter le moral ; c'était trop tôt. Cyrille raccrocha par crainte de laisser paraître davantage son effondrement et de trop effrayer son épouse ; c'était trop tard.

*

Comme assommé par ces événements, Cyrille se coucha en essayant de mettre de l'ordre dans ses idées. Un souvenir l'obsédait, celui des paroles de Lady Wilson, la veuve qui lui avait vendu le Manoir quelques années auparavant. Elle répétait fréquemment : « *Cette maison porte malheur* »...

Il finit par s'endormir, plus facilement que la veille à Sydney. Toutefois son sommeil fut peuplé de cauchemars.

*

Jeudi 29 décembre

MELBOURNE

Dès son réveil Cyrille se rendit sur les lieux du sinistre. La police avait maintenu une zone de sécurité et cette fois on ne lui permit pas d'y pénétrer. Experts, techniciens et enquêteurs étaient à l'œuvre et refusaient que quiconque vienne polluer davantage les lieux. Il restait seulement deux véhicules de pompiers sur Beaconsfield Parade, mais Cyrille n'aperçut pas le colonel, ni le lieutenant Wagner, pas plus que l'inspecteur Valentin. Il dut se contenter, comme des dizaines de badauds, d'aller sur la plage en contrebas de l'avenue pour observer l'extérieur du « France » dont l'enseigne lumineuse tricolore avait été pulvérisée et la façade partiellement noircie par la fumée sortant des baies vitrées. Inutile de s'attarder là.

Il se rendit en centre-ville au cabinet de son assureur qui le reçut aussitôt. Il était déjà informé du sinistre et avait envoyé sur place l'un de ses collaborateurs. Ils relurent ensemble les termes des divers contrats que Cyrille avait eu la précaution de souscrire à l'ouverture de son établissement. Dès la deuxième année de fonctionnement, alors que les affaires prospéraient, il avait fait ajouter divers avenants pour porter sa protection au maximum. L'assureur lui confirma qu'il bénéficiait de toutes les garanties disponibles. Toutefois il allait falloir attendre les conclusions des experts et de la police pour envisager le montant de l'indemnité et le calendrier des versements. Cela pouvait pendre quelque temps, d'autant plus qu'on entrait dans la période des fêtes de fin d'année et qu'il ne se passerait pas grand-chose avant le début de l'an prochain, notamment du côté des entreprises qui allaient devoir établir des devis pour les travaux de restauration.

Cette conversation incita Cyrille à téléphoner d'urgence à l'entrepreneur Almeida et à l'architecte Brown qui avaient travaillé pour lui à l'époque. Ils n'étaient pas encore au courant des événements, ils dirent tous deux compatir à son désarroi et se tenir prêts à participer aux travaux à venir. Cependant il devrait reprendre contact après le 4 janvier. En raison des fêtes leurs cabinets fermaient dès le soir même. Sans compter que nombre d'ouvriers de l'entrepreneur étaient en vacances d'été jusqu'à la fin janvier.

Cyrille comprit qu'il ne pourrait pas faire grand-chose les jours suivants. Il pouvait retourner à Sydney auprès des siens pour fêter le passage à la nouvelle année, même si le cœur n'y était pas totalement.

Avant de quitter Melbourne il retourna auprès de ce qu'il considérait maintenant comme des ruines. Il demanda à un policier si l'inspecteur Valentin était sur place et s'il pouvait lui parler. Joint par radio l'inspecteur ne tarda pas à arriver. Il rapporta que les services de la police technique étaient à l'œuvre à la recherche du moindre indice. Pour ce qui est des empreintes digitales, il y en avait une multitude dont peu semblaient

exploitables, ils les relevaient toutes néanmoins. Il faudrait ensuite tenter, à partir du cahier des réservations, heureusement épargné, de retrouver toutes les personnes présentes dans l'établissement ce soir-là, afin de recueillir des témoignages et effectuer d'éventuelles comparaisons d'empreintes digitales. Ce serait compliqué et long. En revanche les artificiers avaient déjà la quasi-certitude qu'une bombe artisanale était à l'origine du sinistre.

Ces informations rendirent Cyrille perplexe. Qui avait pu perpétrer un tel attentat ? Qui pouvait lui en vouloir à ce point ?

*

Vendredi 30 décembre

SYDNEY

Du mieux qu'elle pouvait, Samantha essayait de consoler Cyrille en lui répétant qu'eux-mêmes et Victor avaient échappé au drame et qu'avec de la patience ils retrouveraient leur joie de vivre. Depuis son retour en famille il ne pouvait détacher son esprit de ce qu'il considérait comme une tragédie. Il se sentait responsable des victimes et ne cessait de s'interroger sur l'auteur de cet attentat. George, son beau-père, comprit qu'il fallait en parler pour évacuer cette obsession.

- Passons en revue les personnes qui auraient pu t'en vouloir au point d'en venir à cette extrémité. Des concurrents jaloux ?
- Je ne vois rien ni personne. Nous avons dès le début entretenu de bonnes relations avec les grands établissements de la ville. Melbourne ne disposait pas de suffisamment d'hôtels-restaurants très haut de gamme pour répondre à la demande et l'ouverture du « France » avait attiré un complément de clientèle aisée dont profitait l'activité commerciale de la ville. En outre ces hôtels étoilés ont été les premiers à proposer de reloger mes clients sinistrés.
- As-tu reçu des menaces quelconques, des lettres anonymes ?
- Rien de tout cela.
- Je crois me souvenir toutefois qu'à l'époque des travaux avant l'ouverture il s'était produit divers incidents.
- C'est vrai, mais le différend avec les Chinois avait fini par trouver une solution.
- Pour les autorités chinoises, je suis d'accord avec toi. Cependant votre arrangement leur avait permis de s'installer dans une partie de l'immeuble d'où ils avaient perturbé les trafics de stupéfiants d'une triade venue de Chine, n'est-ce pas ?

- C'est exact, George. Je me souviens qu'un membre de cette triade fut même assassiné pour l'avoir trahie. D'après vous il s'agirait d'une seconde vengeance cinq ans après ?... Peut-être... Je vais suggérer cette piste à l'inspecteur Valentin.

*

Samedi 31 décembre

SYDNEY

L'ambiance était redevenue plus sereine au sein de la maison Irwin. Cyrille et George s'amusaient avec Victor à divers jeux comme le Mah-Jong ou les échecs. Pour son âge, le garçonnet se montrait très doué. Il faisait preuve d'une excellente mémoire et d'une intelligence nettement plus développée que la moyenne des enfants de six à sept ans. Son grand-père avait l'art de proposer des énigmes que Victor résolvait régulièrement, avant Cyrille qui ne faisait pas toujours exprès de perdre...

Début février il allait commencer son année « *Year 2* », correspondant au CE1 français, à l'école franco australienne de Melbourne, *Caulfield Junior College*.

Samantha et sa mère étaient affairées à préparer le repas du soir. À l'australienne, elles auraient préparé par exemple un plateau de fruits de mer avec huîtres et crevettes au lait de coco, suivi d'un jambon cuit aux clous de girofles et d'un « *chocolate pudding* »... Mais Angelina avait décidé de fêter le dernier jour de l'année à l'italienne. Le menu comprendrait donc en entrée du jambon séché aux épices accompagné de salami parfumé aux graines de fenouil, puis des ravioli à la truffe et la ricotta, ensuite une « *bistecca alla fiorentina* », et enfin des « *cantuccini* », biscuits secs aux amandes traditionnellement servis accompagnés de « *vino santo* », un vin sucré très doux dans lequel on les trempe avant de les déguster.

Il n'y avait probablement aucune autre table dans tout Sydney à proposer un tel festin. D'autant plus que la majorité des Sydnéens se donnaient rendez-vous ce soir-là à proximité du port pour les festivités traditionnelles : spectacles aquatiques et aériens, défilé de bateaux illuminés et surtout les célèbres feux d'artifice tirés derrière le non moins fameux édifice de l'opéra.

*

Par crainte que Victor s'endorme trop tôt, toute la famille avait dîné de bonne heure puis s'était installée devant la télévision en attente de la retransmission des festivités. L'enfant s'était finalement assoupi sur les genoux de Samantha.

Les pétarades du grand feu d'artifice lui firent rouvrir les yeux, cependant c'est la sonnerie du téléphone de Cyrille qui acheva de le réveiller trois minutes après minuit. Sur le cadran s'éclaira le nom de l'appelant, « Tavernier ». Cyrille s'écria : « C'est Alexandre ! »

Alexandre Tavernier, son épouse Véronique et leur fillette Jade, étaient des amis de longue date. Ils avaient vécu ensemble plusieurs périodes de leurs vies, en France, en Afrique du Sud et en Australie. Ils se téléphonaient de temps à autre.

- Allô ! Cyrille ?.... Ici Alexandre. Je tenais à être parmi les tout premiers à vous souhaiter, ainsi qu'à Samantha et Victor, une excellente nouvelle année pleine de bonheur.

- Salut Alexandre ! Merci pour vos vœux et votre fidèle amitié. Acceptez les nôtres en retour.

- Pas si vite mon ami ! En France il n'est encore que 14 heures, le 31 décembre... Mais trêve de plaisanterie. Comment ça va à Melbourne ?

- Nous ne sommes pas à Melbourne, nous avons pris quelques jours pour être avec les parents de Samantha à Sydney.

- Je comprends. Vous êtes peut-être allés voir le feu d'artifice, j'entends de vagues pétarades.

- C'est seulement la télévision. Nous n'avons pas tellement le cœur à faire la fête avec la grande foule traditionnelle.

- Vraiment ? Que se passe-t-il ?

Cyrille entreprit de raconter les détails de la catastrophe. Alexandre compatit à son désarroi et tenta de le rassérer. Tout aussi désespérée, Véronique, son épouse qui avait tout suivi grâce au haut-parleur du téléphone, voulut parler à Samantha.

- Je bénis le ciel que vous soyez tous sains et saufs et je comprends le traumatisme que vous avez subi. Sans doute allez vous être très occupés ces prochaines semaines avec les incontournables formalités. Cependant l'idée me vient qu'il faudra ensuite vous refaire un moral à l'écart de tout cela, le temps des travaux. Pourquoi ne viendriez-vous pas en France quelque temps lorsque sera revenu le printemps ? Nous possédons un appartement à Paris que nous occupons très rarement. Il est à votre disposition. À moins que vous préféreriez rester près de nous à Poigny-la-Forêt où vous risquez de vous ennuyer un peu...

Samantha remercia son amie pour son offre généreuse tout en ajoutant qu'elle devrait en discuter avec Cyrille et réfléchir aux conséquences sur la scolarité de Victor.

- D'accord. Surtout n'oubliez pas de me rappeler bientôt. Alexandre et moi, ainsi que Jade, avons souvent été vos invités et nous serions heureux de vous revoir.

*

CHAPITRE II

Vendredi 7 avril

PARIS

Victor écoutait « *Back to Black* » du groupe australien AC/DC sur son lecteur MP3. Il avait pris soin d'enregistrer ses préférences avant de quitter Sydney. Malgré le son assourdissant dans ses écouteurs il perçut la voix de sa mère Samantha.

- Victor ! Dépêche-toi, je suis déjà prête à sortir !
- J'arrive, Maman.

Il enfila ses baskets d'autant plus rapidement qu'il n'en défaisait jamais les lacets. Ils prirent l'ascenseur et sortirent dans la rue du Regard pour se rendre au marché en plein air du boulevard Raspail, à deux pas de là.

*

Ils n'étaient à Paris que depuis quelques jours mais connaissaient déjà parfaitement le quartier. Samantha avait fini par convaincre son mari Cyrille d'accepter la proposition des Tavernier de venir passer quelque temps en France pour se remonter le moral. Trois mois s'étaient avérés nécessaires pour régler autant que possible les démarches consécutives à l'incendie du « France » à Melbourne. La police avait rapidement terminé ses relevés sur place. L'unique élément d'importance avait été un petit morceau de bidon métallique déchiqueté portant quelques caractères chinois et des empreintes digitales. La comparaison de ces dernières avec celles du fichier australien n'avait rien donné. Aussi la police avait-elle confié cet unique indice à l'ambassade de Chine à Canberra pour transmettre aux services de police scientifique pékinois. On attendait une éventuelle réponse.

Quant aux différents experts de la compagnie d'assurances, ils avaient pris beaucoup plus de temps pour évaluer les dégâts et chiffrer les indemnisations en fonction des devis estimatifs de l'entreprise de Alfonso Almeida. Une provision avait déjà été versée. Avec les confortables bénéfices accumulés au cours des cinq dernières années Cyrille savait pouvoir faire vivre sa famille sans souci pécuniaire immédiat. C'est pourquoi il avait accepté de venir en France profiter de l'offre de son ami Alexandre Tavernier.

Avec son épouse et son fils ils avaient donc pris possession de ce grand appartement au cinquième étage d'un immeuble classé de la tranquille rue du Regard.

L'endroit était idéal ; à deux pas de la rue de Rennes pleine de petites et grandes boutiques de toutes sortes, de restos, brasseries, boulangeries, et même un cinéma. En outre, chaque mardi et vendredi se tenait, boulevard Raspail, un marché en plein air offrant un large choix de commerces non sédentaires.

C'est là que Samantha et Victor venaient d'arriver. Elle fit quelques acquisitions de produits frais et venait de s'arrêter devant un étal de fruits et légumes. Victor la tira par la manche.

- Regarde Maman ! Le garçon noir là-bas, à l'autre bout de l'étalage.

Samantha tourna la tête et vit effectivement un jeune garçon, visiblement africain, en train de détacher laborieusement une banane d'une portion de régime tout en cherchant maladroitement à se cacher du vendeur. À l'instant même où il allait fourrer la banane dans une poche de son jean, le marchand le surprit.

- Eh ! Là-bas ! Que fais-tu, garnement ? Tu vas me remettre ça en place et vider toutes tes poches !

Samantha s'approcha du garçon au regard effrayé et lui posa une main sur l'épaule tout en s'adressant au vendeur.

- Laissez, Monsieur. Il est avec moi, ajoutez la banane sur mon compte.

Aussi surpris que l'enfant lui-même, le commerçant haussa les épaules en faisant une moue dédaigneuse.

- Si vous le dites...

Samantha ramassa sa monnaie et entraîna les deux garçons un peu plus loin, à l'écart des chalands. Le petit chapardeur avançait tête baissée.

- Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

Il releva lentement la tête en sortant la banane de sa poche qu'il tendit vers l'adulte.

- Je m'appelle Ilane Atouba, Madame. Tenez, cette banane est à vous.

- Mais non, Ilane, tu peux la manger. Tu sembles avoir bien faim.

- Oh, oui, Madame. Je n'ai rien mangé depuis hier matin.

Victor écoutait attentivement ce garçon qui semblait avoir le même âge que lui ; il cherchait à comprendre pendant que sa mère poursuivait.

- Où sont tes parents, Ilane ?

- Je n'en ai plus, Madame.

- C'est triste. Alors qui s'occupe de toi ? Un oncle ? Une tante ?

- Plus personne, Madame. Je suis tout seul. Ce qui reste de ma famille est toujours là-bas au pays.

- Et c'est où, le pays ?

- Ben, à Mémé... Au Cameroun.

- Au Cameroun ! Tu es en France depuis quand ?

- Ça doit faire trois jours, Madame.

Samantha était perplexe, presque incrédule bien que l'enfant paraisse sincère.

- Ilane, voici mon fils Victor. Il a presque sept ans ; et toi ?

- Moi ? Je crois que j'ai douze ans.

- Veux-tu venir avec nous, dans notre maison ? Tu pourras manger quelque chose de chaud, si tu veux.

- Et boire aussi ?

- Bien sûr, tu vas voir. Allons, rentrons maintenant. Viens avec nous.

Victor était resté muet, totalement sidéré par l'attitude de sa mère. Il observait du coin de l'œil le garçon à la peau noire et à l'air triste, aux vêtements pas très propres et aux sandales usées.

Ilane dévorait des yeux tout ce qu'il découvrait autour de lui. Les gens, les maisons, et surtout les voitures et les bus. Une fois passé le porche de l'immeuble, Victor courut jusqu'à la cage d'ascenseur pour appuyer sur le bouton d'appel. Lorsqu'ils pénétrèrent tous trois dans la cabine et que la porte coulissante se referma, Ilane changea de visage, les sourcils relevés et les yeux fixes, sans dire un mot il serra fortement la main de Samantha. Visiblement il était effrayé par cette sorte de placard qui bougeait. Il ne se détendit qu'en sortant de là et reprit son attitude curieuse de tout jusqu'à l'entrée dans l'appartement. Cette fois il exprima une sorte d'émerveillement sans pour autant oser passer d'une pièce à l'autre comme l'y invitait Victor. Samantha le mena dans la cuisine où elle lui proposa une collation.

- Que veux-tu manger ? Du pain avec du beurre et de la confiture ? Des œufs ? Et comme boisson ? Du lait ? Un jus de fruit ?

Il resta quelques instants à réfléchir. Puis demanda s'il y avait du *Kossam* ou des beignets de *koki*... Désolée, Samantha dut lui répondre ne pas connaître ces aliments, pas plus qu'elle ne disposait de lait de chèvre avec du sorgho. Ce qui sembla contrarier Ilane. Il accepta de goûter au lait de vache avec des céréales. Après une légère hésitation il déclara que « ça pouvait aller... ». Après quoi il se régala avec des fraises saupoudrées de sucre.

Cyrille suivait la conversation depuis la salle de bains. Il s'était levé tard, car il avait travaillé une partie de la nuit. À cause du décalage horaire, c'est seulement entre minuit et huit heures du matin qu'il pouvait téléphoner en Australie à ses différents interlocuteurs. Ce matin, il s'était rendormi vers sept heures après avoir pris des nouvelles auprès de l'entrepreneur Almeida. Il avait fini de se raser et se dirigea vers la cuisine.

- Bonjour tout le monde ! Puis-je savoir ce qu'il se passe ici ?
- Bonjour Chéri. Voici Ilane qui nous arrive du Cameroun.
- Comment ça, qui « nous » arrive ?

Samantha fit le récit de la rencontre et justifia la présence de l'enfant par une sorte de réflexe maternel.

- Hum, Hum... C'est bien beau tout ça, mais ça débouche sur quoi ? Il parle parfaitement le français à ce que j'ai entendu. C'est un peu trop impeccable pour quelqu'un qui débarque.

Ilane releva la tête et regarda Cyrille droit dans les yeux.

- S'il vous plaît, Monsieur, croyez-moi. Je viens bien du Cameroun. Si je parle à peu près correctement le français c'est que votre langue est aussi la nôtre là-bas. Mon père était instituteur, il exigeait que je parle très bien. « Ton avenir en dépend », me répétait-il. Il voulait que plus tard je sois médecin. Je commençais à peine à lire et écrire qu'il m'acheta d'occasion deux livres que j'ai lus et relus, « Les Fables de La Fontaine » et « Les Misérables » de Victor Hugo. Sans compter que je fréquentais aussi souvent que possible le dispensaire du village où travaillait une jeune infirmière française. Elle possédait un vieux dictionnaire et voulait bien que je le consulte sur place aussi longtemps que je voulais.

- Admettons. Et comment se fait-il que tu aies quitté ton pays ?

- C'est à cause des talibans, Monsieur.

- Des talibans ! Mais il n'y a pas de talibans au Cameroun.

- Nous, on les appelle comme ça. Si je ne me trompe pas, certains disaient aussi « les Boko Haram ».

- Admettons que je te crois, Ilane. Mais il va falloir nous raconter toute ton histoire entre ton village et Paris.

- Si vous voulez, Monsieur. J'ai une très bonne mémoire et je me souviendrai toujours de toutes les étapes de ce voyage. Mais ça risque d'être un peu long si vous voulez des précisions.

- Qu'importe. Nous avons du temps, n'est-ce pas Chérie ?

- Voyons, Cyrille ! Ses yeux se ferment tout seuls. Il est mort de fatigue, laissons-le se reposer un peu.

Elle entraîna Ilane vers la chambre de Victor, lui retira ses sandales et l'allongea sur l'un des lits jumeaux. Puis elle retourna au salon.

*

Quelques heures plus tard, par curiosité, Victor alla doucement entrouvrir la porte de sa chambre.

- Maman ! Il n'est plus là !

Cyrille et Samantha accoururent pour constater qu'en effet le lit était vide. C'est Victor qui, s'aventurant dans la chambre, découvrit le corps de Ilane allongé sur le sol à côté du lit. Cyrille rassura Samantha en allant constater que l'enfant était bien vivant et dormait profondément, les genoux recroquevillés contre la poitrine.

- Laissons-le, dit Samantha. Il n'a peut-être pas l'habitude de dormir dans un lit.

Elle déposa sur lui une petite couverture et ils se retirèrent sans faire de bruit.

*

Il était déjà l'heure du dîner lorsque Ilane reparut, traînant un peu les pieds mais la mine reposée. Ils dînèrent d'un plat de poulet au riz, ce qui contenta le jeune invité au point d'accepter une seconde portion. Ensuite ils passèrent tous quatre au salon. Pendant que Ilane examinait la pièce minutieusement, en s'attardant sur le large écran de télévision, Samantha, Cyrille et Victor, s'installèrent sur le canapé et dirent au garçon de prendre place dans le fauteuil face à eux. Cyrille lui dit que, s'il voulait, il pouvait commencer à raconter son histoire.

*

Ilane semblait soucieux. Était-ce le début d'un nouvel interrogatoire ?

- Qu'est-ce que je dois dire exactement ? Il y a beaucoup de choses à raconter.

- Rassemble tes souvenirs, Ilane. Fais comme tu as envie. Tu pourrais peut-être commencer par nous décrire comment c'était au Cameroun avec ta famille.

- Ah, comme ça ? Eh bien ma famille, c'était d'abord Papa. Il s'appelait Gambo Atouba, c'était un cousin de Timothée Atouba, le célèbre footballeur de notre ancienne équipe nationale. Il était instituteur et même directeur de l'école de notre quartier. Maman s'appelait Babila, elle s'occupait de la maison et d'élever les cinq enfants et tout

une basse-cour. Il y avait : ma sœur aînée, également nommée Babila ; ma deuxième sœur, Kuma ; moi et mes deux petits frères jumeaux, Akwo et Tanyi. Papa avait un seul frère, oncle Kimbou qui était veuf et avait un fils unique, Francky mon grand cousin.

- Ho là là ! l'interrompt Cyril, tu ne nous en voudras pas si nous ne retenons pas parfaitement tous ces noms. Tu nous les rappelleras à l'occasion. Comment se fait-il que tu sois le seul de ta famille à porter un prénom d'origine juive ?

- Je ne crois pas qu'il soit d'origine juive, mon père m'a toujours dit que c'était un nom berbère.

- OK. Je l'ignorais... Mais je t'ai coupé la parole, continue.

- Nous avions une belle grande maison, en dur, construite par la petite entreprise de mon oncle. C'était rare dans ce quartier où les gens habitaient plutôt des maisonnettes en bois ou en terre séchée avec un toit en tôle. Nous étions considérés comme des riches. Il faut dire que Papa gagnait aussi de l'argent comme guide touristique pendant ses week-ends et ses vacances.

- Il y a des touristes dans cette région ? demanda Samantha.

- Ça dépendait des périodes. En général c'étaient des petits groupes, ou même des hommes seuls, qui voulaient connaître notre pays, ses coutumes, visiter les villages aux maisons traditionnelles et les montagnes de Roumsiki. Moi je ne les ai jamais vues. Il fallait marcher beaucoup et c'était très fatigant mais ça rapportait à Papa plus d'argent que son salaire d'enseignant. Il recevait parfois des dollars américains, d'autres fois des euros, qu'il rangeait dans un petit coffre en bois auquel personne n'avait le droit de toucher. Il portait la clé en collier autour du cou. Il disait que cet argent servirait pour les études des garçons.

- Pourquoi parles-tu de tout ça au passé ?

- Je ne sais pas vraiment. Ça me semble tellement loin en arrière. C'était une époque heureuse et puis tout a changé lorsque j'avais environ cinq ans.

- Que s'est-il passé ?

- Les talibans sont arrivés.

- Ah oui, ces trop célèbres terroristes que nous appelons Boko Haram. Ont-ils causé des dommages dans ton village ?

- Oh oui, Monsieur. C'était trop terrible. Je me souviens de tout comme si c'était hier et j'ai beaucoup de peine à y penser.

Samantha intervint.

- Je pense que nous devrions en rester là pour aujourd'hui. Ce garçon a vraisemblablement subi des traumatismes. Il nous parlera du reste quand il voudra. En attendant nous allons dîner, puis il ira se coucher ou bien regardera la télé si ça lui plaît.

- Merci, Madame. Je veux bien regarder la télévision. Je n'en ai pas vu souvent au cours de mon voyage pour arriver jusqu'ici.

- D'accord, mais pas trop longtemps. Tu dois encore te reposer. Demain matin je te donnerai des vêtements de Victor puisque vous êtes à peu près de la même taille. Tu te sentiras mieux dans des affaires propres.

Victor tourna un regard étonné vers sa mère. Cela n'était pas prévu. Cependant il se tranquillisa rapidement en faisant mentalement l'inventaire de ce qu'il n'aimait plus porter. Ilane hésitait à obéir à Samantha lorsqu'elle lui proposa de prendre une douche, à moins qu'il préfère un bon bain chaud. Il opta pour le bain et faillit s'y endormir. Heureusement Victor veillait par la porte entrouverte de la salle de bains.

*

Samedi 8 avril

PARIS

Dans la matinée Cyrille téléphona à son ami Alexandre Tavernier, à son domicile de Poigny-la-Forêt, dans les Yvelines. Ils étaient convenus de passer ensemble le lendemain, dimanche de Pâques. Il précisa l'horaire d'arrivée du train à Rambouillet pour qu'on vienne les chercher. En effet, Cyrille n'avait pas de voiture, car il avait constaté dès les premiers jours combien c'était inutile à Paris. Les problèmes de circulation, d'embouteillages et de stationnement lui paraissaient trop compliqués pour une utilité hypothétique. L'appartement qu'Alexandre leur avait prêté se trouvait à quelques minutes à pied de la gare Montparnasse desservant Rambouillet en une demi-heure. Ensuite il fallait tout de même un véhicule pour gagner Poigny-la-Forêt, à huit kilomètres de la gare.

Cyrille estima indispensable de prévenir Alexandre qu'ils viendraient à quatre. Un invité surprise serait de la fête.

*

Ce samedi fut essentiellement consacré à des discussions entre Victor et Ilane. Chacun était curieux de l'autre et une sorte de complicité s'établit rapidement entre eux. Ilane voulait surtout savoir comment était la vie d'un garçon du même âge en France, avec les parents, à l'école, en vacances... Victor demandait à peu près la même chose à ce nouveau

compagnon venu d'ailleurs. Il lui montra les quelques jouets qu'il avait apportés d'Australie et surtout l'initia à la pratique de jeux vidéo. Le soir venu ils étaient les meilleurs amis du monde, à tel point que Ilane accepta de dormir dans le lit à côté de celui de Victor, « pour faire comme lui » dit-il.

*

Dimanche 9 avril

POIGNY-LA-FORÊT (Yvelines)

Durant tout le trajet en train, Ilane n'avait pas décollé son visage de la vitre. Il avait contemplé le paysage avec une inlassable curiosité. Tout l'avait intéressé. La traversée de la proche banlieue parisienne, avec ses innombrables quartiers de pavillons individuels ou de grands ensembles émergeant çà et là ; une vue panoramique sur la vaste étendue de l'agglomération parisienne avec au loin la tour Eiffel ; puis les différentes communes séparées par un peu de champs ou de forêt ; enfin une entrée plus franche dans la campagne aux approches de Rambouillet. Sans oublier, lorsqu'une route était visible, l'incroyable densité de la circulation.

À la gare de Rambouillet, Alexandre tavernier les attendait. Ilane dévisagea cet homme de trente-huit ans, le considérant comme un peu vieux, comparé à Cyrille et Samantha, mais souriant et gentil. Aussitôt faites les présentations, Alexandre conduisit ses invités jusqu'au proche parking où était garée sa BMW. Il excusa son épouse Véronique et sa fille Jade de ne pas être venues, à cause du manque de place dans la voiture.

Dix minutes plus tard ils entrèrent dans la vaste propriété des Tavernier. Jade et sa mère les attendaient, curieuses de découvrir qui était cet invité surprise. La fillette embrassa Victor qu'elle connaissait depuis peu et le traitait comme un petit frère. Elle fut moins spontanée envers Ilane tant elle était déconcertée par son évidente origine africaine.

À peine entrés dans la maison, Véronique annonça que c'était déjà l'heure de la chasse aux œufs. Cyrille se souvenait de cette tradition qui veut que les cloches revenant de Rome cachent des œufs en chocolat partout dans les jardins. Il habitait à l'époque dans un immeuble à Chartres, c'est pourquoi il avait profité de ces gourmandises uniquement les rares fois où il avait passé Pâques dans le jardin de ses grands-parents. Victor y avait été initié à Sydney, lui aussi chez ses grands-parents, à ceci près que les cloches de la légende étaient remplacées par des lapins en chocolat. Quant à Ilane, il savait que cette pratique était répandue à travers les populations chrétiennes du Cameroun. Pourtant, bien qu'elle fût aussi de religion chrétienne, sa famille ne suivait pas cette tradition. Avec

Victor et Jade il entreprit de découvrir les œufs dissimulés dans les buissons, sur la pelouse et dans les parterres de fleurs. Toutefois il n’osa pas vraiment fouiller partout et courir d’un bout à l’autre de la propriété. Sa récolte fut assez maigre, cependant Véronique ayant annoncé que tout serait mis en commun il fut vite impossible de distinguer ce qu’avait trouvé l’un ou l’autre des enfants.

*

Le repas eut lieu dans une joyeuse ambiance autour de l’emblématique gigot d’agneau qui enchantait Ilane. Puis Véronique demanda à Jade de faire découvrir sa chambre et ses jeux aux deux garçons. Très fière de servir de guide, du haut de ses douze ans, elle détailla toutes les composantes de son domaine. Devant cet univers de fille Victor et Ilane ne manifestèrent qu’un enthousiasme modéré, sauf au moment de la démonstration de sa tablette numérique. Ils passèrent de longs moments à apprendre à Ilane à se servir de cet appareil magique. Ce qui eut pour effet de rapprocher les trois enfants en une joyeuse équipe, comme s’ils se connaissaient depuis des années.

Pendant ce temps les quatre adultes débattaient du cas de Ilane. Alexandre crut devoir poser la question de fond à Cyrille et Samantha.

- Tout cela est bien étrange. Il prétend avoir douze ans pourtant il est de la même taille que Victor qui en a à peine sept. Il vient du fin fond de l’Afrique et parle français mieux que vous et moi. Qu’allez-vous faire de cet enfant, en situation totalement illégale semble-t-il ?

- Je ne sais pas, répondit Cyrille. Samantha m’a pris de court et je ne vois pas encore quelle décision prendre.

- Nous ne pouvons rien décider, ajouta Samantha, avant de connaître toute l’histoire de ce pauvre gamin. Il faudrait qu’il continue à nous raconter ce qu’il s’est passé depuis son village. Toutefois je redoute que cela ravive en lui de mauvais souvenirs alors que pour l’instant il paraît heureux.

- Je partage votre opinion, Samantha. Amenons-le avec ménagement à nous parler. Je vais demander aux enfants de rentrer pour le goûter.

*

CHAPITRE III

Dimanche 9 avril

POIGNY-LA-FORÊT

Véronique avait disposé des chaises autour de la grande table ronde afin que Ilane se sente dans la position d'un conteur d'histoire et surtout pas dans celle d'un fautif subissant un interrogatoire.

- Où en étions-nous restés de ton passionnant récit ? Ah oui... À l'arrivée des talibans.

- C'est ça. C'est à ce moment-là que nos malheurs ont commencé. Mon père racontait que, quelques années avant ma naissance, un groupe de musulmans s'était formé au Nigéria, non loin de la frontière avec notre pays. Ils avaient la haine contre toute influence des pays riches et plus encore des chrétiens. Dans leur pays ils avaient commis des attentats, brûlé des églises et parfois des villages entiers. Et puis un soir Papa a appris qu'ils étaient entrés au Cameroun pour voler du bétail et incendier des récoltes. Une autre fois, l'année de naissance de ma grande sœur Babila, ils sont venus jusqu'à Mokolo, à une cinquantaine de kilomètres de Mémé, notre village. Ils ont enlevé soixante personnes. À partir de là une vraie guerre a commencé. Nos soldats ont pu libérer quelques-uns des otages mais les talibans continuaient leurs massacres. Certains de nos voisins qui avaient de la famille un peu plus au nord, ou bien plus proche de la frontière avec le Nigéria, racontaient des choses horribles. Ils arrivaient soudainement sur leurs véhicules surchargés d'hommes en armes. Ils tuaient des gens, en enlevaient d'autres, y compris des femmes et des enfants.

- Tu racontes tout ça comme si tu l'avais vécu.

- Je ne risque pas d'oublier tout ce que mon père disait à ce sujet. Pourtant ma mère lui répétait qu'il ne devrait pas en parler devant les enfants. Il lui répondait : « Au contraire. Il faut qu'ils sachent. » Je l'écoutais toujours avec beaucoup d'attention, de curiosité et parfois de frayeur. Tout est resté gravé dans ma mémoire. Par exemple l'histoire de cette jeune femme, habitant près de la frontière nigériane, qui s'était enfuie pour venir se réfugier à Mémé. Elle avait vécu une horreur. Les talibans étaient arrivés chez elle, mettant le feu à sa case puis tuant son père, son beau-frère et son petit frère. Ils ont coupé les mains de son beau-père. Tout ce qu'elle possédait, affaires et récolte de

céréales, avait été brûlé. Elle avait survécu uniquement parce que ce matin-là elle était au marché avec ses enfants. C'est alors qu'elle s'était enfuie avec eux.

- Quels barbares, c'est insupportable ! ne put s'empêcher de dire Samantha qui serrait Victor tout contre elle.

Jade ne disait rien, elle était toute pâle et Véronique hésitait à l'envoyer dans sa chambre pour ne pas entendre ces horreurs.

- Mais tout cela, intervint Cyrille, ce sont des récits que tu as entendus. Toi-même tu n'as pas connu de telles atrocités, n'est-ce pas ?

- Attendez ! Mon histoire à moi commence justement quelques années plus tard. Les talibans avaient été repoussés avec l'aide des soldats du Tchad ; des quantités d'habitants avaient dû quitter l'extrême nord du Cameroun pour se réfugier près de chez nous. Il y avait aussi un nombre incroyable de réfugiés nigériens et nigériens fuyant leur propre pays.

- On doit dire nigériens ou nigériens, interrompit Jade ?

- Les deux, ma fille, lui répondit Alexandre. Les Nigériens vivent au Niger alors que les Nigériens habitent le Nigéria, pays qui sépare le Cameroun du Niger. Tu vois ?

Elle ne répondit rien, ce qui incita Ilane à continuer.

- Une sorte de calme avait succédé aux années les plus terribles. Pourtant les talibans pourchassés tentaient encore d'envoyer des commandos ici et là, surtout pour effectuer des enlèvements. Un jour, je venais d'avoir dix ans, mon père m'entraîna à l'écart de la maison et, tout en marchant, me tint un inoubliable discours. Il me dit à peu près ceci.

« Tu dois savoir, Ilane, qu'un grand danger nous guette encore et que nous ne pourrions peut-être pas toujours y échapper. Notre famille fait partie des plus riches de Mémé. Les talibans essayeront sans doute de s'en prendre à nos biens, ou même à nos personnes. Je veux que tu y échappes. Tu es le plus intelligent de tes frères et sœurs, tu mérites un avenir prospère, mais pas ici. Tu dois partir, loin, très loin. Si possible jusqu'en France. J'ai parlé avec ton oncle Kimbou. Il pense comme moi et souhaite aussi le départ de ton cousin Francky. Il a seize ans maintenant et s'occuperait de toi pendant ce long voyage. Ce sera dur et compliqué, il faudra tenir bon. Je possède un peu d'argent dans ma cassette, comme tu sais. Tu emporteras tout avec toi. Pense bien à ce que je viens de te dire, prépare-toi à un prochain départ. Nous en reparlerons dans quelques jours. »

Vous voyez, je m'en souviens pratiquement au mot près. Nous étions très émus tous les deux en rentrant à la maison.

- Ton père est un homme courageux. Que s'est-il passé ensuite ?

- Il était courageux, mais aussi clairvoyant, car la suite devait hélas lui donner raison. Cinq jours plus tard, alors que je bavardais avec mon cousin Francky devant chez lui, j'entendis des cris, on peut même dire des hurlements, venant du côté de notre maison. Tout à coup deux véhicules de talibans, reconnaissables à leur drapeau noir, passèrent à toute vitesse devant nous. Certains tiraient des coups de feu en l'air. J'accourais jusqu'à la maison et trouvais mon père en larmes. C'était la première fois que je le voyais pleurer. Il était assis par terre, appuyé contre le mur de la cuisine et serrait contre lui mes deux petits frères. Je lui demandais ce qu'il s'était passé. Il lui fallut un peu de temps avant de pouvoir parler brièvement.

« Ils viennent d'enlever ta mère et tes deux sœurs. J'ai peur du sort qui les attend. Peut-être reviendront-ils, car deux d'entre eux ont fait le tour de la maison, faisant des commentaires en arabe. »

Je me blottis également, contre lui tandis que des voisins commençaient à arriver pour nous soutenir.

- Je crois que nous devrions faire une petite pause, proposa Véronique impressionnée par le lourd silence autour de la table. Je vais chercher des jus de fruits.

*

Sans un mot, les adultes s'adressaient des regards interloqués tandis que les enfants buvaient calmement leur boisson tout en échangeant des sourires curieusement insouciantes. Ilane posa son verre et reprit.

- Le lendemain de l'incursion des talibans, mon père dit que le jour était venu de partir. Il me remit une petite sacoche plate que je porte toujours sous mes vêtements, avec tout l'argent qu'il avait économisé et un papier relatif à mon état civil. Il me donna encore un sac à dos contenant quelques provisions puis me dit d'aller retrouver sans tarder mon cousin Francky qui était prêt à partir, de toujours le suivre et de lui obéir. Il me poussa vers la porte et m'étreignit longuement en disant : « Que Dieu te protège ! » avant de retourner vers les jumeaux.

Je pleurais silencieusement et allais jusque chez mon oncle Kimbou me jeter dans les bras de Francky qui, lui aussi, avait les yeux rougis. Il me rapporta les explications de son père. Un ami camionneur de Mora, ville voisine, nous prendrait à son bord pour passer de nuit la frontière avec le Nigeria. Il ne fallait pas nous attarder, car le camion partirait dès la tombée de la nuit et il y avait quinze kilomètres pour rejoindre Mora à pied.

Mon oncle Kimbou m'embrassa et plus fortement encore son fils à qui il donna son téléphone portable, il en avait acheté un autre pour son travail. Puis nous avons commencé notre expédition. En sortant de chez mon oncle nous avons entendu des coups de feu du côté de chez moi. Nous avons voulu nous approcher prudemment. Au détour de la rue nous avons vu deux Toyota ressemblant à ceux des talibans de la veille. Cinq hommes armés, vêtus de treillis camouflés, les bras chargés de paquets enveloppés dans des couvertures, sortaient de notre maison et sautaient dans les 4x4 avant de démarrer en trombe. Francky et moi sommes restés cachés derrière un mur pendant de longues minutes pour nous assurer que les talibans étaient loin. Puis nous sommes allés jusqu'à la maison. Et là, le pire spectacle de toute ma vie m'attendait.

Dans la pièce la plus reculée se trouvait mon père, affalé à terre, le dos appuyé au mur et la tête penchée sur le côté, les yeux fixes grands ouverts, trois taches rouges sur la poitrine. Il était mort et tendait encore le bras vers les corps sans vie de mes deux petits frères, eux aussi criblés de balles. Nous sommes restés cloués d'horreur. Je pleurais à grosses larmes tandis que Francky me tira par la manche en disant : « Viens vite Ilane ! On ne peut rien faire pour eux. Partons d'ici avant que quelqu'un arrive. »

Nous nous sommes enfuis en courant sur la route de Mora, partiellement ombragée.

Nous avons parcouru déjà deux ou trois kilomètres quand nous nous sommes arrêtés pour reprendre notre souffle. Il faisait très chaud. Je jetais un regard en arrière, en direction de Mémé, sans savoir si j'y reviendrai un jour.

Parvenus à Mora, Francky nous mena jusqu'à la maison du camionneur. Il s'appelait Bachar, parlait français mais plus souvent il s'exprimait en arabe. Ce qui facilitait son travail de transporteur entre le nord du Cameroun et le Nigéria. Il ne m'était pas très sympathique. Francky dit qu'on pouvait avoir confiance en lui. Il était originaire de l'ethnie Igbo à majorité chrétienne.

Après le coucher du soleil nous sommes montés dans la cabine du gros camion surchargé de toutes sortes de marchandises. Mon cousin s'était installé au milieu, entre Bachar et moi. Je regardais défiler le paysage qui, petit à petit, devenait différent. Au bout d'une heure les arbres feuillus laissaient la place à des arbustes de plus en plus rabougris, tordus et épineux. Nous avons croisé des chèvres isolées et des ânes.

Nous ne roulions pas vite en raison de l'état de la route. Je crois que je me suis endormi quelques minutes. À mon réveil, Francky me dit à voix basse que nous franchissions la rivière Bénoué et allions entrer à Banki, au Nigéria. Bachar descendit discuter en arabe avec des soldats ou bien des douaniers, je ne sais pas. Ils avaient des armes mais pas

d'uniformes. Ils parlaient fort et semblaient en pleine négociation. Puis la discussion se calma, Bachar revint dans la cabine et démarra en douceur.

« Ça y est, murmura Francky, nous sommes au Nigéria. Bachar leur a finalement donné trois poulets qu'il avait emportés exprès pour obtenir le tampon sur nos passeports. Il a l'habitude de passer une ou deux fois par mois. Ce sont presque toujours les mêmes douaniers et c'est toujours le même marchandage. »

Nous avons repris la route au bord de laquelle se trouvaient des carcasses de voitures calcinées. Témoignages des violents combats qui avaient eu lieu dans ce secteur entre l'armée et les talibans. J'avais peur, Francky me rassura en disant que cela remontait à plusieurs années. Je me suis rendormi malgré les secousses. Mon cousin me réveilla alors que nous étions arrêtés dans la petite ville de Bama. À mi-chemin, dit-il, de notre trajet jusqu'à Maidougouri. Bachar était allé boire un café. Il restait encore soixante-dix kilomètres, soit plus de deux heures de route.

Nous sommes arrivés à l'aube dans les faubourgs de cette grande ville et avons roulé jusqu'à un marché où stationnaient des dizaines de camions. C'est là que Bachar nous fit descendre en demandant à Francky de lui remettre trente mille francs CFA. Je croyais que notre trajet jusque-là avait été payé d'avance. En fait c'était pour changer contre de l'argent nigérian et nous sommes allés d'abord dans une minuscule boutique où Bachar était connu. À la sortie il remit à Francky environ deux mille nairas et garda au moins autant pour lui. Il ajouta : « Surtout ne parlez pas français ». Francky connaissait quelques mots d'arabe et même quelques versets du Coran appris de sa mère d'origine musulmane. Lui, disait être chrétien comme moi. Je n'y ai jamais rien compris.

Nous sommes revenus du côté des camions jusqu'à un minibus Toyota dont le chauffeur, Chinua, était connu de Bachar. Il lui remit les nairas qu'il avait conservés. Ils discutèrent longtemps puis Bachar nous recommanda de suivre les consignes de cet homme qui parlait seulement deux ou trois mots de français et retourna à son camion. Chinua nous mena à pied jusqu'à une maisonnette qui servait de bar. Il nous fit entrer dans une arrière-salle où une vieille femme nous dit, en français hésitant, de nous asseoir là jusqu'à ce que Chinua revienne nous chercher à la mi-journée. Elle nous apporta une grande assiette de riz et une bouteille d'eau puis disparut après avoir recommandé de nous reposer, car notre prochain voyage serait très long et fatigant. Nous aurions mangé le double, mais c'était mieux que rien et nous avons complété avec un peu de biscuits que mon père avait glissés dans mon sac à dos.

- Tu sais, Ilane, nous sommes stupéfaits de voir avec quelles précisions tu racontes ton aventure. On pourrait croire que tu as l'habitude de la réciter souvent.

- Oh non, Monsieur Alexandre. C'est même la première fois que je peux en parler à quelqu'un. Mais j'y repense souvent.

- Nous te croyons, ajouta Véronique. Et pour ma part je te félicite pour ta parfaite connaissance de notre langue.

- Comme j'ai déjà dit à Monsieur Cyrille, c'est aussi la mienne. Et j'ai eu le meilleur des instituteurs, vous savez, mon père était très exigeant.

- Tu dois être fatigué maintenant, dit à son tour Samantha. Puisqu'il est convenu de passer également le lundi de Pâques à Poigny, nous pourrons reprendre demain. OK ?

Jade, suivie de Victor, se précipita dans sa chambre pour reprendre un jeu vidéo. Ilane demanda s'il pouvait aller dans le jardin où il se promena lentement observant tout avec son insatiable curiosité.

*

Lundi 10 avril

POIGNY-LA-FORÊT

Les quatre adultes se concertaient pour savoir si Ilane pourrait prétendre à l'asile en France. Alexandre considéra qu'on n'en savait pas encore suffisamment et qu'il était toujours possible qu'il soit un affabulateur.

- Tu n'as pas honte, répliqua Véronique ! Avec toutes ces horreurs...

- Oui, mais c'était il y a quelques années déjà. La situation a évolué je crois et puis il n'a pas été physiquement touché par les djihadistes.

- Je ne suis pas sûre que ça lui fasse du bien, pourtant il faut entendre la suite de son récit.

*

Ils étaient à nouveau tous réunis autour de la grande table ronde. Ilane arborait un large sourire, il semblait heureux. Pourtant son visage devint plus fermé lorsqu'il reprit son histoire.

- Quand Chinua vint nous chercher il devait être près de midi, il faisait très chaud et dans le minibus on étouffait malgré les fenêtres ouvertes. Nous étions plus d'une dizaine, entassés inconfortablement. Le toit du Toyota était surchargé de bagages, ou de marchandises je ne suis pas sûr, sur une hauteur incroyable. C'est sans doute pourquoi il

roulait lentement depuis le départ de Maidougouri. Francky me fit remarquer que Chinua tenait à côté de lui une arme, ce n'était pas un fusil de chasse, je n'en avais jamais vu d'aussi près.

« C'est une kakach » précisa Francky.

J'étais très mal à l'aise. Nous avions déjà traversé quatre ou cinq villages. Chinua s'arrêta pour une pause à Damaturu, à un tiers du voyage, précisa-t-il.

Nous sommes repartis après une demi-heure. Malheureusement un pneu arrière du minibus a éclaté un peu plus tard. Il a fallu s'arrêter et faire descendre tout le monde. Deux passagers ont aidé Chinua à changer la roue. C'est à ce moment que nous avons vu un nuage de terre et de sable signalant l'arrivée de plusieurs véhicules par une piste venant du nord. À leur approche certains voyageurs reconnurent trois véhicules de talibans et la panique s'empara de tout le monde. Un passager qui parlait français dit que nous étions dans la province de Yobé qui a toujours été le fief de Boko Haram. C'est près de là, à Dapchi, qu'ils avaient enlevé plus de cent jeunes filles il y avait huit ou neuf ans. Leurs véhicules s'immobilisèrent à côté de notre minibus, des hommes sautèrent de leurs engins en criant en arabe et nous menaçant de leurs armes. Francky et moi ne comprenions rien. Nous avons fait comme les autres en nous mettant à genoux sur le bas-côté, les mains sur la tête. Chinua descendit le dernier, tenant imprudemment sa kalach à la main. Un taliban l'a aussitôt abattu d'une rafale de son arme. Nous étions horrifiés.

Ensuite ils ont interrogé chacun de nous individuellement. Les gens sortaient des papiers, sans doute pour prouver leur identité. Francky et moi avons fait pareil. Lorsque celui qui semblait le chef arriva près de nous il prit nos papiers et nous regarda tour à tour. Francky dit un mot en arabe et l'homme nous rendit nos documents. Francky me confia à voix basse qu'il avait dit que nous étions frères. C'était vraisemblable puisque nous avions le même nom de famille. Ils nous ont fait monter dans une de leurs voitures avec un autre garçon. Ils ont pris dans un autre 4x4 les deux femmes et les deux fillettes. Puis ils ont fait tomber tout ce qui était sur le toit, fait un tri rapide et emporté la moitié de ces bagages. La scène n'avait pas duré longtemps, ils remontrèrent dans leurs engins et démarrèrent en trombe tout en mitraillant les cinq hommes qui restaient au bord de la route.

- Mais c'est abominable ! cria Samantha en portant les mains à son visage.
- Pourquoi ils ne vous ont pas tués ? demanda ingénument Victor sous les réprimandes de son père.
- Parce qu'ils avaient besoin de nous. Nous l'avons compris en arrivant dans une sorte de campement, pas vraiment un village. Rien que des grandes tentes et des gens qui

allaient et venaient. Tous les hommes, y compris des jeunes, étaient lourdement armés. Les femmes portaient la burqa. Vous savez ce vêtement noir qui les recouvre de la tête aux pieds. On ne voyait que leurs yeux et je n'arrivais même pas à reconnaître s'il s'agissait de femmes jeunes ou vieilles. Nous ne savions pas encore que nous allions rester là plusieurs mois.

- Plusieurs mois ? demanda Jade qui suivait attentivement, à la fois curieuse et effrayée.

- Jade ! la réprima Véronique. Ne l'interromps pas comme ça.

- D'ailleurs, ajouta Cyrille, je me demande si nos enfants doivent écouter tout ce récit.

- C'est vrai, dit Alexandre. Jade va dans ta chambre jouer avec Victor.

Le ton était ferme, les deux enfants partirent à regret et Ilane les suivit du regard, déçu de voir s'en aller une partie de son public. Il éprouvait une sorte de fierté à raconter ce qu'il avait vécu et qui effarait cet auditoire. Il demanda s'il pouvait continuer.

- D'accord, répondit Cyrille, mais à condition que tu résumes un peu. Ne nous rapporte pas chaque jour de ton aventure. Raconte seulement les événements marquants qui ont eu des conséquences importantes pour toi.

- Bon... Ce n'est pas facile de faire un résumé. Je vais essayer. Pendant environ quatre mois nous avons vécu dans ce camp avec les talibans. Ils ne nous ont pas maltraités physiquement mais ce fut très dur à vivre. Ils voulaient faire de nous des enfants soldats, comme les six autres qui étaient déjà là, kidnappés comme nous me confia l'un d'eux qui parlait arabe et français.

Ils nous ont laissés deux semaines avant de pouvoir vraiment nous laver, ils nous ont obligés à porter des vêtements du genre militaire, mais bien trop grands pour moi. J'ai réussi à cacher dans mon slip la pochette donnée par mon père avec les quelques billets qui restaient. Francky a dû remettre son téléphone sans avoir encore pu s'en servir pour donner des nouvelles à son père. Nous avons dû faire beaucoup de sport, courir, escalader, ramper. C'était épuisant mais ils nous donnaient à manger tous les jours. Ensuite ils nous ont appris à nous servir d'une kalach. J'avais peur du bruit au début et j'ai mis du temps à pouvoir atteindre une cible. Tout cela ne me gênait pas tellement, bien que cette vie ne corresponde en rien à mon espoir. Le plus insupportable c'était de devoir faire semblant d'être musulman, d'apprendre un peu d'arabe afin de balbutier des versets du coran pendant les cinq prières quotidiennes. Au début j'avais voulu refuser puisque je suis chrétien. Francky m'a convaincu en précisant que s'ils l'apprenaient ils me tueraient

aussitôt. Je crois que ce n'est pas bien de se détourner de sa religion, mais moi je voulais vivre, alors j'ai fait semblant.

Pourtant ce n'était pas le pire. Un jour ils ont rassemblé tout le monde du campement, peut-être une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants. Ils ont amené un homme avec les mains liées dans le dos et l'ont fait mettre à genoux devant nous tous. Ils ont retiré l'espèce de sac qui lui cachait la tête. C'était un blanc, il nous regarda tremblant de peur, les yeux suppliant. Tandis que le chef taliban lui adressait un discours au ton haineux et menaçant, un membre de la troupe s'approcha par-derrière et d'un geste rapide lui trancha la gorge avec un long couteau. L'homme s'effondra dans une mare de sang, puis le tueur acheva de lui couper totalement la tête et la brandit par les cheveux. J'ai vomi. Francky aussi et presque tous les autres jeunes. Une seule femme poussa un cri et s'évanouit. Les talibans riaient aux éclats. Je revois souvent cette scène dans mes rêves.

- Stop ! dit Alexandre. Tu te fais du mal et à nous aussi. Il est indispensable d'orienter nos esprits vers autre chose. Peut-être pourrions-nous écouter de la musique en attendant le dîner ?

- Moi, ça ne me dérange pas de continuer. Mais si ça ne vous intéresse pas je m'arrête.

- Comprends-nous, Ilane, ce que tu as vécu là nous fait horreur. Si toutefois cela te fait vraiment du bien de vider ton esprit de toutes ces atrocités je te propose de t'installer dans mon bureau et d'écrire sur un cahier ce que tu as encore à raconter.

- Un peu comme une rédaction ?

- Si tu veux. Sinon va jouer avec Jade et Victor.

- Non, Monsieur Alexandre. J'aime mieux écrire.

Alexandre le mena à son bureau et l'installa en rehaussant le fauteuil, il lui donna un cahier tout neuf et proposa un stylo.

- Vous n'auriez pas plutôt un Bic, Monsieur Alexandre ?

- Je vais t'en trouver un. Mais allons d'abord dîner avec les autres. Tu reviendras ici ensuite et tu iras te coucher quand tu seras fatigué.

*

CHAPITRE IV

Mardi 11 avril

POIGNY-LA-FORÊT

Cyrille finissait de déjeuner avec Alexandre et les deux femmes, il insista pour qu'on ne perde pas trop de temps avant de repartir pour Paris.

- Pourquoi être si pressé ? demanda Véronique. Les enfants dorment encore. Ne pouvez-vous partir en début d'après-midi ?

Cyrille jeta un regard vers Samantha puis accepta en s'excusant d'abuser de l'hospitalité de ses amis. Victor fut le premier à les rejoindre, il se frottait encore les yeux.

- Ilane est déjà levé ? demanda-t-il.

À la question de sa mère, il répondit que Ilane n'était pas dans la chambre. Supposant qu'il s'était à nouveau couché à même le sol, Samantha alla voir. Personne. C'est Alexandre qui eut l'idée d'aller jusqu'au bureau. Ilane était bien là, affalé sur le bureau et dormant profondément, la tête posée de côté sur le cahier. Il avait passé une partie de la nuit à sa « rédaction ». Samantha le réveilla doucement et l'entraîna vers la cuisine pour déjeuner.

Alexandre s'empara du cahier et revint dans le salon, suivi par Cyrille et Véronique, bientôt rejoints par Samantha alors que les trois enfants discutaient de leur côté.

- Voyons ce qu'il a eu le temps d'écrire, dit Alexandre en feuilletant rapidement les pages. Eh bien ! Il a dû veiller très tard pour remplir autant de pages. Voulez-vous que je les lise ?

Devant l'accord unanime, il commença la lecture.

*

« Notre séjour au campement n'était pas agréable d'autant plus qu'en juillet et août il pleuvait souvent et nous nous demandions ce qu'il allait nous arriver. Trois fois les djihadistes m'ont emmené en expédition, sans Francky. Ils m'ont donné une arme et m'ont fait monter avec sept hommes à l'arrière d'un de leur pick-up. Nous sommes allés à chaque fois dans de minuscules villages d'où les gens s'enfuyaient à notre arrivée. Nous avons pillé une petite boutique d'alimentation. Nous avons tout pris et sommes repartis sans tirer un seul coup de feu. La première fois je regardais faire les djihadistes sans oser

voler quelque chose. L'un d'eux m'a poussé avec la crosse de son arme pour signifier de m'y mettre aussi. Les fois suivantes j'ai participé activement en sachant que c'était nécessaire pour que nous puissions tous manger. Francky ne fut appelé qu'une fois à une telle expédition. Je l'avais prévenu et il me disputa parce que j'avais participé à un vol qui privait de pauvres gens de nourriture. Mais à son retour il avoua qu'il avait été obligé de prendre part à la razzia.

Certains jours, en dehors de l'entraînement, nous devions aider les femmes à chercher du bois ou de l'eau. Pour ces corvées nous n'étions plus considérés comme de jeunes combattants mais comme de simples enfants. Et puis un jour, c'était fin en août je crois, il faisait encore très chaud et surtout très humide, le ciel était couvert, Francky et moi rapportions de l'eau avec une femme. Nous étions encore à une centaine de mètres du campement lorsque soudainement nous avons vu un 4x4 des talibans arriver en trombe. Le conducteur criait en arabe, répétant sans cesse un mot du genre « *ilicoube !... ilicoube !* ». Cela suffit à semer la panique. Tout le monde courut vers les véhicules présents, s'y entassant précipitamment. Ils partirent dans des directions différentes, nous laissant sur place avec cette femme qui parlait français. Elle nous dit qu'un hélicoptère approchait et qu'il s'agissait à coup sûr des militaires de « barcane ». Nous ne savions pas ce que c'était, elle expliqua que l'armée française aidait les pays de la région à lutter contre les djihadistes et que nous n'avions rien à craindre. Il suffisait de lever les mains en l'air.

Lorsque cet appareil approcha dans un bruit d'enfer et s'immobilisa dans le ciel au-dessus de nous, elle nous demanda de faire des grands signes. Il se posa en soulevant une tempête de poussière et de sable. Un soldat armé descendit et vint vers nous. Malgré son casque j'ai vu que c'était un blanc. Il parla à la femme sans que Francky ni moi ne puissions entendre à cause du bruit de l'hélicoptère. Il nous fit signe de le suivre et de monter à bord. Il y avait d'autres soldats qui nous ont fait asseoir et nous ont attachés avec une ceinture. Lorsque l'hélicoptère a décollé j'ai eu peur à nouveau, car il vibrait très fortement. Quand il s'est stabilisé, ça allait mieux malgré une envie de vomir.

Une demi-heure plus tard on nous a débarqués à proximité d'un très grand terrain plein de tentes et de paillotes. Deux femmes africaines, habillées en blanc comme des infirmières, sont venues nous chercher et nous ont conduits dans ce vaste camp où des milliers de personnes vivaient sous la tente ou bien dans des cabanes en branchages. J'avais encore la tête qui tournait et je ne me souviens pas de tous les détails. Je sais qu'on nous a proposé à manger, qu'on nous a fait prendre une douche et donné des vêtements

propres. Je me rappelle aussi ce docteur en blouse blanche qui m'a examiné et qui m'a dit : « Tu es ici en sécurité dans le camp de Diffa. Nous allons nous occuper de toi. Ne crains rien. »

J'ai demandé à ne pas être séparé de Francky. Et puis nous avons vu un autre docteur. Celui-là n'avait pas de blouse, il portait un tee-shirt avec l'inscription « Médecins Sans Frontières » et nous a longuement interrogés, d'où nous venions, pour aller où, que faisons-nous dans le campement des djihadistes... Après quoi il a dit à une assistante qu'on ne devait pas nous laisser là. Qu'elle se renseigne s'il y avait de la place dans un foyer de jeunes de la ville.

Le lendemain on nous a emmenés avec trois autres garçons dans un foyer tout près de l'hôpital. C'était très confortable avec une cantine et des dortoirs. En réalité c'était aussi une école, mais ni Francky ni moi n'avons trouvé d'intérêt à suivre des leçons que nous connaissions déjà.

Je ne sais comment Ahmed, un employé du foyer, s'est rendu compte que nous n'avions pas envie de rester. Un soir il nous a demandé si nous voulions partir vers l'Europe. Nous avons dit oui. Alors il nous a fait sortir du foyer contre la totalité des francs CFA qu'il nous restait et nous a emmenés dans une vieille Peugeot jusqu'à Ngouigmi, au Niger. Nous avons traversé quelques villages où se tenaient des marchés sur le bord du « goudron ». Ici et là des acacias, seuls arbres qui parviennent à puiser l'eau dans les nappes souterraines Puis la végétation s'est faite plus rare, les villages aussi. Après quatre heures épuisantes sur une mauvaise route ensablée et pleine de nids-de-poule, il nous a laissés à l'entrée de la ville, précisant que nous devions aller jusqu'au marché central et rechercher un certain Brahim Ag Othman qui avait l'habitude d'emmener des émigrés vers le nord du Sahara.

Nous avons dû demander notre chemin à plusieurs personnes, tout le monde ne parlait pas le français, heureusement que Francky se débrouillait un peu en arabe. Nous avons découvert que le grand marché était un large espace sablonneux où s'achètent et se vendent des centaines de dromadaires, de moutons et de chèvres. Nous avons fini par trouver Brahim, un homme encore jeune, coiffé du chèche bleu des Touaregs de la région. Il nous a demandé, pour avoir l'autorisation d'entrée au Niger et nous faire arriver en toute sécurité à Agadez (à mille kilomètres de là) une somme de deux millions et demi de francs CFA par personne ! Il me restait 220 dollars américains des économies de mon père et Francky en avait 70, soit environ 170 000 CFA en tout ! Nous étions abattus. Francky a demandé à Brahim s'il était possible de trouver du travail en ville pour gagner

ce qu'il nous manquait. Il a répondu avec un sourire ironique que ça se pouvait, à condition d'y rester très longtemps et de ne pas dépenser beaucoup. C'était une catastrophe. Nous avons commencé par... »

Le texte de Ilane s'arrêtait là. Il s'était endormi, sans doute après plusieurs heures d'écriture. Alexandre releva la tête et posa le cahier sur la table.

- Il devient très clair, dit Cyrille, que cet enfant a connu d'effroyables périodes traumatisantes. Nous n'avons pas le droit de l'abandonner au sort de tous ceux qui errent dans Paris sous l'œil indifférent des passants. Samantha et moi souhaitons le garder quelque temps jusqu'à ce qu'on lui trouve une solution.

- Si vous voulez, je peux tenter de m'informer auprès de mes relations, proposa Alexandre.

*

Mercredi 12 avril

PARIS

Le retour de Poigny s'était effectué dans la bonne humeur des deux garçons et la réflexion soucieuse des deux adultes. Ils ne parvenaient pas à comprendre si Ilane était véritablement indifférent à son futur proche tant il paraissait détendu et joyeux.

Samantha emmena Victor et Ilane au Jardin du Luxembourg, pas très éloigné. Les garçons s'amusèrent à courir dans les allées et à regarder d'autres enfants jouer avec des petits bateaux téléguidés sur l'eau du grand bassin.

Après le repas de midi, Alexandre s'adressa à Ilane.

- Tu sais, hier avant de quitter nos amis à Poigny nous avons lu ton cahier. Une fois encore nous te félicitons pour ton écriture et ta mémoire. J'ai regardé une carte d'Afrique sur internet et j'ai vu que Ngouigmi est en bordure du lac Tchad, à des milliers de kilomètres de Paris. Ton récit nous intéresse énormément et nous aimerions en connaître la suite. Préfères-tu nous raconter directement ou bien continuer sur le cahier ?

- J'aime mieux le cahier. Je peux m'arrêter quelques instants, ça m'aide à bien me souvenir de tout, car il y a des moments où j'hésite un peu.

- Ne t'inquiète pas. S'il manque des détails ce n'est pas grave. Nous sommes certains que tu n'as pas oublié l'essentiel de toutes tes étapes. Tu t'arrêtes quand tu veux pour jouer ou regarder la télé. Installe-toi sur ce bureau, nous ne te dérangerons pas.

Ilane se remit à l'ouvrage avec un plaisir évident.

*

« À Ngougmi, Francky et moi étions très inquiets. Comment gagner autant d'argent dans cette ville ? Nous avons parcouru plusieurs rues autour du marché et avons demandé à chaque boutique si on avait besoin de main-d'œuvre. La réponse était toujours négative parce que déjà d'autres enfants travaillaient là. Devant un marchand de tissus, une dame élégante en boubou chatoyant et coiffée d'un volumineux foulard multicolore, demanda si nous habitions la ville et que faisaient nos parents. Après notre réponse elle dit : « J'ai peut-être quelque chose pour vous. Suivez-moi ».

Elle nous conduisit dans un quartier moderne de la ville avec de belles maisons partout et nous fit entrer dans l'une d'elles. Elle nous fit attendre avant de revenir avec un homme en costume européen, chauve et portant des lunettes.

« Voici mon mari, Monsieur Ousmane, il travaille à la préfecture. Nous manquons de personnel pour entretenir cette grande maison, le jardin et aider à la cuisine. Nous voulons bien vous prendre à l'essai. Vous serez logés et nourris et recevrez un salaire de 90 000 CFA pour vous et de 50 000 pour le petit. »

J'étais vexé qu'elle m'appelle le petit. Il est vrai que j'ai toujours été moins grand que les autres enfants de mon âge. À la seule idée d'être logés et nourris dans cette belle demeure nous avons tout de suite accepté sans même savoir ce qui nous attendait. Pour moi, il s'agissait de faire le ménage. Encore une vexation, car normalement c'est un travail de femme. Je me consolais avec le droit d'utiliser l'aspirateur électrique. J'avais un seul regret, c'est de devoir essuyer la poussière du téléviseur sans jamais le voir allumé. Je devais aussi aider Nayah, la femme chargée de tout ce qui concerne le linge et le jardin. Francky fut affecté à la cuisine, auprès de Djal, le mari de Nayah, qui avait en charge de faire les courses et préparer les repas.

Nous étions logés dans une chambre minuscule sous le toit, il y faisait très chaud. Nous mangions à la cuisine deux repas par jour. Nous estimions avoir été chanceux de rencontrer Madame Ousmane et de travailler aux côtés de deux compatriotes, car Djal et Nayah étaient originaires de Mora, la ville proche de notre village.

Vers le mois d'octobre, cela faisait deux mois et demi que nous étions immobilisés à Ngougmi et notre fortune s'élevait à moins de 600 000 CFA. Francky effectua à nouveau des calculs montrant qu'il nous faudrait encore au moins un an pour pouvoir payer Brahim... Il en parla à Djal qui dit bien connaître Brahim pour lui avoir rendu divers services et qu'il irait lui parler dès que possible.

Le jour où il se rendit au marché avec Francky j'ai dû rester à la maison, j'attendais leur retour avec impatience. Djal m'expliqua la situation. Le prix annoncé par Brahim concernait un transport en camion, en quinze à vingt heures de route et en toute sécurité. Toutefois il existait une autre solution. Chaque année, à la mi-décembre, Brahim avait l'habitude pour son business de gagner Agadez par le désert, avec sa caravane de dromadaires. C'était plus court : 700 km au lieu de 1 000 par la route, mais il fallait quinze jours de marche. Il n'avait besoin que d'un cuisinier et d'un assistant pour s'occuper des dromadaires à chaque étape. Djal avait réussi à convaincre Brahim que Francky était devenu un très bon cuisinier et que moi j'étais assez débrouillard pour m'occuper des dromadaires. Sur ce dernier point Brahim refusa, il préférait quelqu'un de compétent, comme son fils Ahmoud, mais il m'accepterait comme « passager ». Pour cette expédition il se contenterait de 750 000 francs CFA.

Il nous restait à peine deux mois pour atteindre cette somme. C'était possible puisque avec deux mois de salaires il nous resterait même un peu d'argent pour nous équiper.

Djal nous prévint que ce serait épuisant et qu'il fallait se protéger des dures conditions climatiques du Sahara. Ahmoud, qui devait avoir environ vingt-cinq ans, nous assista dans l'achat des vêtements d'occasion adaptés au désert, absolument nécessaires pour affronter les journées torrides et les nuits froides. Il insista beaucoup sur le choix des sandales, car nous aurions beaucoup de marche chaque jour. Nous avons également dû prévoir des provisions, notamment en macaroni, couscous, sucre et thé.

Tout ce qu'il nous restait d'argent fut dépensé sur le marché. Brahim s'occupa du reste. Lorsque nous avons annoncé à Monsieur Ousmane que nous voulions partir il nous demanda de bien réfléchir, qu'il s'agissait d'une décision importante. Ce trajet serait exténuant et nous serions encore très loin de notre objectif final alors qu'il était disposé, compte tenu de notre service chez lui, à augmenter nos salaires de 10 000 CFA chacun si nous restions.

Notre rêve était plus fort que tout, nous avons confirmé notre souhait de tenter notre chance. »

Ilane s'arrêta là. Il allait devoir aborder le récit de ces deux semaines particulières. Les jours se ressemblaient tellement qu'il n'était plus très sûr de bien remettre tout dans l'ordre. Il avait besoin d'un temps de réflexion.

Jeudi 13 avril

PARIS

Cyrille fit remarquer à Samantha que malgré les apparences on ne savait pas si Ilane était en bonne santé et ne risquait pas de transmettre à Victor quelque maladie contractée en Afrique. Samantha prétendit que cela se serait remarqué alors qu'il respirait visiblement la santé. Elle accepta néanmoins de le faire examiner par un médecin en même temps que Victor.

Le praticien ne détecta aucune anomalie, il prescrivit néanmoins des analyses de sang, ce qui effraya davantage Victor que Ilane. Ce dernier se souvenait qu'il avait été vacciné selon la volonté de son père, mais il ne savait pas exactement quand ni contre quoi. En attendant les résultats, Samantha proposa de profiter des belles journées de printemps pour aller à la découverte de Paris.

Après avoir consulté un guide touristique de poche, Cyrille établit divers itinéraires pour passer en revue les plus célèbres sites de la capitale.

*

Grands et petits allaient d'émerveillement en émerveillement. La seule difficulté fut de décider Ilane à monter dans le métro. Cela s'arrangea très vite.

La tour Eiffel remporta évidemment tous les suffrages. Vinrent ensuite les Champs Élysées, une croisière en bateau-mouche, Notre Dame, Montmartre, etc. Tandis que Victor ponctuait chaque découverte d'exclamations d'enthousiasme, Ilane restait souvent muet, les yeux grands ouverts, scrutant chaque détail comme s'il voulait tout mémoriser dans son exceptionnelle mémoire. Il semblait avoir oublié de poursuivre son récit, aussi bien verbalement que par écrit. Alexandre relança indirectement le processus en posant lui une question.

- Dis-moi, Ilane, qu'est devenu ton cousin Francky ? Il est présent à chaque épisode de ta narration et pourtant nous constatons que vous n'êtes plus ensemble.

- C'est vrai, Monsieur Cyrille, nous avons été séparés. Je dois reprendre ma rédaction pour vous expliquer tout ce qu'il s'est passé depuis notre départ de Ngouigmi. À peine rentré à la maison, Ilane reprit son cahier et son stylo à bille.

*

« Notre caravane était composée de douze dromadaires, chacun relié par une corde à celui qui le précédait. En tête était celui de Brahim qui marchait toujours à son côté. Je

n'ai jamais su qui, de l'animal ou de l'homme, fixait l'allure. Les dromadaires semblaient avancer très lentement pourtant je devais marcher d'un bon pas pour rester à leur niveau. Derrière Brahim se trouvaient trois dromadaires portant chacun sur leurs flancs deux grosses malles métalliques dont j'ignorais le contenu. Venait ensuite celui qui portait le matériel de campement, tentes, couvertures et ustensiles divers, suivi de celui qui portait des jerricans et des outres en peau de chèvre contenant de l'eau. Puis trois autres portaient des marchandises à vendre à Agadez. Enfin les trois derniers étaient affectés à Ahmoud, Francky et moi. Ils portaient nos affaires personnelles et un peu de bois. Il était prévu que nous pourrions les monter si nécessaire.

Nous partions chaque jour très tôt le matin pour une marche d'à peu près cinq heures à travers la brousse bientôt remplacée par le désert du Tal. Les arbres feuillus avaient laissé la place à des arbustes de plus en plus rabougris, tordus et épineux. Nous avons croisé des chèvres isolées qui broutaient. Vers onze heures on s'arrêtait pour une longue pause permettant aux animaux et aux humains de se reposer un peu. Avec Ahmoud, nous devions séparer les dromadaires les uns des autres et les entraver en attachant ensemble leurs pattes avant pour qu'ils ne puissent s'éloigner. Ils cherchaient quelques touffes d'herbes sèches et de plantes épineuses. Ahmoud nous demandait généralement de chercher un peu de bois dans les environs pour ne pas épuiser trop vite celui que nous avions emporté. Il allumait un petit feu et préparait surtout du thé, car le repas de midi était fait principalement de fruits secs, de sésame grillé et parfois de lamelles de viande séchée, le tout arrosé de thé vert. Avant de repartir, nous nous reposions sous deux tentes faites de peaux de bête posées sur un assemblage de bois d'épineux.

Vers seize heures nous redémarrions pour une nouvelle étape de cinq à six heures. Ahmoud dit que cela représentait à peu près cinquante kilomètres depuis le matin. Dans la journée nous faisions plusieurs arrêts pour la prière qu'effectuaient Brahim et son fils. La première fois, Francky et moi ne savions quelle attitude adopter. Brahim, qui ne nous parlait presque jamais, dit que chacun avait sa religion, qu'importait que l'on soit musulman ou chrétien, ce qui comptait était d'être bon et juste. Nous nous sommes contentés de prier notre Dieu de nous protéger.

Les repas du soir ressemblaient à ceux du midi avec, en plus, le plat principal de la journée. C'est-à-dire du riz, des pâtes ou du gari de manioc. Certains soirs de la *tagulla*, une épaisse galette sans levain de semoule de mil, cuite sous les braises, la cendre et le sable. Cela sert de pain qu'ensuite on trempe dans une sauce à base de tomate et de

légumes. Il faut toute l'expérience de Ahmoud pour réussir une tagulla bien cuite. En sa qualité de chef de caravane, Brahim ne participait jamais à ces préparatifs.

J'ai du mal à me souvenir des événements, pourtant rares, de chacune de ces quinze journées. Les trois ou quatre premiers jours passèrent sans encombres, assez monotones. Le cinquième jour Francky me rappela que c'était Noël, je l'avais totalement oublié. Ce fut un jour comme les autres dans le désert sablonneux, à ceci près que nous avons beaucoup pensé à nos familles. Nous avons fait provision d'eau à un puits creusé dans la vaste plaine entourée des dunes. On se servait d'un dromadaire pour remonter une outre attachée au bout d'une corde.

Puis j'ai commencé à avoir des ampoules aux pieds qui m'empêchaient d'avancer au bon rythme. Ahmoud en parla à son père qui, à la prochaine halte, prépara une sorte de bouillie avec très peu d'eau et un mélange d'herbes tirées de son propre bagage. Il m'enduisit la plante des pieds avec cette sorte de pâte maintenue par un bandage. J'ai dû rester toute la journée sur mon dromadaire. J'ai eu très peur lorsque l'animal s'est relevé, car il donne l'impression qu'on va tomber. Il se met d'abord sur les genoux avant, ce qui fait basculer le cavalier vers l'arrière. Ensuite il relève complètement les pattes arrière, alors on croit tomber en avant. Enfin il relève complètement les pattes avant, ce qui nous rejette en arrière. Mieux vaut se cramponner.

Bien que nous soyons en saison sèche, la période la moins torride de l'année, le soleil était brûlant, j'avais l'impression d'avoir un peu moins chaud lorsque je marchais. Le lendemain matin, mes ampoules avaient disparu.

Chaque soir, avec Ahmoud, nous nous endormions en plein air, sur une couverture à même le sable. C'était merveilleux de regarder l'immensité du ciel d'un noir intense où scintillaient des milliers d'étoiles. Dans le courant de la nuit nous ressentions le froid du désert et finissions de dormir sous la tente.

Il y a cependant deux événements que je ne saurais oublier. Nous étions presque à la moitié du voyage et venions de dépasser le point d'eau de Dolé lorsqu'en pleine journée nous avons vu arriver, du haut d'une dune du massif de Termit, une demi-douzaine de dromadaires en pleine course. Leurs cavaliers, en tenue touarègue, brandissaient des fusils à bout de bras et criaient très fort. Ils arrivaient droit sur nous. Brahim fit signe de le laisser faire et de ne pas parler. C'étaient des bandits du désert qui attaquent régulièrement les caravanes.

Leur chef entama une longue discussion avec Brahim qui avait déjà eu affaire à de semblables agressions. Ces brigands voulaient s'emparer de nos chargements avec les

animaux nécessaires pour tout transporter. Brahim ne se fâcha pas, il demanda à son fils de préparer du thé et invita les six Touaregs à s'asseoir près de lui. Il expliqua n'être lui aussi qu'un simple Berbère exerçant son dur métier pour nourrir sa famille, dont trois de ses fils l'accompagnaient. Francky et moi nous tenions très à l'écart pour que nos visages bien noirs ne trahissent pas son discours. Brahim cita le nom de l'un des plus puissants chefs touaregs comme étant son ami de toujours. Les autres hésitèrent et finalement se contentèrent du gros colis de tabac que Brahim leur offrit. Il paraît que c'est une tradition du désert. C'est moins dangereux que les talibans.

L'autre événement important est survenu deux ou trois jours avant d'arriver à Agadez. Nous avions passé la nouvelle année sans y penser, ni même nous en apercevoir. En réalité c'était la nuit, une magnifique nuit tiède au ciel d'un noir pur luisant de toutes ses étoiles. Brahim sortit de son bagage un curieux téléphone et passa un bref appel. Ahmoud nous expliqua qu'il s'agissait d'un *Thuraya* qui fonctionne par satellite même là où il n'y a pas de réseau normal.

Exceptionnellement Brahim avait demandé à Ahmoud de ne pas éteindre le feu ayant servi au dernier thé de la journée. Au contraire il lui demanda de le maintenir au plus vif afin d'être vu d'assez loin. C'était pour signaler l'emplacement exact de notre campement à un petit convoi de quatre véhicules semblables à ceux des talibans. Ahmoud dit qu'il s'agissait de soldats musulmans appartenant au groupe "Al-Qaïda au Maghreb Islamique". Autrement dit, eux aussi, des terroristes islamiques, spécialisés dans l'enlèvement d'otages occidentaux afin d'en négocier la libération contre de fortes sommes d'argent. Ils en avaient même décapité, faute de rançons versées. Il vit que j'étais effrayé et me rassura en précisant qu'ils avaient passé une sorte de marché avec Brahim qui leur apportait à chaque voyage diverses marchandises contre rétribution. En fonction de quoi ils laissaient sa caravane poursuivre tranquillement le chemin vers Agadez.

Brahim alla droit au-devant du chef de ce groupe qui descendait de sa Land Rover. Ils s'embrassèrent longuement avec d'interminables salutations à la mode arabe. Puis les soldats détachèrent les caisses métalliques portées par les trois dromadaires qui suivaient celui de Brahim. Devant mes yeux incrédules je les ai vus ouvrir deux de ces malles et en brandir joyeusement des armes que je reconnus comme les kalachs des talibans, ainsi que deux bizarres tubes pointus. Ahmoud dit que c'étaient des roquettes. Je n'y comprenais rien et demandais à Ahmoud si la somme payée par Francky et moi avait servi à armer des terroristes. Il tenta de me détromper en ajoutant que ces gens-là payaient généreusement Brahim pour sa collaboration et que Francky et moi avions bénéficié

d'une traversée sans encombre de cette partie du Sahel, ce qui n'était pas le cas de tout le monde. Il dit que certaines fois la piste était comme balisée par des cadavres de malheureux migrants n'ayant pas choisi le bon passeur.

La transaction avait dû être fructueuse, car Brahim nous remit, en arrivant à Agadez, une petite liasse de billets de dix mille CFA en remerciement, dit-il, de notre collaboration silencieuse. Je ne savais plus si je devais m'en réjouir ou non. Il immobilisa sa caravane avant d'entrer dans la ville, nous recommandant d'aller dans le centre, à quatre kilomètres de là, dans le quartier « des Camerounais » où nous devrions trouver de l'aide pour poursuivre notre route vers le nord. »

*

Vendredi 14 avril

PARIS

C'était la dernière semaine des vacances scolaires de Pâques et Samantha venait d'aboutir dans ses démarches pour faire admettre Victor en CE1 à l'école primaire du boulevard Raspail, à quelques mètres de l'endroit où ils avaient rencontré Ilane une semaine plus tôt. Compte tenu de son excellent niveau en Australie et de sa connaissance de la langue française inculquée par son père, tout portait à croire qu'il pourrait s'adapter aisément. Il préparait ses affaires récemment achetées et organisait son petit sac à dos. Il était surpris de ne pas devoir porter un uniforme et appréhendait un peu de se retrouver avec de nouveaux camarades et enseignants.

Cyrille, qui lisait régulièrement le cahier de Ilane, s'inquiétait des effets néfastes que devait avoir eus sur l'enfant tout ce qu'il avait vécu depuis son départ du Cameroun. Sans attendre de connaître la totalité du récit il en parla avec le médecin qui avait déjà examiné Ilane. Il lui conseilla de consulter un psychologue pour y voir plus clair. En accord avec Samantha, il prit un rendez-vous pour le mardi suivant, lendemain de la rentrée scolaire de Victor.

*

Samedi 15 avril

PARIS

Pour éviter à Ilane de passer tout son temps penché sur le cahier, Samantha mit à profit cette journée pour emmener les garçons au cinéma voir un film animalier dont l'essentiel se passait en Afrique. Ilane resta un temps bouche bée devant l'écran qu'il finit par

considérer comme un téléviseur géant. Il s'adapta et prit grand plaisir à voir des paysages de savane et de steppe. Ce n'était pas exactement comme dans sa région mais c'était quand même l'Afrique...

Pendant ce temps Cyrille avait conversé par téléphone avec Alexandre Tavernier. Ils parlèrent surtout des affaires à Melbourne. Les nouvelles étaient plutôt bonnes ; les assurances avaient terminé leurs expertises principales et donné le feu vert à l'entrepreneur Almeida pour commencer les travaux de réhabilitation du bâtiment.

Alexandre demanda des nouvelles de Ilane et approuva l'idée de consulter un psy. Il avait lu les copies du cahier que Cyrille scannait régulièrement par crainte d'une perte ou détérioration, puis les lui envoyait par mail. Par-delà les faits exceptionnels rapportés, Alexandre se dit sidéré par le vocabulaire et le style du récit. Il estimait cela du niveau d'un adulte français instruit et suggéra à Cyrille d'en parler également au psy.

*

CHAPITRE V

Samedi 15 avril

PARIS

Après y avoir repensé toute la veille au soir, Ilane reprit son cahier dès la fin du petit-déjeuner.

« En arrivant à Agadez nous ne pouvions imaginer y rester si longtemps. Avec notre petit bagage sur le dos nous nous sommes dirigés au hasard des rues toutes semblables, rectilignes et ensablées. Il était facile de faire la différence entre les habitants de Agadez aux vêtements particuliers et les très nombreux migrants venus de divers pays du sud. C'est à ceux-là que nous avons demandé le quartier des Camerounais. Beaucoup ne connaissaient pas ; ils venaient du Mali, du Ghana, du Sénégal ou bien de Guinée. Certains revenaient de Libye, renonçant à leur projet en raison des énormes difficultés et dangers rencontrés.

Enfin, un originaire de Douala nous renseigna ; il fallait se rendre en périphérie de Agadez. C'était pénible à cause de l'écrasante chaleur qui rendait notre fatigue encore plus accablante. Francky était aussi perplexe que moi sur notre devenir lorsque, au croisement de deux rues, nous nous sommes trouvés face à face avec une voiture de police arrêtée. Un policier en sortit et demanda ce que nous faisions là et où nous allions. Francky répondit que nous cherchions le quartier des Camerounais. Le policier nous sourit et ouvrit la portière arrière en disant que nous pouvions monter.

Très surpris par cet accueil sympathique nous nous sommes détendus. Nous devions être encore loin du quartier recherché, car la voiture roula assez longtemps pour nous amener dans ce qui ressemblait davantage à un campement qu'à un quartier de ville. Ça faisait penser, en plus vaste, au camp de Diffa. Il y avait un peu partout des tentes, des cabanes et trois grands hangars. La police nous déposa à l'entrée de l'un d'eux et repartit.

Deux femmes en blouse blanche arrivèrent aussitôt, l'une était nigérienne et l'autre européenne, mais son accent n'était pas français. Elles nous firent entrer et proposèrent un petit repas après avoir demandé si nous avions soif ou faim. Elles inscrivirent nos noms sur un papier et demandèrent si nous avions besoin de téléphoner à quelqu'un. Francky voulut savoir ce que cela coûterait ; c'était gratuit pour une seule communication de trois

minutes maximum. Il accepta et composa le numéro de portable de son père à Mémé. Il obtint la communication tout de suite et put parler durant ces trois minutes, puis il me résuma.

C'était directement son père, mon oncle Kimbou, qui avait répondu demandant où nous étions et comment nous allions. En retour il lui donna quelques nouvelles du pays. Lui-même allait aussi bien que possible. Les talibans étaient revenus trois jours après notre départ et pillé sa maison pendant qu'il était au travail sur un chantier éloigné. Ils avaient mis le feu à la maison qui n'avait pas été totalement détruite, car construite en dur. Il vivait maintenant dans une seule pièce en attendant de pouvoir réparer la totalité des dégâts. Les talibans n'étaient plus revenus. Les femmes et enfants enlevés non plus. Avec des voisins, ils avaient pu donner une sépulture décente à mon père et mes deux petits frères. Il priait pour que nous réussissions et nous envoyait sa bénédiction. C'était tout ; le temps était écoulé. Francky pleurait doucement ; j'étais également bouleversé.

L'une des deux femmes en blouse d'infirmière nous conduisit dans un autre hangar divisé en de nombreuses cellules séparées par des rideaux. La chaleur y était infernale. Tout au fond, elle nous fit installer dans l'un de ces compartiments où se trouvait déjà un garçon camerounais. Elle nous attribua à chacun un lit de camp avec une couverture et repartit en précisant de revenir à l'accueil le lendemain avant midi pour les formalités d'enregistrement. Devant notre visible incompréhension, le Camerounais, nommé Ketou, expliqua que nous étions dans un camp de réfugiés de la Croix Rouge Internationale. Lui aussi avait été ramassé par la police la veille et conduit dans ce centre où vivent plusieurs milliers de personnes en situation irrégulière venues d'un peu partout. C'était son second séjour, car la première fois il était parvenu à « s'évader » et regagner le *ghetto camerounais* (c'est ainsi qu'on appelait ce quartier). Il s'était imprudemment fait reprendre deux semaines plus tard. Il nous donna un conseil : « Si vous ne voulez pas rester ici pendant des mois ou même des années, il faut en sortir dès le premier jour sans se faire enregistrer. Moi je m'en vais demain, si vous voulez venir avec moi je vous montrerai comment faire ».

Francky hésitait à lui accorder confiance. Nous sommes sortis tous les deux faire quelques pas dans le camp. Il y avait peu d'hommes, beaucoup de femmes et encore davantage d'enfants dont certains très jeunes. Ici et là, avaient été installés des robinets devant lesquels des femmes faisaient la queue pour avoir de l'eau. Avant le coucher du soleil tout le monde se dirigea vers plusieurs endroits où l'on distribuait à manger. Ketou nous prêta deux cuvettes en tôle émaillée pour aller y recevoir une soupe aux légumes et un

morceau de pain. La perspective de voir notre voyage s'arrêter ici nous effraya. Après une mauvaise nuit, nous avons dit à Ketou que nous étions d'accord avec son plan.

Dans la matinée les garçons du camp avaient l'habitude de jouer au foot sur une grande place de terre aride. Ils étaient presque une cinquantaine sur ce terrain et nous trois en plus n'y avons rien changé ; ils étaient habitués à voir sans cesse de nouveaux arrivants. Au plus fort de la bruyante partie, Ketou nous entraîna vers une petite ouverture dans la clôture par où nous nous sommes faufileés. Ensuite il nous fit courir jusqu'à un monticule de sable derrière lequel nous avons passé toute la journée sans nous faire voir. Il devait faire plus de 45° et nous transpirions abondamment.

À la nuit tombée, Ketou nous conduisit par un itinéraire invraisemblable passant au large des quelques habitations rencontrées en périphérie de la ville. Nous avons parcouru plusieurs kilomètres avant de parvenir au « ghetto » et plus particulièrement à ce qu'il appela son logement. Dans une cour ceinturée d'un mur en terre séchée se trouvaient deux constructions, une grande et une petite à l'arrière ; toutes deux en banco, cette terre séchée couleur du sable omniprésente à Agadez. La grande maison, nous dit Ketou, était celle du « patron », la petite était son logement constitué d'une seule pièce avec une minuscule fenêtre. Il y faisait presque frais et nous nous sommes tous les trois assoupis sur de vieux tapis à même le sol. »

Ilane cessa d'écrire. Il n'était pas fatigué malgré l'heure tardive, mais ses doigts se crispaient autour du stylo. Pourtant il éprouvait une véritable satisfaction à rédiger son histoire et à en revivre les péripéties, même les plus douloureuses.

*

Dimanche 16 avril

PARIS

Jour de repos et de détente pour tout le monde. Après le petit-déjeuner Cyrille appela Ilane dans le salon. Il ouvrit son ordinateur portable et mis en route quelques chansons camerounaises qu'il avait recherchées la veille au soir.

Ilane sourit largement dès les premières notes. Il avait reconnu la musique de « *Manga Bolo* » du vieux Manu Dibango. Puis il se mit à fredonner sur de célèbres chansons de son pays, telles « *Sista* » par Charlotte Dipanga ou « *Boubou* » par Locko et quelques autres. Samantha avait craint que ces évocations du Cameroun soient éprouvantes, voire

cruelles pour le garçon. Bien au contraire il se montra enchanté et demanda à en écouter d'autres, ce qui finit par lasser Victor. Il repartit dans sa chambre jouer sur sa tablette.

L'après-midi fut consacré à la découverte du quartier de la Défense, son esplanade et ses hautes tours. Avec une naïveté surprenante de sa part, Ilane demanda si l'on était en Amérique. Il existait donc malgré tout quelques failles dans ses connaissances et il fallut lui expliquer qu'on ne pouvait traverser l'océan en métro, ni aussi rapidement. La géographie mondiale était une de ses lacunes, en dehors de l'Afrique dont une grande carte murale ornait un mur de sa classe à Mémé.

Enfin ils passèrent près de deux heures dans le centre commercial « Les Quatre Temps ». Ces centaines de boutiques, restaurants et cinémas faisaient tourner la tête à Ilane qui eut du mal à comprendre lorsque Cyrille lui fit savoir qu'en une année il passait dans cet endroit deux fois plus de monde que toute la population du Cameroun.

La journée fut enrichissante pour Ilane, en revanche il s'en trouva quelque peu perturbé.

*

Lundi 17 avril

PARIS

Jour de rentrée scolaire pour Victor. Sa mère l'accompagna jusqu'à l'école toute proche, accompagnée de Ilane qui aurait souhaité y entrer « *pour voir* »... Puisque ce n'était pas possible il déclara préférer rentrer à la maison plutôt que de suivre Samantha faire ses courses. Étant donné que Victor travaillait à l'école, lui aussi voulait poursuivre son travail sur le cahier.

Il relut son dernier paragraphe pour se remettre dans la continuité du récit et commença sur une nouvelle page.

*

« À la fin de notre petite sieste dans la cabane en terre ocre, Ketou nous emmena voir *le patron* (nous n'avons jamais su son vrai nom). C'était un homme plus âgé que mon père, au visage impénétrable, à la voix grave, calme et autoritaire à la fois. Il était vêtu d'un *toghu*, costume multicolore traditionnel du Cameroun, avec un collier de grosses perles et une casquette portant l'écusson des Lions Indomptables, notre équipe nationale de foot. Après nous avoir posé quelques questions il nous dit à peu près ceci :

« Aller vers l'Europe est l'ambition de beaucoup. Assez peu y parviennent en raison des difficultés pour traverser des pays qui ne veulent plus de migrants sur leur territoire. Certains rebroussement chemin, d'autres meurent en cours de route. Si malgré tout vous êtes décidés je peux vous aider, mais vous devrez gagner suffisamment d'argent pour tous les frais. Je peux vous trouver du travail, je garderai la moitié de vos salaires pour vous loger et vous nourrir. Si vous n'avez pas de passeports nous en ferons faire, ça coûte cher. Puis il faudra payer le passeur qui vous mènera jusqu'à Tamanrasset, en Algérie. »

Francky demanda combien de temps ça prendrait. Le patron répondit : « Plusieurs semaines », sans préciser davantage. Puis il proposa à Francky de commencer le jour même en allant le présenter à son futur employeur. Pour moi il dit qu'on verrait ça le lendemain. Je retournais dans notre cabane avec Ketou et je lui demandais son âge. Il répondit qu'il ne savait pas. J'en fus surpris ; en fonction de sa taille j'estimais qu'il se situait entre Francky et moi, c'est-à-dire entre onze et dix-sept ans. Il connaissait beaucoup de choses à propos des voyages vers l'Europe, car il était à Agadez depuis suffisamment longtemps pour avoir rencontré de nombreux migrants aux histoires toutes différentes. Il en connaissait qui avaient dû rebroussement chemin, définitivement ou pas. Il en avait connus qu'il n'avait jamais revus. Au mieux ils avaient réussi à passer, au pire ils étaient bloqués quelque part plus au nord. Il m'a appris beaucoup de choses, notamment à propos des pièges à éviter concernant le choix des passeurs dont certains prétendent vous aider pour en réalité vous escroquer.

Francky nous rejoignit tard le soir, il était harassé et avait mal au dos. Le travail qu'on lui avait attribué consistait à faire des briques en banco pour la construction. Ce n'était pas compliqué, il suffisait de mélanger de la terre et de l'eau, en proportions assez précises que lui indiqua le chef de chantier. Ensuite il fallait malaxer ce mélange, avec les pieds puis avec les mains jusqu'à obtenir une bouillie épaisse et homogène. Enfin on remplissait des moules rectangulaires en bois avec cette pâte qu'il fallait bien tasser. On enlevait le moule et on devait laisser sécher la brique au soleil pendant cinq jours. Il n'était pas nécessaire d'avoir une force exceptionnelle, c'est la répétition des gestes, en plein soleil, qui rendait ce travail épuisant. À la mi-journée, alors qu'il faisait plus de 40°, les dix jeunes travailleurs de ce chantier avaient eu droit à trois heures de repos dans une maison faite avec le banco. Grâce aux propriétés isolantes exceptionnelles de cette terre séchée il régnait à l'intérieur une sorte de fraîcheur toute relative mais réconfortante.

Ce soir-là nous nous sommes endormis très vite. Le lendemain Francky partit de bonne heure regagner son chantier à quatre rues de la maison du patron. Celui-ci m'appela et dit

que pour l'instant je devrai accompagner Ketou dans son activité. Il ne m'en avait pas encore parlé, c'était pourtant facile à expliquer, il s'agissait d'aller ramasser du crottin de dromadaire. J'ai dû faire la grimace, car Ketou m'encouragea en disant que c'était très simple. Nous sommes d'abord allés chez sa *patronne*, une vieille femme pas très aimable. Il me présenta rapidement, c'est à peine si la vieille me regarda. Elle nous remit à chacun une petite pelle et une sorte de balayette en fibre de palmier. Ketou avait l'habitude, il alla chercher une petite charrette à deux roues et me dit de le suivre. Nous avons marché jusqu'à atteindre la sortie de la ville, là où paissaient tous les jours des quantités de dromadaires. Des animaux appartenant soit à des habitants de Agadez, soit à des caravaniers faisant étape. Et là, il y avait de quoi faire.

Grâce à la capacité des dromadaires de retenir dans leur corps la quasi-totalité de l'eau qu'ils ont l'occasion de boire, leurs crottins sont très secs. Ce sont des sortes de galettes que l'on peut sans difficulté ramasser à la pelle. Certains le font même directement à la main. Il ne s'agit pas d'une opération de nettoyage mais d'approvisionnement en combustible. Chez la patronne, ces galettes sont exposées au soleil, les unes à côté des autres, jusqu'à devenir dures comme du bois. Elle en garde pour son usage personnel et surtout elle fait commerce du reste.

Pour en remplir la charrette il a fallu nous rendre en différents endroits. J'ai demandé à Ketou s'il n'existait pas un marché aux dromadaires en ville où l'on pourrait faire plus rapidement le plein. Il se mit à rire en racontant qu'il y était allé une fois et qu'il s'était retrouvé avec autant de ramasseurs de crottins qu'il y avait de dromadaires.

Je me suis peu à peu habitué à nos deux tournées quotidiennes. Je pensais à mon père ; il ne serait sans doute pas fier de savoir son fils réduit à ce travail. Comme je regrettais l'aspirateur de Madame Ousmane à Nguigmi ! »

Ilane fit une pause. En fermant les yeux il lui semblait revoir les différentes scènes qu'il était en train de décrire. Et pourtant c'était déjà loin. Il se dirigea vers la cuisine et demanda à boire à Samantha qui s'apprêtait à aller chercher Victor à la sortie de l'école. Ilane souhaita l'accompagner, une petite sortie le distrairait de l'évocation des désagréments de ces jours pénibles.

Victor était tout joyeux. Les autres enfants et la maîtresse l'avaient chaleureusement accueilli. Il avait suivi les cours sans trop de difficulté, même si certaines expressions étaient différentes de celles apprises à l'école française de Melbourne. Lors des récréations il avait été entouré de la plupart des autres élèves qui lui posaient mille

questions sur l'Australie. Le sujet le plus souvent abordé concernait les kangourous et le rugby. Ilane demanda à son tour ce que c'était.

Pendant ce temps, Cyrille avait effectué quelques démarches pour savoir dans quelles conditions il pourrait garder Ilane chez lui. La première solution proposée par une association d'aide à l'enfance était de s'inscrire comme « Famille Solidaire » accueillant durablement un jeune migrant. Normalement, après avoir subi un entretien avec un psychologue et qu'une équipe soit venue visiter son domicile, la famille d'accueil était mise en relation avec un jeune isolé enregistré par l'association. Si l'envie était partagée, une convention d'accueil était signée. Cyrille expliqua qu'il abritait déjà un jeune camerounais. Cela n'entrait pas vraiment dans le processus habituel, mais on allait étudier son cas.

*

Ilane tentait une nouvelle fois de se rappeler dans quel état d'esprit il se trouvait à cette époque, il n'avait pas imaginé combien de temps il lui faudrait ni quelles épreuves traverser pour atteindre son but. Il éprouvait une étrange sensation ; il lui semblait qu'une fois le récit des étapes de son périple couché sur le papier leur souvenir tendait à s'estomper dans sa mémoire. Il devenait parfois moins précis, plus flou, presque irréel. Ce qui l'incita à poursuivre sans perdre de temps la deuxième partie du voyage.

*

« Jusqu'à la fin février, je crois, notre vie se répétait de jour en jour identique. Briques en terre séchée et crottins de dromadaires... Nous n'avions rien d'autre à nous raconter le soir en nous retrouvant à notre petit logis.

Un jour cependant, le patron nous fit venir chez lui, c'était la deuxième fois seulement depuis notre arrivée. De sa voix grave il expliqua, sans trop de détails, qu'un camion était parti la veille avec bon nombre de migrants. Des emplois s'étaient libérés, il en avait réservé pour nous auprès de ses relations. Pour Francky c'était simple, il ne changeait pas d'employeur, mais au lieu de continuer à fabriquer des briques il allait participer à la construction de murs et de maisons sous la conduite du chef maçon qui appréciait son application.

Pour Ketou et moi c'était différent. Nous abandonnions les crottins pour aller servir de commis dans une boutique d'alimentation du centre-ville. Nous y gagnerions tous un peu plus d'argent. « Allez ! nous dit-il. Ne perdez pas de temps. »

Suite à cette décision, notre vie a changé. Francky revenait chaque soir aussi fatigué qu'auparavant avec cependant le sentiment d'avoir accompli une tâche plus noble. Il pouvait voir le travail avancer, les murs s'élever. Il se sentait valorisé.

Pour Ketou et moi, ça ne pouvait pas être pire que les crottins. Notre nouvel employeur était un homme de plus de cinquante ans qui tenait sa boutique depuis des dizaines d'années dans une rue proche de la grande mosquée de Agadez. De l'extérieur on n'imaginait pas ce qui se trouvait derrière l'unique petite ouverture dans le mur rouge, surmontée d'un panneau en bois où était écrit « Chez Adal ».

Toutes sortes de marchandises emplissaient la boutique. Principalement de l'alimentation, des conserves, des sacs de céréales, de riz ou de farine. Un peu de fruits, bananes, citrons, dattes, mangues et quelques légumes, tomates, poivrons, pommes de terre, courges, livrés chaque mercredi par un camion venant de la capitale Niamey. Ketou et moi devions décharger ce camion et tout ranger dans l'arrière-boutique selon les consignes du patron. Les autres jours nous devions regarnir les rayonnages et aussi servir les clients, Adal s'occupait de la caisse.

Nos journées étaient assez variées et au bout de deux semaines, Adal nous demanda d'aller avec sa carriole faire de la vente ambulante dans tout le quartier. C'était une marque de confiance de la part de cet homme qui vivait seul. Les lundis et les jeudis matin nous allions à travers les rues avec notre chargement de marchandises tout en signalant notre passage avec un vieux klaxon. Les femmes sortaient de chez elles en nous entendant passer. À certains carrefours nous restions sur place environ un quart d'heure pour attendre d'éventuels clients venus de ruelles avoisinantes. C'était presque un jeu pour nous deux. Il arrivait que nous ne comprenions pas ce que voulaient les clientes, alors elles nous l'indiquaient de la main et nous écrivions le prix à la craie sur un carton.

Les après-midi étaient plus calmes et nous restions somnoler au frais dans la boutique en attente de clients.

Ces nouvelles activités durèrent environ trois mois. La seule interruption fut le jour où notre patron, le logeur, nous fit venir dans sa maison pour faire des photos d'identité, indispensables à la confection de nos faux passeports. Un jeune nigérien vêtu à l'européenne effectua les prises de vues avec un appareil moderne doté d'un petit écran. Pour la première fois j'ai pu voir mon visage en photo. C'était bizarre, car je me reconnaissais à peine. Francky expliqua qu'habituellement je pouvais seulement voir mon visage inversé dans un miroir. Là je me regardais comme les autres me voyaient et c'était un peu différent ; je préférais l'image des miroirs.

Les jours se succédaient dans une certaine monotonie. Peu à peu nous nous étions habitués à la température de l'ordre de 40 à 45 °, environ dix degrés de plus qu'à Mémé. Les habitants de notre secteur de vente ambulante montraient de la gentillesse et de la bienveillance envers Ketou et moi. C'était une chance, car en général ils n'aimaient pas du tout les migrants passant par Agadez, même s'ils étaient moins nombreux que quelques années auparavant, en raison de mesures efficaces prises par le gouvernement nigérien. La police avait mené une chasse intense contre les passeurs plus ou moins scrupuleux qui profitaient de la situation fragile des candidats à l'émigration. Agadez était un lieu de passage obligatoire avant de se lancer à travers le Sahara.

Ketou me répétait que nous avions de la chance d'être arrivés là à cette époque. Les risques de se faire arrêter étaient moindres, cependant il faudrait rester prudents au moment de quitter la ville.

Ce moment arriva vers la mi-mai, de manière assez inattendue. Un soir, en rentrant tous les trois de notre travail, nous avons trouvé le patron debout devant la porte de sa maison. Il guettait notre retour, il avait la mine sombre et triste. Il nous invita à entrer chez lui d'une voix lente et plus faible que d'habitude. Après nous avoir fait asseoir devant son fauteuil il nous tint un long discours surprenant qui résonne encore dans ma tête.

« Un vieil ami de Yaoundé est passé aujourd'hui pour m'apprendre que mon fils unique, Akem, était mort en Méditerranée il y a environ deux mois. Son corps a été retrouvé par les autorités italiennes et identifié grâce aux papiers trouvés dans ses poches. Si près de son but, il ne méritait pas ça. C'était sans doute la volonté de Dieu. Maintenant je n'ai plus rien à faire au Niger. Je suis resté là pendant trois années en attendant de ses nouvelles ou bien son retour. Je vous ai aidés, ainsi que quelques autres avant vous, parce que je comprenais votre situation et je souhaitais que, quelque part, d'autres personnes aident pareillement mon cher fils. Je ne leur demandais en réalité qu'une partie des frais de leur hébergement. Je n'appartiens pas à la catégorie des hébergeurs profiteurs en relation avec des passeurs improvisés et peu scrupuleux. Pourtant je dois vous demander de partir vous aussi dans les tout prochains jours. Voici vos passeports et voici votre argent, tout ce que vous avez gagné. Je n'en ai retenu aucune somme contrairement aux autres fois. Les passeports, c'est cadeau, ainsi que l'hébergement. Je vends ma maison et une partie de cet argent est destinée au passeur que je vous ai choisi pour aller jusqu'à Tamanrasset, en Algérie. Ne me remerciez pas, je le fais au nom de mon fils. Je vous demande seulement de prier pour lui. »

Ses yeux étaient rougis, il posa sa main sur chacune de nos têtes en murmurant : « Allez, mes enfants ! » Ce récit, fait d'une petite voix, entrecoupé de brefs silences nous avait profondément émus.

Sitôt rentrés dans notre cabane nous nous sommes empressés de compter l'argent. Il y avait environ 50 000 CFA et 20 000 dinars algériens. La générosité du *patron* nous a beaucoup touchés. Nous ne savions même pas son vrai nom.

Deux jours plus tard, à la nuit tombée, nous montions dans le Toyota Land Cruiser à double cabine de Kader, Algérien d'une trentaine d'années, sélectionné par le *patron*. Ce véhicule semblait presque neuf et s'est révélé assez confortable. Kader me fit asseoir à côté de lui, Francky et Ketou se partagèrent la banquette arrière. Il conduisit très prudemment, tous phares éteints, pour quitter Agadez. La police continuait à effectuer des patrouilles en ratissant tous les quartiers de la ville en cercles concentriques. Il valait mieux les éviter. Kader connaissait leurs itinéraires et leurs horaires habituels, pourtant il ne voulait pas tomber sur un imprévu qui nous aurait retardés. Il contourna la ville par une piste que lui seul distinguait. Puis il regagna la route nationale 5, dite « route de l'uranium » parce qu'elle dessert Arlit, la ville où est exploité un gigantesque gisement de ce métal radioactif.

Kader n'était pas bavard, pourtant il nous expliqua qu'il préférerait, pour une fois, emprunter la vraie route plutôt que les pistes fréquentées par des passeurs et très surveillées par des militaires en raison du site industriel de Arlit. Cela ne nous empêcha pas de tomber sur un barrage à mi-chemin et de subir un contrôle de police. Ce fut une rapide vérification de routine. Seul Kader montra ses documents. Nous avons pu repartir sans problème. En revanche Kader savait qu'à l'approche de Arlit les contrôles étaient plus sévères depuis des événements remontant à plus de dix ans. L'usine d'uranium avait subi une attaque suicide avec des véhicules piégés. Plusieurs employés français avaient été enlevés. Depuis, des militaires étaient chargés de contrôler tout ce qui transitait à proximité. Mais les années ayant passé ces contrôles se limitaient souvent à une longue halte avec palabres interminables se terminant par le paiement aux soldats d'une « taxe » tenant lieu de laissez-passer.

Kader s'arrêta une bonne demi-heure à une sorte de taverne du désert pour se détendre un peu et prendre un café. En plus il nous demanda de payer deux jerricans de gasoil qu'il fit charger à l'arrière du Land Cruiser. Cela engloutit la moitié de nos francs CFA. Le soleil se levait quand il reprit le volant. Il voulait parvenir à la frontière algérienne avant qu'il ne fasse trop chaud. »

Ilane referma le cahier et resta quelques minutes assis en réfléchissant à nouveau. Aurait-il pu imaginer en quittant Agadez, il y avait presque un an, tout ce qui l'attendait encore ? Il se demandait si son obstination à poursuivre avait relevé du courage ou de l'inconscience. Il conclut que ce devait être un mélange des deux.

*

CHAPITRE VI

Mardi 18 avril

PARIS

Cyrille continuait régulièrement à téléphoner de nuit à Melbourne pour suivre l'évolution des travaux et prendre d'éventuelles décisions. Cette fois il parvint à joindre l'inspecteur Valentin qui lui apporta une nouvelle importante. L'ambassade de Chine à Canberra avait rendu compte à la police de Melbourne des suites de l'enquête. Les empreintes digitales relevées sur la pièce métallique recueillie dans les décombres du « France » avaient "parlé". Elles appartenaient à un certain Peng Song, frère de Li Song, le yakuza que sa triade avait fait assassiner en Australie pour trahison. Ce Peng Song avait été arrêté à sa descente d'avion lorsqu'il était retourné à Shanghai. Il était désormais sous les verrous. Cyrille en fut soulagé, car cela lui ôtait de la tête le reste de soupçon que le « France » ait pu être mis à mal par un concurrent local.

Comme elle le faisait également de temps à autre, Samantha appela ses parents à Sydney. Tout allait bien des deux côtés de la planète.

Ilane demanda à Cyrille s'il serait possible d'avoir un second cahier, car le premier serait bientôt rempli. Puis il s'installa comme d'habitude sur la chaise rehaussée d'un coussin.

*

« Environ trois heures après avoir redémarré, nous avons dû nous arrêter à Assamakka, poste frontière du Niger. Une vingtaine de véhicules faisaient la queue. Ils avançaient d'une place tous les quarts d'heure. Kader s'impatienta et entreprit de doubler toute la file sans se soucier des coups de klaxon des autres véhicules. Il montra nos passeports pour qu'ils reçoivent le tampon de sortie du pays et discuta à peine cinq minutes avec les douaniers. À notre grande surprise l'un d'eux grimpa prestement sur la plateforme du pick-up pour en redescendre avec l'un des jerricans de gasoil. Nous n'avons pas demandé à Kader s'il s'agissait de la livraison d'une commande ou bien d'un bakchich en remerciement du passe-droit. Il s'est contenté d'un petit rire.

Ensuite nous avons filé jusqu'à In Guezzam, ville frontière algérienne. Là, une nouvelle surprise nous attendait. Kader se rendit directement au poste de police où on le laissa pénétrer en le saluant. Il se mit à rire en nous voyant interloqués.

« C'est la première fois que vous voyagez conduits par un inspecteur de police ? »

Nous n'avions pas vraiment envie de rire comme lui. Nous nous demandions ce qui nous attendait. Rien de grave ne s'ensuivit, bien au contraire. Kader donna nos passeports à un policier pour qu'il aille les faire régulariser rapidement. Il nous confia qu'il était beaucoup plus à l'aise dans son pays qu'au Niger où il avait assumé une mission et où la police nigérienne n'était pas toujours très compréhensive avec leurs homologues d'Algérie. Ce qui justifiait toutes les précautions prises dans la première partie de la route.

Nous n'avons pas su quelles relations il entretenait avec notre ancien *patron*. Pourtant celui-ci lui avait exposé notre situation et notre souhait de remonter vers l'Europe. Il nous fit servir à chacun une portion de poulet avec des pois chiches et une cannette de Fanta. Après quoi il nous exposa comment nous allions poursuivre notre route, car lui-même ne pouvait faire davantage. Il allait nous confier à un passeur de ses connaissances auquel il avait rendu quelques services et sur qui l'on pouvait compter. Il précisa que le trajet jusqu'à Tamanrasset ne serait pas de tout repos. Non seulement les autorités avaient des consignes sévères à l'encontre des migrants clandestins, mais des bandits attaquaient parfois les voyageurs pour les rançonner, mieux valait ne pas leur résister. Cette précision nous inquiéta fortement tous les trois. Notre fortune totale se montait à 20 000 dinars algériens, si on nous la volait nous serions sans aucune ressource.

Le passeur choisi par Kader était un jeune targui (singulier de touareg en langue tamachek) d'à peine plus de vingt ans, nommé Adjan. Son taxi-brousse était une vieille Peugeot surélevée dont la portière côté conducteur n'était pas de la même couleur que la carrosserie. Normalement un taxi-brousse ne part que lorsqu'il est complet. Celui de Adjan emportait habituellement six passagers. Kader précisa que si nous ne voulions pas attendre trois autres personnes se rendant à Tamanrasset il suffisait de payer l'équivalent de six places, soit 6 000 dinars. Nous avons choisi d'attendre l'effectif complet, mais les heures passaient et aucun candidat ne se présentait. Nous avons finalement accepté de payer les 6 000 dinars. Ketou prit place à côté de Adjan, Francky et moi sommes montés à l'arrière et nous sommes partis de bonne heure avant qu'il fasse trop chaud, sans imaginer quelle journée nous attendait.

Il fallait laisser les fenêtres ouvertes pour avoir de l'air. Après 50 kilomètres de goudron, la route devint piste cahoteuse, sableuse et poussiéreuse. Le sable que la voiture faisait

tourbillonner pénétrait à l'intérieur. Nous avons dû couvrir notre visage avec des foulards en ne laissant qu'un peu d'espace pour les yeux. À l'exception du chauffeur, nous préférons ne rien voir en nous masquant complètement. Tant pis pour le paysage, nous ne faisons pas du tourisme. Adjan décida de quitter la nationale 1 pour une piste plus à l'est, plus dure, moins sableuse et qui raccourcirait le trajet d'une heure sur les neuf prévues. En outre on y éviterait les quelques patrouilles de la route nationale qu'il semblait redouter. Sans doute n'était-il pas totalement en règle pour exercer cette activité. Le soleil du matin nous brûlait déjà à l'intérieur de la voiture lorsqu'un véhicule soulevant un nuage de sable surgit soudainement à notre gauche. « Ce n'est pas bon, ça ! » s'écria Adjan.

En apercevant le drapeau noir qui flottait au-dessus de ce 4x4, le sinistre souvenir des talibans me revint en mémoire. Francky ajouta que derrière le nuage de sable apparaissait un second véhicule. Adjan accéléra, ce qui eut pour effet de faire patiner les roues et de nous ensabler. Les véhicules furent bientôt sur nous et plusieurs hommes en descendirent, pointant leurs armes vers nous.

« Il faut descendre, dit Adjan, je crois qu'ils veulent principalement ma voiture. C'est comme ça qu'ils créent des véhicules piégés pour commettre des attentats. »

Nous avons obéi en levant les bras et nous alignant sur le bord de la piste. Un de ces hommes s'installa dans la vieille Peugeot et se fit pousser pour sortir du sable. J'ai demandé à Adjan si c'étaient des Boko Haram. Il répondit ne pas connaître ce nom, il dit que c'étaient des djihadistes de *Aqmi* et ajouta qu'ils prenaient parfois des otages. Nous trois étions terrorisés.

Nous avons cru en être quittes pour la peur en voyant les deux 4x4 faire demi-tour. Hélas, l'un des hommes du second véhicule se retourna et tira sur nous une rafale de sa *kalach*. Instantanément nous nous sommes retrouvés tous les quatre à terre. Nous n'avons pas bougé jusqu'à être certains qu'ils étaient tous éloignés.

Je tournais la tête vers Francky, lui demandant si ça allait. Il fit un signe affirmatif de la tête. En revanche, ni Adjan, ni Ketou, ne réagirent à nos appels. Nous nous sommes relevés et approchés de ce qui n'était plus que deux corps sans vie. J'ai hurlé en découvrant Ketou criblé de plusieurs balles dans la poitrine et Adjan atteint en pleine tête. Nous avons paniqué, ne sachant que faire. Il était évident qu'ils étaient morts sur le coup sans souffrir. Faible consolation. Francky se ressaisit le premier en posant la seule vraie question : qu'allions nous devenir, seuls en plein désert ? Marcher nous aurait vite épuisés et puis nous n'aurions pas su dans quelle direction aller. Mon cousin estima que le moins

déraisonnable était d'espérer le passage d'un quelconque véhicule sur cette piste. Je fis la moue, nos chances étaient bien moindres que si nous étions restés sur la nationale.

Puis se posa la question de savoir ce qu'il fallait faire des deux corps. On ne pouvait les laisser pourrir à l'air libre sous les rayons du soleil. Nous nous sommes accordés qu'il fallait les ensevelir. Avec nos sortes d'écuelles en métal, servant parfois à recueillir de la nourriture, nous avons creusé le sable sur une profondeur suffisante pour y traîner Adjan et mon cher ami Ketou. Avant de les recouvrir de sable, Francky suggéra que nous devrions vider leurs poches. Cette idée me scandalisa ; on ne vole pas des morts. Francky admit mon point de vue, cependant il estimait qu'une situation aussi extrême pouvait tolérer une exception. C'est lui qui s'en est chargé. Peut-être n'avait-il pas tort, car en plus de documents administratifs concernant la circulation dans le pays il trouva sur Adjan 16 000 dinars dont 6 000 correspondaient à ce que nous lui avions payé. Je me suis opposé vigoureusement à ce qu'il fouille Ketou. Estimant que le chauffeur défunt n'en avait hélas plus besoin, Francky conserva la moitié de cet argent et me donna l'autre moitié. Notre fortune remontait alors à 30 000 dinars.

Après avoir comblé les deux tombes, nous avons ramassé de gros cailloux près d'une formation rocheuse qui affleurait non loin de là. Ils nous permirent de couvrir les deux emplacements pour les protéger des animaux et du vent de sable. La douleur, la fatigue et la soif nous laissèrent hagards, assis près de là.

Sans doute y serions nous morts, nous aussi, sans l'apparition inespérée d'un très gros camion Berliet semi-remorque, surchargé de marchandises et de moutons, qui remontait la même piste. Il s'arrêta à notre hauteur et le chauffeur se fit expliquer la situation. Sans demander ce que nous en pensions, il nous fit monter dans la cabine en passant par la fenêtre, car il avait soudé les portières au châssis afin de résister aux puissantes vibrations de certaines portions de piste. Nous étions sauvés.

Avec ce chauffeur, Lhazari, seul maître à bord de ce trente tonnes, se trouvait également le jeune Ahmed, son « graisseur ». C'est l'assistant qui ne conduit pas mais effectue toutes les autres tâches. Nous nous demandions ce qu'il pouvait bien avoir à faire. Nous n'avons guère tardé à l'apprendre. Tous deux parlaient français ; ils nous dirent qu'ils revenaient de la frontière avec le Mali où ils avaient déchargé une pleine cargaison de colis de tabac, de dattes et chargé pour le retour plusieurs centaines de moutons vivants. Nombre de ces animaux mourraient en cours de route sous la chaleur implacable, ils étaient alors jetés par-dessus la plateforme de la grande remorque. Ils dessécheraient au soleil. Lhazari rentrait maintenant « à la maison » dans le Nord en passant par Tamanrasset.

Encore sous le coup de la frayeur de l'attaque, Francky et moi avons mis quelque temps à reprendre nos esprits. Il y avait suffisamment de place pour nous quatre dans la cabine. Lhazari avait, lui aussi, préféré la piste à la nationale. Bien qu'elle soit très ensablée, le camion passait sans aucun problème grâce à ses grandes roues plus hautes que moi. Par endroits un vallonnement du terrain avait créé des creux pleins de sable où le passage était parfois hasardeux. Il fallait prendre de la vitesse (cinquante-cinq kilomètres heure était déjà beaucoup) et tenter de remonter en face sans caler dans le creux. Généralement nous passions. Lhazari savait qu'il y avait encore deux mauvais endroits à franchir.

Le premier passage était une zone de sable épais et mou dans lequel le lourd camion s'est enfoncé peu à peu jusqu'à s'immobiliser totalement. Nous sommes descendus et, à la pelle, Ahmed a commencé à dégager les roues motrices. Puis il fallut détacher les longues et lourdes tôles perforées qui étaient sur le flanc de la remorque et les placer devant les roues. Ça s'appelle « piquer une tôle ». Ce qui demanda environ une demi-heure, puis nous avons redémarré lentement, le camion ne devait pas s'arrêter pour éviter d'être bloqué à nouveau. Ce qui ne manqua pas de se produire cent mètres plus loin. J'aidais de mon mieux, car il fallait courir pour aller rechercher les tôles à demi ensevelies sous des kilos de sable. Nous aidions Ahmed à les rapporter jusqu'au camion, c'était épuisant. Lhazari réussit à repartir, toutefois le véhicule n'avancait désormais que de la longueur des tôles à chaque fois. Soit trois à quatre mètres. Il a fallu deux heures pour franchir les deux cents mètres de la mauvaise zone.

La cabine surchauffée par le soleil était intenable, le plancher brûlait les pieds comme le volant brûlait les mains de Lhazari. Ahmed est cependant passé sur la remorque pour « éliminer » les bêtes mortes de soif. Nous approchions du milieu de l'après-midi et Lhazari décida de faire une halte de repos. Nous nous sommes réfugiés à l'ombre sous la remorque. Le sable était très chaud et lorsque soufflait un peu de vent nous suffoquions. Nous avions tous une incroyable soif. Heureusement, Ahmed avait l'habitude chaque matin avant de partir, de suspendre sous le camion une grosse gourde faite d'une peau de chèvre entière, recousue, fumée intérieurement et remplie d'eau. Après quelques heures de route, l'eau était à une température acceptable, presque agréable. Il en restait suffisamment pour calmer cette soif. »

Ilane reposa son stylo et referma le cahier. Il lui semblait ressentir encore l'épouvantable chaleur qui l'avait d'autant plus éprouvé qu'il avait connu une matinée dramatique. Pourtant il n'en avait pas fini avec le récit de cette trop mémorable journée.

Il continuerait plus tard.

*

CHAPITRE VII

Mercredi 19 avril

PARIS

Victor n'avait pas école ce jour-là. Désormais il était heureux de la présence de Ilane, pas tant pour connaître son épopée que pour avoir un compagnon de jeu. Le temps printanier incita Samantha à proposer aux enfants de sortir et d'abandonner pour un peu les jeux vidéo. Ils se rendirent à La Cité des Sciences de La Villette et plus précisément à La Cité des Enfants. Des heures durant, Victor et Ilane ont pu profiter des jeux, des activités et des découvertes qui attendaient les jeunes adolescents de leur âge : des espaces dédiés au corps humain, au studio TV, au jardin, à l'usine, etc. Tous deux se montrèrent passionnés. Samantha remarqua que Ilane avait tendance à se montrer plus curieux et audacieux que Victor ; sans doute la différence d'âge. Cependant elle nota également que Ilane entraînait Victor à se surpasser et à réfléchir davantage. Elle se réjouit de l'influence de ce « grand frère » et s'interrogea à son tour sur l'éventualité d'adopter le jeune Camerounais. Il faudrait qu'elle en parle très sérieusement avec son mari.

En milieu d'après-midi, Cyrille accompagna Ilane chez le psychologue auprès duquel il avait pris rendez-vous. Il lui avait envoyé par mail divers extraits du cahier pour que le praticien puisse déjà se faire une idée de ce que le jeune garçon avait connu.

Le docteur Spielberg s'efforça de mettre à l'aise son jeune patient. Il souhaitait seulement lui parler, sans l'ausculter. Et aussi effectuer quelques jeux avec un gros carnet bleu. Il s'agissait de divers tests, aussi bien de quotient intellectuel que psychotechniques. Ilane s'y prêta avec l'engouement de celui qui découvre un nouveau jeu. La séance dura plus d'une heure, car le docteur ajouta aux tests quelques questions plus personnelles pour être certain de bien cerner la nature, le caractère et les aptitudes de Ilane. Avant de donner ses conclusions à Cyrille, le docteur Spielberg fit sortir Ilane dans un petit salon rempli de livres et albums divers.

- Monsieur, dit-il à Cyrille, nous avons là un enfant hors normes. En vingt-cinq années d'exercice c'est le premier que je vois atteindre un QI de 151. C'est à l'évidence un surdoué aux capacités exceptionnelles. On dirait que les épreuves subies lui ont forgé un mental d'acier et une volonté renforcée par un optimisme profond. À la lecture des feuillets que vous m'avez envoyés j'ai d'abord cru avoir affaire à un affabulateur. Cela

ne tient pas devant les réactions de l'enfant. Sa mémoire est stupéfiante, sans parler de sa pratique de notre langue... Il serait dommage de ne pas favoriser l'épanouissement de toutes ses facultés. Je reste disposé à vous apporter mon aide, si vous vous trouvez devant un problème inattendu. »

Cyrille se demanda s'il devait se réjouir ou non de ce diagnostic. Il en parla avec Samantha qui s'interrogeait également. Que fallait-il faire de Ilane ? Le garder avec eux ? Quelle influence exercerait-il alors sur Victor ? Le confier à un organisme spécialisé dans l'accueil des enfants migrants isolés et risquer de ne pas lui faire profiter de ses capacités d'exception ? Comme souvent depuis leur arrivée en France, ils se confièrent à Alexandre et Véronique Tavernier. Ils ne furent qu'à demi étonnés des conclusions du psy. Ils ne se sentaient pas le droit d'imposer leur vue à leurs amis. Bien qu'en leur for intérieur ils auraient opté pour garder Ilane en famille. Alexandre proposa une rencontre avec une de ses relations qui connaissait bien ce type de problématique.

*

Jeudi 20 avril

PARIS

Retour à l'école pour Victor, retour au cahier pour Ilane.

« Après une sieste d'au moins deux heures, sous le camion, Lhazari décida qu'il était temps de repartir vers Tamanrasset. La piste était jalonnée tous les dix kilomètres par un fut métallique et, plus fréquemment, par des moutons crevés et desséchés. Il faisait à peine moins chaud et, par comble de malchance, après quelques kilomètres, deux pneus surchauffés ont éclaté. Il y avait deux roues de secours qu'Ahmed mit en place au prix d'efforts surhumains. Lhazari, en sa qualité de chauffeur ne faisait absolument rien d'autre que conduire, c'était le statut normal des routiers du désert. Il revenait au graisseur de soulever le camion avec un cric ; pour un véhicule de ce genre cela demandait un travail d'une demi-heure de manœuvres au levier. Le soleil commençait à décliner quand nous avons pu repartir une fois les roues changées. Désormais il ne fallait plus crever. Ça paraissait difficile pour un véhicule qui comporte quatorze roues aux pneus usés.

En effet, peu de temps après, nous avons connu une nouvelle crevaison. Faute de roue de secours supplémentaire, cela aurait pu être dramatique. Ahmed en avait vu d'autres ; le jeune graisseur, aidé tant bien que mal par Francky et moi, ressortit le cric puis dégagea la roue. Il démontra le pneu, répara la chambre à air avec de simples rustines, remonta la

roue, gonfla au compresseur, remit tout en place et nous avons pu reprendre la piste après cette halte de deux heures et demie.

Compte tenu du temps perdu, Lhazari s'était résolu à revenir sur la route nationale. Malgré mon épuisement j'étais fasciné par le paysage traversé. Au fur et à mesure que l'on prenait de l'altitude, la route serpentait à travers un massif de roches grisâtres très élevées. Ahmed dit que nous abordions le Hoggar. Ce nom me rappela la grande carte de l'Afrique accroché au mur de mon école ; le désert du Sahara y figurait en une surface beige au centre de laquelle une grosse tache marron portait ce mot : Hoggar.

En raison de la mauvaise qualité de la route on avançait lentement. Au soleil couchant certains pics montagneux prenaient une couleur ocre.

J'ai dû perdre connaissance, car j'ai seulement le souvenir de me retrouver allongé par terre sur une couverture. Francky était à côté de moi ainsi qu'un jeune inconnu. Nous étions arrivés à Tamanrasset et Lhazari nous avait laissés là avant d'aller immobiliser son camion ailleurs et finir la nuit sous la remorque. À l'évidence il n'avait pas l'intention de nous emmener plus loin. Il nous avait porté secours et ne voyait certainement pas pourquoi offrir six cents kilomètres de plus aux inconnus que nous étions, au risque de se faire verbaliser à un barrage de police. Pourtant cela nous aurait permis de remonter jusqu'à In Salah avant qu'il bifurque vers Ghardaïa.

L'inconnu était un jeune Algérien, qui était présent à l'arrivée du camion et avait repéré notre état lamentable. Il avait demandé à Ahmed ce qu'il nous était arrivé et, s'approchant de nous deux, proposa son aide. Il connaissait une maison dont les habitants accueillaient discrètement des gens de passage pour une nuit. Contre 1000 dinars par personne on y disposait d'un repas et d'un lit. Nous étions trop exténués pour discuter ou chercher autre chose. Une heure plus tard, après avoir légèrement dîné, Francky et moi avons tenté de nous endormir malgré les terribles images qui occupaient notre esprit. »

Ilane se prit la tête entre les mains. Au fur et à mesure qu'il les évoquait sur le papier, les tragiques instants de cette journée-là lui apparaissaient à nouveau dans toute leur atrocité. Il se remémora ses doutes et ses hésitations des premiers jours à Tamanrasset. Devait-il continuer ? Avec le risque de voir s'allonger la liste des morts depuis son départ, et peut-être même d'y laisser sa propre vie... Il se souvint d'avoir pensé aux sacrifices de son père pour lui permettre de partir et il décida qu'en sa mémoire il se devait de continuer, coûte que coûte.

« À notre réveil il fallut quelques minutes pour nous rendre compte de l'endroit où nous étions. La dame qui habitait cette modeste maison proposa de revenir le soir si cela nous convenait. Nous n'avons pris aucun engagement, le gîte payant ne devait pas devenir une habitude. En sortant dans la rue nous avons été surpris de voir qu'elle était goudronnée et assez propre, Toutes les habitations environnantes étaient en dur, de couleur rouge comme la terre dans cette région. Il circulait plus de voitures que nous en avions rencontrées lors de nos précédents trajets. Tam (nous nous sommes habitués à cette abréviation utilisée pour désigner Tamanrasset) nous donnait déjà l'impression d'une vraie grande ville. À notre étonnement, assis à l'ombre d'un acacia au coin de la rue, le jeune homme de la veille semblait nous attendre, car il se leva et vint à notre rencontre.

« Bonjour mes frères, avez-vous passé une bonne nuit ? »

Il portait le costume traditionnel touareg, ce que je n'avais pas remarqué la veille. Il s'appelait Agdada et semblait avoir environ vingt-cinq ans. Il nous inspira immédiatement confiance. Il voulut savoir d'où nous venions et où nous allions ; il en avait rencontré des centaines comme nous. Bien que né à Otoul, à une vingtaine de kilomètres de Tam, dès ses premières années il avait toujours vécu dans la grande ville où son père avait été guide touristique. Il exerçait ce même métier. Je lui dis que mon père aussi avait parfois accompagné des touristes. Ce petit détail nous rapprocha.

Il n'avait pas le temps de rester avec nous, car il devait se rendre à son travail, c'est-à-dire garder la boutique qui tenait lieu d'agence de voyages dans le centre-ville. Il n'y avait plus autant de groupes à guider depuis les actions terroristes des djihadistes survenues quelques années plus tôt. Maintenant c'était plus calme, pourtant les visiteurs individuels n'étaient plus autorisés et les groupes accompagnés étaient encore rares. Il nous indiqua l'adresse où nous pourrions le trouver en cas de besoin.

Agdada proposa de le suivre jusqu'à un carrefour du quartier de *Tahaggart* ; il devait continuer à droite mais nous conseilla d'aller à gauche jusqu'au bord de l'oued (qui est toujours à sec sauf lors de pluies exceptionnelles) et d'aller jusqu'au pont aux nombreuses arcades.

Au pied de ce pont, sous les voûtes et aussi dans le lit asséché de l'oued, nous avons trouvé beaucoup de monde. Uniquement de jeunes hommes noirs rassemblés en petits groupes. Très vite nous avons compris qu'il s'agissait de migrants rassemblés par affinité selon leur pays d'origine. Nous avons cherché les Camerounais ; ils étaient une vingtaine

et nous accueillirent spontanément dans cette sorte de territoire annexé qu'ils appelaient « *l'Alouette* » (déformation du mot arabe « oued »).

Nous y sommes restés presque toute la journée. Pour meubler le temps, les conversations étaient diverses et variées. Ils parlaient de politique, de football. Mais les discussions tournaient le plus souvent autour des expériences de voyage et des conditions d'existence en situation illégale. Ils échangeaient sur les routes à emprunter, sur la présence ou non de barrages policiers. Chacun de nous racontait son histoire.

Certains voulaient gagner la Libye puis l'Italie en traversant la Méditerranée. D'autres en revenaient, ils avaient trouvé en Libye de mauvaises conditions, sans possibilité de gagner l'argent réclamé par les passeurs. Ils allaient tenter une autre route ou bien rentrer au pays. Moins nombreux étaient ceux qui souhaitaient partir vers le Maroc puis l'Espagne. C'était peut-être moins difficile, car ils n'avaient connu qu'un seul « revenant », ne sachant plus que faire. Tous avaient les mêmes difficultés : l'argent, les papiers, le logement, la nourriture.

Francky et moi étions dans la même situation, sauf pour les papiers, car l'inspecteur de police d'In Guezzam nous avait obtenu une autorisation de séjour en Algérie, ce qui nous protégeait en cas de contrôle policier.

Dans un coin de *l'Alouette*, un Algérien tenait une sorte de boutique sur deux tréteaux. Il vendait pour quelques dinars des fruits, du thé chaud, de la viande de chameau, des cigarettes à l'unité, de l'eau. C'est là que nous nous sommes approvisionnés pour ne pas trop dépenser. Aucun autre Algérien ne fréquentait cet endroit ; les habitants de Tam n'aimaient pas tous ces étrangers illégaux. Alertée par les médias et la rumeur, la population locale redoutait les dangers qu'engendrerait la présence de ces migrants, nous a-t-on expliqué. Les voitures des policiers circulaient sur les berges bordant *l'Alouette*, pourtant lorsqu'ils s'approchaient des migrants ils ne manifestaient généralement aucune volonté de les arrêter. Cette surveillance relâchée avait pour but, nous a-t-on dit, d'une part de satisfaire la population algérienne et, d'autre part, de ne pas se priver totalement d'une main-d'œuvre corvéable et nécessaire au développement de la cité.

Le soir venu, faute de savoir où dormir, nous avons suivi deux Camerounais qui connaissaient une solution gratuite. Ils nous ont conduits à *Cailloux ville*. C'était le nom donné à un ensemble de grottes situées à quelques kilomètres de *l'Alouette* et utilisées comme caches, aussi bien par manque de ressources que par peur des contrôles policiers. On trouvait à l'intérieur quelques couvertures et ustensiles laissés là par les précédents occupants. La nuit, la température descendait fortement.

Au petit matin nous avons suivi les mêmes compagnons qui se rendaient en ville, à la place Tchad, lieu d'attente d'embauche ponctuelle. Au volant de leurs pick-up, des employeurs locaux venaient chercher cette main-d'œuvre journalière à bas coût, prête à accepter les emplois les plus ingrats : manœuvre sur des chantiers ou pour décharger des camions, travaux domestiques...

Le premier jour ni Francky ni moi n'avons tenté d'être embauchés. C'est seulement le deuxième jour que mon cousin fut choisi par un entrepreneur de maçonnerie, car il lui avait dit avoir de l'expérience. Moi, personne ne m'a pris, sans doute à cause de mon âge ou de ma petite taille. C'est seulement le quatrième jour qu'on m'a proposé de faire du nettoyage. Dans l'entrepôt d'un gros commerçant de la ville, plusieurs camions arrivaient chaque jour. Deux Maliens, plus âgés que moi, devaient décharger les marchandises et les ranger dans une remise. Une fois le camion vidé, je devais le récurer à grands coups de balai et, avant qu'il reparte, je devais nettoyer la cabine du chauffeur, y compris le pare-brise. Ensuite il fallait balayer le sol, entre le camion et la remise.

Francky et moi avons fait ça pendant presque deux mois, tous les jours sauf le vendredi, jour de repos et de prière pour les musulmans. C'était la saison la plus chaude à Tam, heureusement cette chaleur était moins forte qu'à Agadez.

Selon l'activité de chaque jour nous gagnions, Francky et moi, environ 2 000 dinars par semaine. Suffisant pour nous nourrir, mais pas de quoi payer un logement. Nous sommes donc restés à *Cailloux ville*.

Certains jours, nous disposions d'un peu de temps libre et en profitions pour aller voir Agdada à son agence. La plupart du temps il n'avait rien à faire, qu'attendre et appeler son patron, qui logeait à l'étage, s'il se présentait quelqu'un. De même dans le cas où, depuis une autre ville, le téléphone aurait signalé l'arrivée prochaine d'un groupe.

Fin juillet il nous annonça qu'on venait de l'alerter. Dans une semaine, une dizaine de Britanniques passerait trois jours à Tam pour visiter la ville et le massif de l'Atakor du Hoggar. Avec humour, Agdada dit que c'étaient sûrement des Écossais pour avoir choisi la saison la plus pénible, donc la moins chère.

Après notre journée de travail du mercredi, Francky et moi nous sommes retrouvés devant l'hôtel Tahat où devaient arriver les touristes. Nous envisagions ce mini-événement comme une véritable distraction. Agdada était déjà là pour les accueillir et s'inquiétait de leur retard sur l'horaire prévu. Il fut soulagé en voyant arriver le minibus Toyota Hiace, haut sur roues et recouvert de sable. Les dix touristes qui en descendirent avaient le visage tout rouge, à l'exception d'un seul qui était noir. Nous avons su plus tard qu'il était

originnaire du Nigéria. Agdada les accueillit en anglais, nous n'avons rien compris. Après nous avoir fait signe de l'attendre près de l'entrée, il les conduisit à l'intérieur de l'hôtel tandis que le chauffeur y déposait les bagages entassés à l'arrière du véhicule. Puis il déplaça le minibus quelque part derrière le grand bâtiment. Un long moment s'écoula avant le retour de Agdada.

Il rapporta que les voyageurs venaient d'Abuja, au Nigéria, en passant par Agadez. Ils avaient déjà parcouru plus de deux mille kilomètres en une semaine et commençaient à ressentir la fatigue. Pourtant il leur restait encore autant de route à faire pour rejoindre Alger en passant par In Salah et Gardaiïa. Tam était à mi-chemin de leur circuit et les trois jours de halte leur semblaient les bienvenus. Agdada nous proposa de revenir devant l'hôtel le lendemain vers 9 h 30, car il avait un projet.

Comme c'était un vendredi, jour de congé, nous n'avons pas manqué d'être au rendez-vous. Lorsqu'il sortit avec le groupe il nous fit approcher et nous présenta en anglais, puis en français, car la moitié des voyageurs connaissaient notre langue. Il leur dit seulement que nous venions du Cameroun et que nous étions à Tam pour la première fois. S'ils n'y voyaient pas d'inconvénients, proposa-t-il aux touristes, nous pourrions nous joindre à eux pour la découverte, à pied, de la ville. Aux hochements de tête nous avons compris qu'ils étaient d'accord. Seule, une dame, apparemment la plus âgée, se contenta de nous examiner de la tête aux pieds avec une moue plutôt dédaigneuse.

Nous avons cheminé à travers les rues et ruelles de Tam pendant plusieurs heures. Les touristes s'extasiaient devant l'architecture des constructions traditionnelles en terre rouge. Le haut minaret de la mosquée El Badr les impressionna, mais ils s'arrêtèrent surtout au « marché africain » et devant les boutiques d'artisanat proposant de grandes variétés de productions locales de tannerie, de ferronnerie, de poterie, de tissage en poils de chèvre, de bijouterie en argent et d'ustensiles en cuivre.

Francky et moi restions discrètement à l'arrière du groupe. Pourtant un jeune couple d'Anglais parlant français s'intéressa à nous et posa quelques questions afin de nous connaître un peu. Ils dirent être touchés par les épreuves que nous avons affrontées et que nous étions courageux. Je crois qu'ensuite ils sont allés raconter notre histoire aux autres touristes, car certains se retournèrent pour nous regarder en souriant.

La température s'élevait, pourtant moins qu'à Agadez, et ils applaudirent quand Agdada les mena au restaurant le « Palmier » où ils retrouvèrent le confort de l'air conditionné. Mon cousin et moi sommes restés dehors, nous avons mangé un sandwich à la viande de dromadaire, acheté quelques dinars à un vendeur ambulant.

À la fin de leur repas, les touristes trouvèrent leur minibus en attente pour les ramener à l'hôtel Tahat et s'y reposer pendant les heures les plus chaudes. Agdada avait dû discuter âprement avec le chauffeur pour qu'il accepte de nous laisser monter dans son véhicule. Il exigea de voir nos passeports et permis de séjourner en Algérie avant d'accepter un peu malgré lui. Sans doute Agdada l'avait-il apitoyé avec un condensé de notre histoire, car il proposa en outre que nous restions dans le Toyota jusqu'à ce que les Anglais ressortent, deux heures plus tard.

Le reste de la journée fut consacré à la visite du musée de la Maison de l'Imzad, consacré à la culture touarègue en général et à cet instrument de musique en particulier. L'Imzad est constitué d'une demi-calebasse recouverte d'une peau de gazelle et traversée d'un bâton où est attachée la corde composée de crins de chevaux. Selon la tradition, seules les femmes ont le droit d'en jouer.

Les Anglais achevèrent leur journée par du temps libre en centre-ville. Le chauffeur, dont je ne sais pourquoi j'oublie toujours le nom, nous fit signe de ne pas quitter le minibus avec les autres. Contre toute attente, il proposa de nous raccompagner jusqu'à *l'Alouette*, car il habitait un quartier proche de l'oued. Cela nous épargnerait une bonne partie du trajet pour rejoindre *Cailloux ville*. Cette attitude bienveillante de sa part nous surprit beaucoup, nous avions depuis le début l'impression qu'il n'appréciait pas de nous avoir à son bord. La surprise ne s'est pas arrêtée pas là. Il dit avoir écouté ce que Agdada lui avait rapporté de sa conversation avec les touristes pendant le déjeuner. Ils s'étaient émus de notre condition et avaient décidé de payer chacun un petit supplément pour nous garder avec eux pendant l'excursion des deux jours suivants. »

Ilane ferma les yeux après avoir reposé son stylo. Il revoyait certaines images très précises et se demandait pourquoi des instants heureux, de quelques minutes ou de quelques jours, pouvaient faire passer à l'arrière-plan les moments douloureux vécus auparavant.

Il fut interrompu dans ses rêveries par Cyrille qui voulait discuter sérieusement avec lui.

- Tu sais, Ilane, la France, comme les autres pays d'Europe, applique des règlements stricts à propos des personnes venues d'autres pays. Il est nécessaire de se conformer à ces règles. Pour l'instant tu es ce qu'on appelle un « mineur isolé étranger ». Jusqu'à tes 18 ans tu bénéficies d'une disposition qui te protège de toute expulsion. Tu ne peux pas être considéré comme un « sans papiers », à condition de suivre une scolarité jusqu'à tes

16 ans et de faire, avec l'aide d'un représentant légal, les démarches pour une demande d'asile. Cela peut te sembler bien compliqué, mais nous sommes là pour t'aider si tu le veux. Tu as le choix entre rester pour l'instant avec nous, ta « famille d'accueil solidaire », je serais alors ton représentant légal, ou bien préférer passer par des organismes officiels d'assistance à l'enfance qui te placeraient en foyer avec d'autres jeunes immigrés.

- Mon choix est tout fait, Monsieur Cyrille. J'ai connu suffisamment de difficultés ces deux dernières années... Si vous et Madame Samantha le voulez bien, je préfère rester auprès de vous, je suivrai vos conseils en toute confiance. Pourtant je ne voudrais pas devenir une charge, car je vois bien tout ce que vous faites déjà pour moi. Davantage serait peut-être trop.

- Ne t'inquiète pas, Ilane, si je te le propose c'est que nous en avons parlé avec Samantha, et même avec Victor. Nous sommes tous d'accord et serions heureux que tu restes parmi nous.

Sans rien dire, Ilane vint se blottir contre Cyrille. Une grosse larme coulait lentement le long de sa joue.

*

CHAPITRE VIII

Vendredi 21 avril

PARIS

Ilane se sentait tout joyeux. La conversation avec Cyrille lui avait fait le plus grand bien, il pouvait chasser de son esprit toutes les interrogations relatives à son avenir qui, de temps à autre, venaient le perturber. Il se remit d'autant plus allègrement à son récit qu'il allait en aborder des jours plus heureux.

*

« Comme convenu avec le chauffeur, nous nous sommes rendus au lieu de rendez-vous sur la grande place du 1^{er} Novembre. Notre regard fut immédiatement attiré par trois véhicules alignés côte à côte. C'étaient des 4x4 Toyota, des grands modèles « Legend » avec chacun sept places. On en voyait rarement dans la région. Ils semblaient récents et étaient immatriculés au Nigéria. Pendant que nous nous en sommes approchés, est arrivé le minibus des touristes avec Agdada. Il a demandé aux Anglais de se répartir rapidement dans les 4x4. Au total, en comptant les nouveaux chauffeurs, nous étions quinze personnes, car la dame âgée avait préféré rester à l'hôtel. Francky et moi avons fait en sorte de monter avec le jeune couple qui nous avait parlé la veille. Ils ont voulu en savoir davantage à notre sujet.

Agdada prit place à l'avant du premier véhicule et notre petit convoi a démarré aussitôt. J'ai pensé que ces touristes devaient être bien plus riches que nous imaginions pour pouvoir louer de telles voitures tout-terrain très confortables.

Le circuit de deux jours dans le massif du Hoggar s'est révélé exceptionnel. J'en garde le souvenir émerveillé d'images extraordinaires de dunes majestueuses, où l'on distingue à peine la piste, de falaises à pic et d'immenses blocs de lave pétrifiée. Au fond de certains canyons se nichent des « Guelts », vasques naturelles d'eau limpide. Les sommets sont d'anciennes cheminées de volcans dégagées par l'érosion. Nous sommes montés à plus de deux mille mètres d'altitude avec des haltes régulières pour admirer le paysage vertigineux. Les touristes prenaient des photos du panorama, certains filmaient les coulées figées de roches volcaniques et surtout des gravures, à même les parois rocheuses, témoignant de la civilisation millénaire du Hoggar.

Après avoir passé l'impressionnant défilé de Tanguet, notre caravane motorisée s'est arrêtée pour le déjeuner dans une petite oasis inattendue. Les chauffeurs, sans doute nigériens, ont retiré des galeries sur le toit des 4x4 tout le matériel nécessaire. Plusieurs plats déjà préparés et conservés en boîtes isolantes furent proposés aux voyageurs assis sur de grands tapis.

Le repas s'acheva, comme il se doit, par la cérémonie du thé vert en trois services, « les trois tournées de l'hospitalité » : le premier de couleur vert ambré, très fort et amer ; le second jaune d'or, moins corsé ; le troisième, pâle et presque liquoreux. Après quoi les Toyota nous emmenèrent un peu plus loin en un site à l'écart de la piste rocailleuse, où ils connaissaient des grottes profondes. C'est là que tout le monde effectua une bonne sieste sur les tapis installés à l'abri du soleil.

Plus tard dans l'après-midi, Agdada nous fit monter dans son véhicule, en tête du convoi. Tout était encore plus impressionnant. Nous avions le sentiment d'être seuls à grimper encore plus haut, entourés de pitons et de falaises. C'était du basalte noir et du porphyre rouge, expliqua Agdada. Nous roulions plus lentement sur un sol plein de gros cailloux. S'il y avait une piste, seul le chauffeur la distinguait. Et puis on s'est arrêté, car il fallait continuer à pied vers un lieu appelé « Assekrem ». Il paraît que c'était prévu au programme et les Anglais paraissent s'en réjouir à l'avance.

Le chemin était en forte pente, le groupe s'était mis en file indienne, Agdada en tête, Francky et moi fermions la marche. La chaleur nous semblait supportable à cette altitude, pourtant les touristes s'arrêtaient souvent pour s'éponger le visage ruisselant de transpiration. L'homme qui marchait juste devant nous deux semblait peiner, parfois il titubait, il avançait plus lentement que les autres. Avec mon cousin nous nous sommes portés à sa hauteur, lui demandant s'il allait bien. Il ne parlait pas français mais nous fit comprendre qu'il se sentait très fatigué. Je lui ai proposé de l'eau de ma gourde, car la sienne était déjà vide. Avec Francky nous l'avons soutenu de chaque côté afin de lui faciliter la marche. Lorsque les autres s'en sont rendu compte, nous étions presque arrivés au but du trajet : l'ermitage du Père Charles de Foucauld.

Nous avons appris que ce missionnaire français, il y a plus de cent ans, s'était retiré dans cet endroit pour finir son existence dans l'austérité et la méditation. Agdada raconta que le calme de la nature, le site grandiose, les Touaregs si démunis à l'époque, avaient offert une existence biblique à ce religieux angoissé par la vanité du monde. Les touristes se sont extasiés devant la « Frégate », l'austère maisonnette chapelle dans laquelle il vécut,

le fortin, et l'ermitage de l'Assekrem, sommaires bâtisses en pierre au milieu de ce désert minéral.

Pourtant la surprise qui nous attendait fut le coucher de soleil derrière l'horizon dentelé des pics de l'Atakor dominés par le mont Tahat, plus haut sommet en Algérie, à trois mille mètres. Nous avions de la peine à détacher les yeux de cette vue admirable dont la beauté et l'impression d'infini semblaient irréelles. Une fois le soleil disparu nous avons retrouvé, comme par miracle, nos 4x4 qui attendaient près de là et nous ont ramenés en contrebas, où ils avaient dressé le bivouac.

Le repas autour d'un feu de camp s'éternisa en conversations animées, la plupart du temps en anglais. Agdada nous traduisit une partie de ces débats. D'abord les touristes voulaient nous remercier d'avoir aidé l'homme épuisé sur le chemin. Francky et moi avons été applaudis. Après débat entre eux, ils ont proposé de nous prendre à bord du minibus sur tout ou partie de la suite de leur circuit. Ils allaient jusqu'à Alger, en passant par Adrar et Ghardaïa. C'était une chance inespérée.

Toutefois, sur le chemin du retour à Tam, le lendemain matin, Francky me dit qu'il fallait bien réfléchir à l'itinéraire que nous voulions emprunter. Il avait eu l'occasion de discuter, à l'*Alouette* avec des migrants qui revenaient de la région d'Alger. Ils disaient que c'était infernal, les contrôles étaient si fréquents qu'on n'avait aucune chance d'y échapper et que l'on risquait d'être arrêté, voire emprisonné. D'autres disaient que certains policiers leur prenaient tout leur argent et que si l'on échappait à tout ça par miracle, les passeurs pour traverser la Méditerranée demandaient des sommes astronomiques. Enfin, au sujet de la traversée, une rumeur courrait selon laquelle des centaines de migrants se seraient noyés en mer. Francky demanda au chauffeur du 4x4 de lui prêter quelques instants sa carte routière.

Nous nous sommes penchés sur les différentes possibilités, convaincus que nous devrions suivre notre première intention et rejoindre le Maroc. Toute une partie de l'itinéraire des touristes anglais, jusqu'à Adrar, pouvait nous convenir. Ensuite ils poursuivraient vers le nord-est et nous vers le nord-ouest, en direction de Béchar.

C'est ce que nous avons répondu à leur offre en arrivant à l'hôtel Tahat. Cela leur convint, pourtant trois d'entre eux, dont la vieille dame qui avait rejoint les autres, ont insisté pour s'assurer que nous n'avions pas l'intention d'aller jusqu'en Angleterre. Je ne sais pourquoi cette éventualité semblait les préoccuper. Nous les avons rassurés, nous ne connaissions aucune langue des pays voisins de la France, c'était bien là que nous espérions arriver et nous arrêter.

De bonne heure, le lendemain matin, nous avons embarqué dans le minibus avec les Anglais qu'il nous semblait connaître depuis toujours. Nous avons remercié Agdada pour nous avoir tant aidés. Il nous donna un ultime conseil : « Ne vous inquiétez pas si vous rencontrez, chemin faisant, de nombreux véhicules accidentés sur le bas-côté. Le tronçon de 650 km, Tamanrasset - In Salah de la RN1, est l'un des plus meurtriers d'Algérie. On y recense chaque année plus de 150 accidents, souvent mortels. C'est dû en partie à la forte dégradation de la chaussée et surtout à la fatigue des conducteurs, aux excès de vitesse ou à la surcharge des camions et des bus. Soyez rassurés, votre chauffeur est très expérimenté et prudent, il connaît tous les secteurs où il faut rouler plus lentement, il n'a jamais connu le moindre incident. »

Ce discours ne nous a qu'à demi tranquilisés. Cependant tout s'est bien passé. Pour relier les deux villes, il a fallu une dizaine d'heures, y compris les arrêts. De place en place on trouvait des puits dont certains procurent de l'eau prétendue potable à six ou dix mètres de profondeur, mais le chauffeur avait prévu une abondante réserve d'eau à l'arrière du véhicule afin d'éviter aux touristes de boire celle du désert. Les Anglais ont dormi à l'hôtel Badjouda, en centre-ville d'In Salah. Francky et moi avons passé la nuit dans le minibus avec le chauffeur.

Le lendemain nous sommes repartis de très bonne heure sur cette même route, en direction de Adrar que les touristes tenaient absolument à voir. Nous n'avions plus à craindre d'incident routier, car cette portion de 400 km était parfaitement entretenue. Sans doute en raison des installations industrielles d'extraction du gaz. En revanche nous avons souffert de la chaleur en traversant ce qu'on appelle le « triangle de feu ». C'est la partie la plus inhospitalière du Sahara à cause de la chaleur torride qui règne pendant l'été, probablement la plus forte du monde, avec des températures couramment supérieures à 50 °C à l'ombre. Nous avons également traversé la ville de Reggane, tout près de l'endroit où les Français ont effectué plusieurs essais nucléaires dans les années soixante. En plein midi nous sommes arrivés à l'hôtel Touat, en plein centre-ville de Adrar, à côté de l'immense place des Martyrs, que certains appellent la « Place Rouge » en raison de la couleur uniforme des bâtiments qui l'entourent. Il faut un quart d'heure de marche pour la traverser. C'est un exploit impossible en pleine journée, c'est pourquoi nous l'avons trouvée déserte. En revanche, au coucher du soleil, la place s'anime, elle devient le lieu de rendez-vous du tout Adrar. Des groupes d'amis et des familles s'y retrouvent, pour discuter et boire un thé à la menthe accompagné de cacahuètes servi par les nombreux

marchands ambulants. Francky et moi n'avons pas manqué de nous joindre à la foule et d'acheter à bas coût de quoi nous restaurer.

Grande fut la surprise de rencontrer une partie des Anglais qui étaient sortis de leur hôtel. Parmi eux, le couple parlant français, dont je crois n'avoir jamais retenu les noms. Ils espéraient nous retrouver quelque part sur cette place avant le rendez-vous d'adieu prévu le lendemain matin, car ils avaient une bonne nouvelle pour nous. Après de longs palabres avec un représentant des touristes plaidant en notre faveur, le directeur de l'hôtel avait accepté de nous prendre à son service pour remplacer deux Maliens qui venaient de quitter leurs emplois. »

Ilane referma son cahier. Il alla trouver Samantha et demanda s'il pouvait emprunter un livre à Victor. Malheureusement, depuis leur récente arrivée en France, les achats de livres s'étaient limités aux besoins scolaires. Les livres de Victor étaient en grande partie restés dans le « France » incendié à Melbourne. Quelques autres étaient chez ses grands-parents à Sydney. Cependant Samantha fit une proposition.

- Rue de Rennes, à quelques pas d'ici, se trouve une grande librairie. Nous pouvons y aller maintenant si tu veux.

Devant l'immensité des rayonnages, Ilane se trouva perdu et demanda conseil. Samantha le mena au rayon des ouvrages pour ados. Le choix était encore bien trop vaste. À la question de Samantha désirant savoir quel genre d'histoire il préférait, Ilane répondit que peu importait, ce qu'il voulait c'était enrichir son vocabulaire. Finalement il se décida pour un dictionnaire illustré dont l'acquisition le rendit fou de joie.

*

Samedi 22 avril

PARIS

Depuis qu'il était arrivé en France, Cyrille nourrissait l'envie de revoir Chartres, sa ville natale. Il n'avait plus de famille à y retrouver. Ses grands-parents étaient décédés et son père n'avait plus donné de nouvelles depuis longtemps. Un an plus tôt, le virement mensuel que Cyrille lui envoyait était revenu avec la mention « compte clôturé ».

En accord avec Samantha il décida de consacrer le samedi à cette sorte de pèlerinage. Il loua une Peugeot 3008 et, guidé par le GPS de la voiture, se retrouva rapidement sur l'autoroute A10, puis la A11. Une heure et demie après avoir quitté Paris il se gara au parking souterrain de la place des Épars en plein centre de Chartres. Samantha tenait les

deux garçons par la main et suivait Cyrille qui avançait à pas comptés. Au fur et à mesure que son regard se posait sur les différents immeubles de la grande place, mille souvenirs affluaient. Il avait le cœur battant en remontant le boulevard Chasles, puis le boulevard de la Courtille et la rue Mendes France pour arriver aux quatre tours de la résidence de la rue des Marais.

C'est là qu'il avait passé son enfance, dans un modeste appartement tout en haut d'un de ces immeubles. Victor compta les étages, il y en avait neuf. Il dit qu'il aimerait bien habiter tout en haut.

« Moi aussi, renchérit Ilane ».

Cyrille se souvenait qu'après divers démêlés avec la justice, son père était revenu habiter cette résidence, mais pas dans le même immeuble. C'est pourquoi il pénétra dans le hall de chacun des trois autres bâtiments afin d'examiner les boîtes aux lettres. Son secret espoir fut déçu, aucune ne portait le nom de Valois. Ils firent demi-tour et passèrent devant le lycée Marceau où Cyrille avait étudié jusqu'au bac.

Devant la pressante exigence de Victor, ils s'arrêtèrent dans un fast-food. Sur les conseils de Victor, Ilane se délecta d'un gros hamburger accompagné de frites. Puis, tout en traversant les ruelles commerçantes du centre-ville, ils se rendirent à la célèbre cathédrale gothique dont les portails sculptés, les vitraux, les milliers de statues et le fameux labyrinthe dessiné au sol, attirent chaque année des visiteurs venus du monde entier. Les deux garçons ne savaient où donner du regard. Ilane parut le plus impressionné par la grandeur et la beauté de la cathédrale. Il eut du mal à concevoir qu'elle ait été construite il y avait huit cents ans.

Le retour à Paris s'effectua dans des embouteillages comme Ilane n'en avait jamais connu, bien qu'ils soient moins gigantesques qu'en semaine.

*

Dimanche 23 avril

PARIS

Des averses intermittentes mais assez fortes empêchaient toute sortie. Une partie de la matinée fut consacrée, par Ilane, à la consultation passionnée de son dictionnaire. Il en feuilletait les pages au hasard et s'arrêtait sur tel ou tel mot pour en lire la définition. Il avait là de quoi satisfaire sa curiosité pendant des mois. Il pensa qu'il ferait bien de relire ses cahiers depuis le début afin d'en corriger d'éventuelles fautes d'orthographe, ou bien

de remplacer un mot par un autre mieux adapté à ce qu'il voulait exprimer. Il ferait ça plus tard, lorsque la totalité du récit serait achevée. Il reprit l'écriture.

*

« L'hôtel Touat était très vaste, avec plus d'une centaine de chambres, une cour ombragée et une piscine, sans oublier le restaurant. Le directeur nous accueillit avec froideur, sinon indifférence. Il précisa seulement que nous serions sous les ordres de son adjoint, Farid ; que nous serions payés chaque jeudi soir deux mille dinars chacun. Nous serions logés et nourris. Et pourrions disposer d'une demi-journée de libre le vendredi, mais pas ensemble afin qu'un de nous deux soit toujours présent à l'hôtel. Il insista sur la nécessité d'être toujours propres, aimables avec les clients et obéissants à Farid. Faute de quoi nous serions renvoyés sans délai.

Il n'était pas question de refuser cette chance, même si le salaire n'était pas très élevé : cinq fois moins que celui d'un adulte, nous l'avons appris par la suite. Cependant nous avons pensé rester là aussi longtemps qu'il faudrait pour amasser une somme suffisante à la poursuite de notre voyage. C'est à peine si nous avons eu le temps de saluer et surtout de remercier les touristes que déjà Farid nous fit changer de vêtements en ajustant tant bien que mal deux shorts et chemisettes bleus, comme l'uniforme du personnel, et nous confia nos premières tâches.

J'ai reçu pour mission l'entretien des parties extérieures aux bâtiments. Cela comprenait le balayage de tous les endroits goudronnés ou bien carrelés qui devaient être toujours propres, l'arrosage matin et soir des quelques espaces avec des plantations et surtout le nettoyage au jet d'eau de toutes les voitures stationnant sur le parking de l'hôtel. Adrar se trouvant à un carrefour important de plusieurs routes entre le nord et le sud de l'Algérie, cet hôtel était très fréquenté, généralement par des gens de passage qui ne restaient qu'une seule nuit. La plupart du temps ils arrivaient en fin de journée avec des véhicules couverts de sable. Je devais les laver dès leur arrivée, il me fallait entre quinze et quarante-cinq minutes selon les voitures. Si les conducteurs avaient payé un supplément à l'hôtel, je devais en plus nettoyer l'intérieur avec un aspirateur. Lorsque le parking était plein, ce travail m'entraînait tard dans la nuit, car il pouvait contenir jusqu'à trente-cinq véhicules. De plus, Farid pouvait me demander certains jours d'affluence d'aller aider Francky. Son travail consistait à faire manuellement la vaisselle après les trois repas. Les serveuses rapportaient de la salle de restaurant, les plats, assiettes, verres et couverts après le départ des clients. Il arrivait que tout cela parvienne à Francky presque en même temps et qu'il

se trouve débordé. Mon rôle consistait alors à vider dans une poubelle les restes des plats et assiettes et aussi à essuyer tout ce que Francky finissait de laver. Il fallait faire vite et ne rien casser. La première fois que Farid m'y envoya, j'ai laissé échapper un grand plat mouillé qui s'est brisé à terre. On m'a retenu une journée sur mon salaire de la semaine. Dans l'ensemble, ces conditions ne nous ont pas paru trop dures. Le temps passé à Adrar nous a permis de récupérer des forces et de retrouver un meilleur moral. Au fil des semaines la température devenait plus supportable.

Une semaine de salaire aurait suffi à payer le bus pour Béchar, mais Francky pensa qu'il fallait rester plus longtemps pour reconstituer notre réserve d'argent. Selon les rapports d'autres jeunes qu'il avait interrogés à Tamanrasset, le passage au Maroc coûtait en général très cher. En outre, un vendredi matin où il profitait de son congé, Francky rencontra un Camerounais près de la mosquée Elouahrani. Ils parlèrent du passage au Maroc des deux frères de ce Camerounais. Ils lui avaient confirmé par téléphone, depuis Oujda, qu'ils avaient réussi grâce à l'aide d'un certain Kassam qui s'occupait de presque tout en échange d'une forte somme. À son tour il allait tenter prochainement sa chance. Ses frères lui avaient signalé qu'on pouvait trouver ce Kassam le matin aux alentours de la gare routière de Béchar.

Cette confiance du Camerounais confirma notre idée d'accumuler davantage de salaires pour affronter la suite du voyage. Nous sommes restés un peu plus de trois mois, jusqu'à mi-novembre. Avec les quelques pourboires que je recevais pour le lavage des voitures nous avons amassé près de 55 000 dinars.

Nous avons pensé plus correct d'informer, une semaine à l'avance, le directeur de l'hôtel de notre départ. Il n'eut aucune réaction particulière ; la même indifférence qu'à notre arrivée. Il avait probablement l'habitude de ces employés de passage. Farid, en revanche, parut contrarié. C'est lui qui allait devoir trouver des remplaçants.

Finalement nous sommes partis pour Béchar le premier décembre au matin. Il faisait à peine dix degrés dehors. Dans le bus tous les passagers étaient emmitouflés dans des couvertures. La route était en bon état et après quatre heures de voyage nous nous sommes arrêtés vers Beni Abbes pour le repas de midi. La plupart des voyageurs sont restés dans le bus et ont sorti des provisions de leur bagage. Nous avions prévu la même chose.

Vers 17 heures nous sommes arrivés à la gare routière de Béchar. Il faisait à peine plus chaud qu'au départ de Adrar le matin. Immédiatement nous nous sommes mis en quête du dénommé Kassam. Visiblement, il était très connu et quelqu'un nous indiqua d'aller demander au « Café du Carrefour », à deux pas de la Gare.

Il n'y avait personne en terrasse, sans doute à cause du froid. En revanche nous avons trouvé beaucoup de monde à l'intérieur. Nous avons posé la question au serveur, il répondit de revenir le lendemain matin vers neuf heures.

Faute de mieux nous avons passé la nuit sur les sièges de la gare routière. Le lendemain nous étions au « Café du Carrefour » bien avant l'heure. Nous avons commandé un thé pour nous réchauffer. Il y avait peu de monde et le serveur nous dit : « Tenez, le voilà », au moment où entra un policier en uniforme. J'ai cru à un piège et j'ai suggéré à Francky de nous sauver. Mais le serveur nous avait déjà désignés au policier qui vint vers nous et s'assit à notre table. Il se montra aimable et méfiant à la fois. Il voulut savoir qui nous avait adressés à lui. Nous ne connaissions même pas le nom du Camerounais rencontré par Francky près de la mosquée à Adrar, mais l'histoire des deux frères récemment passés lui suffit pour nous croire. Il ne demanda même pas ce que nous voulions. Il dit, à voix basse, qu'il connaissait la meilleure et plus sûre solution pour passer au Maroc. Pour la connaître il fallait d'abord lui verser 10 000 dinars. Bien que craignant une escroquerie nous lui avons payé la somme demandée. Il dit alors que nous devions nous rendre par bus à Beni Ounif, à cent kilomètres de Bécharr. Le billet coûtait 200 dinars par personne, premier départ à 7 heures du matin. Nous devions lui dire le jour souhaité pour ce trajet. Il téléphonerait à son fils Samir pour qu'il nous attende à l'arrêt du bus. C'est lui qui gérerait en toute sécurité notre passage de la frontière, bien qu'elle soit toujours fermée. Nous avons dit vouloir partir dès le lendemain matin. Cet entretien ne dura même pas un quart d'heure. Le policier empocha notre argent et s'en alla en saluant le patron du café. Francky avait la même crainte que moi : était-ce sérieux ? Nous avions déjà entendu des récits de migrants se faisant soutirer de l'argent sans rien obtenir en échange. Une fois à Beni Ounif y aurait-il un Samir à nous attendre ? Comptant sur notre bonne étoile nous sommes retournés dormir à la gare routière.

Le lendemain matin nous sommes montés dans un bus bondé qui mit plus de deux heures pour parcourir une centaine de kilomètres. Un homme d'environ trente ans s'approcha de nous à la descente du bus en disant : « Je suis Samir ».

Il nous demanda de le suivre dans une ruelle déserte, jusqu'à une maisonnette où il nous fit entrer. Il y avait une jeune femme portant un bébé, elle quitta la pièce à notre arrivée. Samir nous fit asseoir et commença à nous expliquer ce qui nous attendait.

Beni Ounif était séparée de la ville marocaine de Figuig d'à peine sept kilomètres. Mais la frontière, à mi-chemin, était totalement fermée et militairement gardée de chaque côté. Deux mille kilomètres de barbelés avaient été déployés par l'Algérie au niveau de sa

frontière avec le Maroc. En plus de ces murailles, les autorités algériennes avaient également installé des dizaines de tours de contrôle munies de caméras de surveillance et de radars.

Ainsi les voyageurs qui voulaient se rendre à Figuig par un itinéraire légal auraient dû effectuer 1500 kilomètres en remontant jusqu'à Oran, traverser la Méditerranée jusqu'à Almeria en Espagne, puis prendre l'avion jusqu'au Maroc ! Inutile d'en estimer le prix.

Sous la pression des populations algériennes et marocaines il arrivait que les contrôles frontaliers se fassent moins sévères. Cela dépendait de circonstances diplomatiques. C'est pourquoi Samir avait mis au point une solution dont il ne nous fournirait les détails qu'après avoir accepté ses conditions. Principalement il fallait payer 20 000 dinars par personne, mais il ne prendrait que 15 000 pour « le petit »... C'était moi, une fois de plus. Nous avons répondu qu'à ces conditions nous n'aurions presque plus d'argent en arrivant au Maroc. Il dit que nous étions libres d'aller voir d'autres passeurs, il y en avait une vingtaine dans Beni Ounif. Nous en trouverions peut-être de moins chers, mais aucun n'était aussi sûr et honnête que lui. Il n'aidait que les rares migrants recommandés par son père, le policier. C'était d'ailleurs avec l'aide de celui-ci qu'il avait mis au point un plan secret très efficace.

Je trouvais cela bien mystérieux et Francky paraissait aussi méfiant que moi. Nous avons demandé à réfléchir jusqu'au lendemain. Samir nous proposa de passer la nuit dans une sorte de remise, à l'arrière de sa maison. Était-ce générosité de sa part ou bien une manière détournée de nous empêcher d'aller chercher d'autres passeurs ? »

*

CHAPITRE IX

Lundi 24 avril

PARIS

Le temps était toujours maussade. En voyant par la fenêtre qu'une petite pluie fine arrosait Paris, Ilane souhaita tout de même accompagner Victor jusqu'à l'école, en compagnie de Samantha. Ces averses le réjouissaient au plus haut point. Il marchait la tête levée vers le ciel afin de bien sentir l'eau sur son visage. Samantha le sermonna gentiment, il pourrait attraper froid. Il obéit tout en prenant soin de regarder du côté d'où soufflait le petit vent de manière à ressentir ce plaisir inexprimable. Il insista pour accompagner ensuite Samantha qui devait faire quelques courses dans le quartier. Il rentra trempé et très content de cette sortie. Il se sentait en pleine forme pour poursuivre son récit.

*

« Après une nuit dans la remise de Samir, la femme entrevue la veille nous apporta du thé avec du pain et des olives. Elle se retira aussitôt, laissant la place à Samir qui demanda si nous avions pris une décision. Nous avons confirmé vouloir tenter notre chance avec lui et lui avons donné l'argent réclamé. Il ne nous restait plus que 5 000 dinars. Il proposa de nous les changer contre des dirhams marocains. Ignorant le cours du change, nous avons accepté les 400 dirhams qu'il sortit d'un gros portefeuille. Ensuite il nous exposa les préparatifs de son plan.

« Vous devrez être en excellente forme physique. Si nécessaire vous pouvez rester ici un jour ou deux avant d'entreprendre l'expédition. Il vous faudra chacun une gourde d'eau et une lampe de poche ainsi qu'un foulard pour vous protéger la bouche et le nez. »

Il ne nous manquait que les lampes. Il dit pouvoir nous en fournir au moment du départ qui fut fixé au lendemain.

Nous sommes partis en fin de matinée, à pied, sur la route de Figuig. Après une demi-heure de marche, nous apercevions déjà la verdure de cette ville oasis, Samir nous entraîna hors piste en direction de l'une des deux collines qui encadrent le passage naturel entre Algérie et Maroc. C'était dans ce creux que les deux postes frontière contrôlaient, ou plus précisément interdisaient, toute tentative de passage. Samir rappela que des

militaires patrouillaient très fréquemment de part et d'autre. Tout migrant était refoulé sans possibilité de discussion. Il était inutile de vouloir soudoyer qui que ce soit. Ceux qui avaient tenté avaient été arrêtés et leur argent confisqué. Seuls quelques frontaliers, parfaitement connus des douaniers, pouvaient parfois bénéficier d'une tolérance. Cela durait depuis des dizaines d'années et perturbait considérablement les petits trafics des contrebandiers locaux. C'est pourquoi certains avaient entrepris avec succès de creuser une galerie souterraine passant sous la frontière. C'est le chemin que voulait nous faire emprunter Samir.

Nous avons progressé quelques centaines de mètres sur le terrain en pente puis nous sommes arrêtés et accroupis à côté d'une broussaille épineuse et compacte.

« Vous voyez, dit Samir, il y a de nombreux buissons comme celui-ci dans le secteur. Nous allons rester cachés ici jusqu'à la tombée de la nuit. Je vous conduirai alors jusqu'à une autre broussaille semblable, à ceci près qu'en écartant ses branchages on découvre l'entrée de la galerie dont je vous ai parlé. Vous devrez y pénétrer à plat ventre et progresser en rampant sur une longueur d'un peu plus d'un kilomètre avant de ressortir à l'air libre au Maroc. Dans l'obscurité totale ce sera épuisant, il faudra régulièrement vous arrêter pour reprendre votre souffle. Pour ne pas manquer d'air, les anciens ont installé à espaces réguliers, avec des tuyaux de gouttière, des conduits verticaux faisant communiquer le tunnel avec l'extérieur. Économisez vos lampes de poche et l'eau de vos gourdes. »

En dépit de ses avertissements nous n'imaginions pas à quel point ce serait infernal. Peu après le coucher du soleil nous nous sommes approchés prudemment de l'endroit connu seulement de Samir et son père, en plus des rares contrebandiers. Après avoir remercié Samir, c'est avec une certaine appréhension que nous nous sommes glissés dans ce tunnel étroit. On ne pouvait s'y tenir debout, ni même à quatre pattes, nous avons commencé à ramper, Francky en tête et moi derrière. Il nous a fallu quelque temps pour acquérir un semblant de technique et avancer lentement. On ne voyait absolument rien ; avec ma lampe de poche je pouvais seulement apercevoir les semelles des baskets de mon cousin. Il me demanda d'éteindre pour économiser la lampe et aussi d'arrêter de parler si je ne voulais pas m'essouffler trop vite. Je lui ai obéi, pourtant cela n'empêcha pas la fatigue et l'angoisse de m'envahir. Le silence n'était interrompu que par le bruit de nos respirations.

À intervalles réguliers Francky arrêta notre progression jusqu'à ce que nos battements de cœur redeviennent normaux. Aucun repère ne permettait de savoir de combien de

mètres nous progressions entre chaque pause. À un certain moment je ne pouvais plus avancer. Je dis à Francky de continuer seul, tant pis je mourrai sur place. Il tenta de me réconforter en signalant qu'on n'avait pas rencontré de cadavre en chemin, ce qui signifiait que toutes les tentatives avant la nôtre avaient abouti. Il proposa de boire une gorgée d'eau, mais à plat ventre je n'y parvenais pas. Me retourner sur le dos demanda autant d'efforts que de ramper. Je tremblais trop et je parvenais plus à m'arroser le visage qu'à boire véritablement. Revenu à plat ventre, j'ai dû attendre encore plusieurs minutes avant de pouvoir repartir. Cette scène se répéta au moins deux autres fois, peut-être trois, je ne sais plus très bien.

Il s'est vraisemblablement écoulé plusieurs heures avant que nous puissions atteindre l'extrémité de la galerie. Un dernier effort et nous étions à l'air libre, au milieu d'une broussaille dense. En sortant de là avec précautions, nous avons aperçu au loin sur notre droite les lumières de la ville oasis de Figui. Nous étions épuisés et tombions de sommeil. N'étant pas très éloignés de la zone où pouvaient passer des patrouilles, nous avons avancé encore un peu jusqu'à un endroit couvert de gros rochers au milieu desquels nous nous sommes cachés et endormis. »

*

Mardi 25 avril

PARIS

Pour une fois Victor n'avait pas classe, son institutrice était en stage. Aussi Alexandre Tavernier, Véronique et Jade avaient fait le déplacement jusqu'à Paris. Cyrille et Samantha étaient heureux de les recevoir « chez eux ». Les enfants n'eurent aucun mal à s'occuper, ne serait-ce qu'avec les échanges d'expériences scolaires entre Jade et Victor. Ilane écoutait avec envie, il attendait impatiemment de pouvoir aller lui aussi à une école parisienne. Ce n'était pas simple, lui avait dit Samantha.

Véronique fut mise à contribution pour aider à répondre aux questions que l'architecte australien avait posées à Cyrille au cours de la semaine. Il s'agissait du renouvellement du mobilier du « France ». Il ne fallait pas attendre la fin des travaux de reconstruction pour commander ce qui avait été détruit lors de l'incendie. Pour le restaurant il n'y avait guère de difficulté, car on pouvait retrouver pratiquement tout à l'identique. À l'exception toutefois de la vaisselle, il fallait choisir une nouvelle collection. Pour les chambres, c'était plus compliqué. Le mobilier installé à l'époque de l'ouverture n'était plus disponible chez les fournisseurs. Il fallait donc sélectionner de nouveaux modèles. Le plus

délicat, selon l'architecte, concernait les suites de luxe qui étaient dotées, à l'origine, de mobilier de style dont plusieurs pièces avaient été totalement détruites. Fallait-il envisager de faire réaliser des copies ou bien s'orienter vers d'autres styles ? La question occupa les deux femmes toute la journée, tandis que Cyrille et Alexandre regardaient un match de rugby à la télévision.

Ilane attendit le départ des invités pour se remettre à l'ouvrage.

*

« Le froid nous a réveillés très tôt. Jamais, au Cameroun, je n'avais connu une telle température, pas même lors des nuits de Agadez. Après hésitation nous avons entrepris d'aller vers la ville dans l'espoir de nous abriter du froid et de trouver quelque chose à manger. Nous avons déjà vu des oasis, mais jamais d'aussi belles que Figuig. Entourée de montagnes à quelques kilomètres et ceinturée de très près d'une magnifique palmeraie. Nous sommes passés entre quelques maisons en pisé ocre, décorées de vert et de bleu, et de beaux jardins avec des palmiers et des cultures de légumes. Nous n'avons croisé que trois femmes voilées de blanc. À un endroit dégagé des garçons jouaient au foot. Ils étaient vêtus comme Francky et moi, avec des jeans et des tee-shirts, parfois un pull-over. Parmi eux certains avaient la peau aussi noire que la nôtre. Tout cela nous fit penser que notre présence dans cette petite ville n'attirerait sans doute pas trop l'attention.

Nous nous sommes aventurés dans les rues du centre aux maisons serrées les unes contre les autres. L'une d'elles portait l'inscription « restaurant » en français, un tableau extérieur indiquait quelques prix. Lorsque nous avons vu qu'un repas de deux plats coûtait seulement 20 dirhams nous n'avons pas hésité à entrer malgré l'heure encore matinale. Il y avait peu de monde à l'intérieur, les gens parlaient seulement en arabe mais le serveur comprenait et parlait le français. Nous lui avons commandé deux repas constitués d'une assiette de tomate et olives ainsi que du couscous et un morceau de poulet. Il demanda d'où nous venions, ce qui nous détrompa sur l'idée de passer inaperçus. Il dit qu'il existait aux portes sud de la ville, vers la frontière, un ancien camp de réfugiés originaires de Syrie. Il s'y trouvait encore de nombreuses familles, bloquées pour une durée indéterminée, auxquelles la population de Figuig faisait son possible pour venir en aide. Cette disposition à assister les migrants nous fit hésiter une fois de plus. Devions-nous rester quelque temps à Figuig et profiter de l'accueil bienveillant de sa population ? Le serveur nous en dissuada en expliquant que, malgré les protestations des habitants,

l'armée effectuait des patrouilles pour repérer tout étranger et le transférer au campement des réfugiés.

Mieux valait, conseilla-t-il, partir au plus tôt vers le nord. Un service de bus permettait de gagner Oujda, à quelque quatre cents kilomètres de là, pour un tarif raisonnable. Il partait chaque jour en début d'après-midi du boulevard Hassan II.

Malgré l'envie de profiter de l'agrément de cette ville oasis, nous avons pensé raisonnable de suivre ce conseil. Francky et moi sommes arrivés à l'arrêt de bus bien avant midi, le départ était prévu à 14 h 30. Nous sommes restés assis par terre en plein soleil, il n'était pas aussi brûlant que durant les semaines précédentes. Le billet coûtait, si je me souviens bien, environ 100 dirhams. Nous pouvions nous permettre ce petit confort. Du moins le croyions-nous, car il est arrivé plus de passagers qu'il n'y avait de places, pourtant tous sont montés à bord. En étant les premiers nous avons pu occuper une banquette du fond, mais bientôt une grosse dame est venue s'asseoir à côté de nous, nous étions très serrés. Elle nous parla gentiment en français et s'intéressa à notre voyage depuis le Cameroun. Elle dit que nous étions des garçons très courageux et nous souhaita de réussir.

Nous roulions depuis environ une heure lorsqu'un barrage de police fit stopper le bus. Un officier monta à bord et parla un bon moment avec le chauffeur. Leur discussion ressemblait à une conversation entre amis, ponctuée de petits rires. Le militaire examina le carnet tendu par le chauffeur, puis jeta un coup d'œil scrutateur vers l'ensemble des passagers. Il avança dans l'allée jusqu'à un homme portant un gros paquet sur les genoux. Cette fois la discussion prit un ton plus sévère jusqu'à ce que cet homme soit obligé de descendre et pris en charge par les autres militaires.

L'officier continua d'avancer vers le fond où nous étions. J'ai eu peur de subir le même sort, car nos passeports n'étaient pas en règle avec le Maroc. Il s'arrêta à notre hauteur et parla avec la grosse dame, en arabe. Le ton était neutre, la dame dit quelques mots en nous montrant du doigt et l'officier fit demi-tour. Le bus pouvait repartir. La dame nous expliqua en deux mots : elle avait prétendu que nous étions avec elle.

À mi-chemin le bus fit une halte d'une demi-heure pour que chacun puisse se détendre, notamment le chauffeur. Ensuite la route fut de bonne qualité nous avons traversé deux ou trois villages et sommes enfin arrivés à Oujda vers 20 heures. »

*

Mercredi 26 avril

PARIS

Lorsque Samantha dit aux garçons qu'elle voulait les emmener visiter le musée du Louvre, Victor s'en réjouit, car il en avait entendu parler par son institutrice à propos d'un cours sur l'Égypte antique. Ilane demanda ce qu'était un musée. Samantha fut très surprise de cette lacune dans ses connaissances qui semblaient immenses. Elle le lui expliqua et il s'empressa d'aller chercher la « vraie » définition dans son dictionnaire.

Samantha en dit deux mots à Cyrille. Ils ne s'étaient jusqu'à maintenant guère intéressés à l'ensemble des domaines de connaissance de Ilane. Ils décidèrent d'effectuer prochainement quelques tests et envisagèrent de demander au directeur de l'école de Victor s'il était possible d'intégrer le garçon à une classe afin de déterminer s'il avait de vraies lacunes, compte tenu de son âge.

La visite au Louvre fut une réussite. Victor, en toute logique, se passionna pour la section égyptienne, les statues, les maquettes, les sarcophages et les hiéroglyphes. Face à ces derniers, Ilane demanda comment ces gens-là pouvaient se comprendre avec une écriture pareille. En revanche il fut fasciné par les « dessins en couleurs » des divers départements de peinture. Faute de temps il fallut écourter la visite, Samantha promit qu'ils y reviendraient une autre fois.

*

Jeudi 27 avril

PARIS

Au réveil, Ilane avait la tête encore pleine des merveilles vues la veille. Il regretta de ne pas savoir aussi bien dessiner pour illustrer son récit. Il ferait peut-être un essai lorsque son texte serait achevé. Pour cela il fallait se remettre à l'ouvrage.

*

« Ce que nous avons vu de la ville, pour parvenir à la gare routière, nous persuada que cette fois nous arrivions dans une très grande ville moderne et qu'il allait sans doute être plus difficile de s'y repérer. La nuit approchait et Francky prit une décision après que nous avons aperçu à l'écart des quais, tout à l'arrière des parkings, la présence de trois vieux bus hors d'usage. Nous pourrions nous réfugier dans l'un d'eux pour la nuit. Je lui demandai si nous en avions le droit. Il répondit que l'on verrait bien.

Sans nous faire voir, nous avons accédé à l'un des vieux bus dont la portière s'ouvrit facilement. Je me suis allongé sur la banquette arrière, la plus large, et Francky s'accommoda du plancher de l'allée centrale. Nous avons dû nous endormir rapidement,

aussi avons-nous été grandement déconcertés lorsque au milieu de la nuit un bruit de voix nous a réveillés. Quelqu'un braquait sur nous une lampe éblouissante. Quand nos yeux s'adaptèrent nous avons pu distinguer un homme en uniforme qui, d'une voix autoritaire, nous demanda de descendre. C'était un policier alerté par le veilleur de nuit qui nous avait repérés en effectuant sa ronde.

Nous avons été conduits au commissariat de police où l'on nous posa quantité de questions avant de nous laisser sur un banc le long du mur du fond. Les policiers discutaient entre eux et ne semblaient pas d'accord. Ils parlaient en arabe avec de temps à autre un mot ou une phrase complète en français. Nous avons compris que notre âge leur posait problème et qu'ils ne savaient exactement ce qu'ils devaient faire de nous.

Il y avait, accrochée au mur, une grande carte géographique du Maroc, nous avons eu le temps de l'examiner attentivement. Nous avons noté que Oujda était à la fois tout proche de l'Algérie, sur la droite, et de la Méditerranée au dessus avec, encore plus haut, la côte de l'Espagne. L'Europe était à environ 250 kilomètres de nous ! Après tout le chemin parcouru depuis Mémé ce n'était presque rien. Cependant il fallait franchir la mer et nous n'avions aucune idée de la manière d'effectuer cette traversée que certains nous avaient décrite comme très périlleuse. Nous avons fini la nuit sur le banc du commissariat.

Au petit matin deux policiers nous appelèrent pour monter dans une voiture qui traversa plusieurs quartiers de cette belle ville. Pour nous, Oujda avait déjà des airs d'un autre monde avec ses larges avenues bordées de très belles maisons en dur et de nombreux commerces avec des vitrines. Nous avons pu lire sur des panneaux de signalisation que nous passions à proximité de l'Université et puis, soudainement, une haute colline sans constructions se dressa devant nous. Quand la voiture s'arrêta près de là, les policiers nous firent descendre et nous conduisirent à pied jusqu'à une tente comme nous en avions connues au camp de Diffa, au Niger. Ils nous confièrent à deux personnes en blouse blanche, une Africaine et un Européen parlant français. Comme à Diffa, ils portaient sur leur vêtement l'inscription « Médecins Sans Frontières » et comme à Diffa ils ont été d'une grande gentillesse avec nous. En revanche nous n'avons pu échapper à l'inscription immédiate sur leur grand registre. Nous avons eu droit à une boisson chaude et la possibilité de nous doucher sans limitation de durée, car la région ne manquait pas d'eau. Au fond de cette tente étaient amassés quantité de vêtements de toutes tailles parmi lesquels nous avons été autorisés à choisir ce qui nous convenait. J'ai pu changer de jeans et de tee-shirt ; la dame me conseilla de prendre aussi un pull-over, un blouson et un

bonnet. Francky fit de même et demanda s'il pouvait téléphoner à son père, ce n'était pas prévu.

Après quoi c'est l'homme qui nous montra le sentier à suivre pour atteindre le centre du camp divisé en deux parties, l'une pour ceux qui parlaient français, l'autre pour les anglophones. Cet endroit me fit penser à un mélange entre le camp de Diffa, *l'Alouette* et *Cailloux-ville* à Agadez. Il ne fut pas facile de trouver une tente ou une cabane dont les occupants nous acceptent. C'étaient des Nigériens.

Une nouvelle fois nous avons échangé nos expériences qui étaient très diverses. Plusieurs renseignements ont retenu notre attention. D'abord la poursuite d'un projet comme le nôtre demandait de plus en plus d'argent au fur et à mesure que l'on approchait de la mer. Ensuite, on pouvait trouver de petits boulots en se rendant à la limite entre le camp, surnommé *l'école*, et le début de la ville. Des employeurs venaient y chercher chaque matin de la main-d'œuvre bon marché. Nous connaissions déjà ce système.

Comme à Agadez, Francky fut embauché dès le premier jour pour aller récolter des olives. Il en fut très surpris, car nous n'avions vu aucun olivier en ville depuis notre arrivée. On le fit monter dans une camionnette fermée avec cinq autres garçons. Il raconta le soir qu'ils avaient roulé plus d'une demi-heure avant qu'on le fasse descendre au bord d'un immense champ d'oliviers. L'un des autres « saisonniers » lui dit que, naguère, les autorités avaient obligé la population de déraciner tous les oliviers qui envahissaient la ville et occasionnaient trop de graves allergies. En compensation, de nouvelles oliveraies avaient été plantées en périphérie.

La récolte battait son plein en cette fin d'année. Selon les instructions de son chef, Francky s'est vu attribuer une rangée d'arbres. Avec une échelle légère il devait grimper dans l'olivier et cueillir toutes les olives une à une avec une sorte de peigne et les mettre dans un sac. Lorsqu'il était plein il descendait le vider dans des cagettes qu'apportaient certains des autres garçons embauchés. Il y avait beaucoup de cagettes, de faible hauteur pour éviter que les olives trop entassées s'échauffent et deviennent impropres à l'extraction d'une huile de qualité. C'était un travail fatigant et rémunéré seulement 50 dirhams par jour.

De mon côté, comme je m'y attendais, aucun des trois employeurs qui étaient venus ce matin-là ne m'a choisi. Je suis resté dans le camp à proximité de cette zone où les entrées et sorties étaient largement tolérées. Je m'apprêtais à aller vers la ville lorsqu'un Nigérien de mon âge m'en dissuada. Les habitants de Oujda n'aimaient pas du tout les migrants et

certains avaient rencontré de sérieux problèmes, notamment les Sénégalais, surnommés les « banas banas ».

Pour se procurer ce dont on avait besoin il fallait se contenter des trois commerçants ambulants qui venaient chaque matin en lisière du camp. Je me suis approché de l'un d'eux devant lequel il y avait la queue, il vendait des sandwiches bon marché. Il avait déjà vendu ceux préparés la veille, il devait alors en préparer d'autres et ça n'avancait pas assez vite. En me voyant, hors de la file d'attente, il demanda si je pourrais l'aider. Je me suis mis aussitôt à ouvrir des pains ronds, appelés « batbouts », et à les garnir de légumes et petits morceaux de poulet. Je trouvais ça presque amusant et le vendeur se montra satisfait de mon aide qui lui permit d'en vendre davantage en moins de temps. Quand toutes ses provisions furent épuisées il me donna le dernier des batbouts et 30 dirhams, en proposant que je revienne les jours suivants.

Francky et moi avons franchi la nouvelle année dans ces conditions, ni bonnes, ni mauvaises. Certains jours, mon cousin devait charger les caisses d'olives dans la camionnette et les accompagner jusqu'à l'usine d'extraction de l'huile, où il devait les décharger. Cela rompait un peu la monotonie de la cueillette, d'autant plus qu'après une semaine il commença à ressentir des courbatures. La cadence de quatre arbres par jour était intense pour un débutant.

Moi, j'étais content de satisfaire mon nouveau patron. Après quelques jours, en fin de service, il me proposa de l'accompagner chez lui. Il me laissa reposer plusieurs heures sur un épais tapis et en fin d'après-midi me demanda de l'aider à préparer les ingrédients nécessaires aux batbouts du lendemain. Il me donna dès lors 40 dirhams. Le seul inconvénient était de devoir rentrer seul et à pied jusqu'au camp. Je n'étais jamais rassuré au cours de ces trajets d'une bonne demi-heure, mais il ne m'est rien arrivé d'autre que subir parfois les regards antipathiques de certains passants. C'était étrange de constater combien certains Marocains étaient compatissants avec les migrants et d'autres, au contraire, se montraient insensibles voire méprisants.

La récolte des olives s'acheva avec le mois de janvier. Francky n'avait plus de travail. Il entreprit d'évaluer notre fortune. Elle s'élevait à un peu plus de 5000 dirhams. D'après les informations rapportées par certains migrants la traversée coûtait jusqu'à 60 000 dirhams par personne ! On pouvait trouver parfois des passeurs demandant seulement 20 000. Nous étions très loin du compte, pourtant nous ne voulions plus rester à Oujda.

Suivant aveuglément les conseils d'un Tchadien nous avons décidé de tenter de gagner la côte à une cinquantaine de kilomètres de Oujda et de rejoindre ensuite Nador ou même Ceuta afin d'avoir moins de mer à traverser. »

Ilane cessa d'écrire, les souvenirs qu'il allait devoir rédiger se bousculaient dans sa tête. Il avait du mal à y mettre de l'ordre, tellement un fait majeur dominait tout le reste. Il préféra remettre à plus tard.

Samantha avait rendez-vous avec l'institutrice de Victor pour faire le point sur son adaptation à l'école française. Tout allait bien, en général. Il avait quelques lacunes en vocabulaire et seulement des difficultés en calcul à cause de l'usage différent du point et de la virgule par les Anglo-Saxons. En Australie la virgule sépare les groupes de trois chiffres alors qu'en France elle sépare la partie entière de la partie décimale. D'où des erreurs commises par Victor dans certaines opérations. Samantha devait également rencontrer le directeur de l'école à propos de Ilane. Il donna son accord pour que le petit Camerounais vienne passer une journée dans la classe de Victor. L'institutrice s'efforcerait d'évaluer son niveau de connaissances. Rendez-vous fut pris pour la semaine suivante.

*

Vendredi 28 avril

PARIS

Ilane aurait voulu terminer son histoire avant d'aller à l'école qui l'attendait. Il restait trois jours, il ne savait pas si cela suffirait et reprit son cahier.

*

« Nous savions que notre argent ne serait pas suffisant pour payer une traversée de la Méditerranée. C'est pourquoi Francky dit que nous pouvions prendre le bus d'abord jusqu'à Saïdia, première ville en bord de mer, à une soixantaine de kilomètres de Oujda. Cela ne changerait pas grand-chose à notre budget. Après à peine plus d'une heure de route très sinueuse, le bus nous laissa en plein centre de Saïdia, à deux pas de la côte. Nous n'avions jamais vu la mer. Ce fut un émerveillement pour Francky et moi. Il y avait une très longue plage de sable où nous n'avons rencontré que peu de monde, sans doute à cause de la saison. Une petite pluie fine rendait l'air encore plus froid que les onze degrés affichés sur le thermomètre au mur d'un restaurant de bord de mer. Nous n'avons

su résister à la tentation d'aller tremper nos pieds dans cette Méditerranée tant espérée. L'eau était glaciale.

Au milieu de la plage nous sommes passés devant une toute petite boutique dont la porte ouverte laissait entrevoir des tables à l'intérieur. Nous sommes entrés pour nous abriter et prendre un thé. Il n'y avait qu'un seul autre client, un noir, qui s'approcha de nous et demanda d'où nous venions.

Question habituelle et réponse habituelle. Lui, était aussi Camerounais et voulait aller en France. Il était dans la région depuis trois mois et avait rencontré de grosses difficultés. Pour décourager les candidats à l'exil, les autorités marocaines avaient mis en place un important dispositif sécuritaire le long des côtes. Des barrages de police avaient été installés et la plupart des jeunes étaient soumis à un contrôle d'identité. Les Marocains avaient tendance à assimiler tous les Subsahariens à des personnes en situation irrégulière, des parasites sources de leurs problèmes. Lui, était parvenu à la ville de Nador, tout près de Melilla qui est un petit territoire appartenant à l'Espagne, comme un bout d'Europe en Afrique. Nombreux étaient les migrants qui visaient cette localité. Malheureusement la frontière était hermétiquement fermée, avec seulement trois passages autorisés par des postes frontières sécurisés qu'aucun illégal ne pouvait emprunter. Seule solution : tenter de franchir la double clôture grillagée de six mètres de haut, surmontée de barbelés rasoirs.

Avec quelques dizaines d'autres migrants il était resté caché dans la forêt en surplomb de Melilla. Et une nuit, ils étaient passés à l'attaque, comme il dit. Ils sont descendus tous en même temps pour avoir plus de chances de passer, et ont escaladé la double muraille malgré l'intervention des forces de l'ordre. Sept ou huit avaient pu passer. Lui s'était blessé sur les barbelés et avait dû rebrousser chemin comme la plupart de ses compagnons. Sa seule chance avait été de ne pas se faire arrêter, car ils étaient si nombreux que tous n'avaient pu être interpellés. Il pensait tenter à nouveau sa chance, mais cette fois directement depuis la côte marocaine, avec l'aide d'un passeur. Il y en avait beaucoup dans la région à proposer la traversée pour des prix variables mais toujours très élevés.

Son récit nous fit réfléchir. Nous étions dans une voie sans issue. Passer en territoire européen à Melilla était tentant mais de toute évidence impossible. Quant aux passeurs, nous n'en avions pas les moyens et Melilla étant une cité de villégiature estivale pour les Marocains, il n'y avait aucune chance d'y trouver du travail. Peut-être avions-nous quitté Oujda trop tôt, mais combien de mois aurait-il fallu pour amasser suffisamment d'argent ?

Nous avons tout de même rencontré, les jours suivants, quelques-uns de ces passeurs professionnels. Il suffisait de se rendre à un endroit bien précis de la ville où ils étaient concentrés. En général ils demandaient quarante à soixante mille dirhams par personne pour obtenir un canot à moteur à partager avec une cinquantaine d'autres migrants. Quand Francky annonçait la somme dont nous disposions ils nous riaient au nez. L'un d'entre eux nous suggéra d'y aller à la nage, ce serait encore moins cher. Nous nous sentions humiliés.

Le troisième jour, un jeune Algérien présent dans le quartier des passeurs nous approcha presque timidement. Il demanda si nous étions à la recherche d'un passage par cher. Il savait qu'à Ras El Ma, à une quinzaine de kilomètres en suivant la plage on pouvait trouver des passeurs à bas coût pour une traversée moins confortable et sans garantie. Nous lui avons demandé de quelle garantie nous aurions bénéficié en payant très cher. Il répondit : « Aucune, c'est la même chose ».

Au loin on apercevait la terre. Je croyais que c'était l'Espagne, l'Algérien se moqua de moi. Ce n'étaient que trois petites îles, appelées Chafarinas, à six kilomètres de la côte algérienne. Le continent européen était beaucoup plus loin.

Cela faisait quatre jours que nous survivions à Saïdia en ne mangeant que des dattes et dormant dans des recoins abrités de la pluie et du froid. Je dis à Francky que nous devions prendre une décision. Il avait perdu son optimisme habituel et ne savait que faire. Il dépensa quelques dirhams dans une téléboutique pour téléphoner à son père. Il était inquiet de ne pas avoir de nouvelles depuis longtemps. Francky lui laissa croire que tout allait bien pour nous, que nous étions arrivés au bord de la Méditerranée. Son père lui apprit qu'il s'était fracturé une jambe en tombant d'un échafaudage et qu'il était dans le plâtre. Auparavant il avait réussi à restaurer complètement sa maison qui lui paraissait bien vide maintenant. Francky ressortit les larmes aux yeux.

Il se reprit rapidement et décida d'aller jusqu'à Ras El Ma. Après tout, quinze kilomètres à pied ce n'était pas si terrible. Nous avons effectué un trajet semblable le premier jour, lorsque nous avons quitté Mémé pour Mora.

Il avait cessé de pleuvoir et nous pouvions marcher aisément sur le sable compact. Parfois nous courrions un peu, comme le faisaient de rares Marocains en guise de sport. À mi-chemin un obstacle important nous a barré la route, c'était l'embouchure du fleuve Moulouya. Quelques jeunes Marocains bravaient le mauvais temps pour profiter de ce lieu touristique quasi désert mais très fréquenté en été, paraît-il. Plusieurs n'hésitaient pas à se jeter à l'eau et nager d'une rive à l'autre. Deux d'entre eux nous ont proposé de

traverser l'embouchure dans leur barque en échange de quelques dirhams. Nous avons accepté ce moyen de passer l'obstacle et avons poursuivi sur cette très longue plage jusqu'à Ras El Ma. La petite agglomération était séparée de la plage par un cordon de dunes couvertes de végétation.

Nous nous sommes assis en haut de la dune pour reprendre notre souffle et profiter de l'incroyable spectacle de la mer qui venait mourir par petites vagues sur le sable. À l'horizon nous ne voyions rien, que de l'eau. C'était beau et impressionnant à la fois. »

*

CHAPITRE X

Samedi 29 avril

PARIS

Cyrille avait annoncé la veille au soir que le long week-end du premier mai serait consacré à un petit voyage en Normandie. Ilane en était un peu contrarié, car il aurait souhaité terminer son récit avant le lundi suivant. Mais après tout, il n'était même pas certain qu'il y serait parvenu en restant dans l'appartement.

Il faisait un temps radieux et la Mégane de location filait sur l'autoroute A13. Victor jouait sur sa tablette numérique tandis que Ilane ne détournait pas les yeux du paysage. Jamais il n'aurait imaginé, lorsqu'il était à Mémé, qu'il existe une campagne aussi verdoyante. À Étretat il fut surpris de voir la plage couverte de galets, sans le sable qu'il croyait indissociable des plages. Les falaises, vues d'en bas et ensuite d'en haut, firent forte impression à Victor aussi bien qu'à Ilane.

Dans l'après-midi, Cyrille avait réservé une surprise aux garçons. Il les conduisit au Center Park, à mi-chemin en direction de Paris. Ils y restèrent jusqu'au lundi soir, jour férié du 1^{er} mai. Ce fut l'occasion de nouvelles découvertes et expériences pour les garçons, bien que Ilane soit un peu réticent pour suivre Victor aux activités aquatiques. Il préféra le minigolf et le trampoline. Le retour s'effectua dans les embouteillages gigantesques de cette autoroute chaque fin de week-end.

*

Mardi 2 mai

PARIS

Comme convenu, Samantha conduisit les deux garçons à l'école. Victor était fier de présenter à ses camarades son « copain africain ». Ilane était sur la réserve, assez intimidé parmi tous ces enfants bruyants dans la cour de l'école. Samantha le confia à l'institutrice de CE1 qui, une fois en classe, expliqua que Ilane venait d'un lointain pays où l'on parlait français et qu'il avait connu une éducation différente qu'il fallait respecter. Il resta très réservé la matinée, plus observateur que participant. Ses réticences disparurent totalement

à la récréation où ses talents de footballeur firent l'admiration de tous. Il participa plus activement l'après-midi.

Lorsque Samantha vint les rechercher le soir, l'institutrice donna ses premières impressions en présence du directeur. Ilane était d'un très haut niveau en langue française ; bien au-dessus des classes primaires et peut-être même à hauteur d'une classe de lycée. En revanche, les maths n'étaient pas son affaire. Hors des additions et multiplications à deux chiffres, il était totalement perdu. Très peu de notions en géographie et aucune en histoire. De bons principes de raisonnement et de morale. À l'aise en sport. En une journée il était difficile d'être plus précise, ce n'étaient que des impressions, des tendances assez fortes cependant. Quant à le scolariser, cela demanderait l'avis d'autres enseignants, compte tenu du fort décalage entre ses compétences et ses insuffisances.

Ilane avait espéré retourner à l'école le lendemain. Cela n'était pas possible, le directeur avait accepté cette expérience sans en référer à l'Académie et ne pouvait aller plus loin sans enfreindre les règlements. Très déçu, Ilane se résolut à reprendre son récit dès le lendemain.

*

Mercredi 3 mai

PARIS

Sur les conseils de Cyrille, Samantha s'est rendue à la bibliothèque André Malraux, rue de Rennes, à eux pas de leur appartement. Elle inscrivit les deux garçons et les laissa choisir leur premier emprunt. Victor se précipita vers le rayon BD tandis que Ilane ne savait que choisir. Samantha le guida vers les ouvrages pour adolescents afin de tester le niveau de son intérêt pour la lecture. Il choisit finalement « Notre Dame de Paris » de Victor Hugo ; il avait gardé un bon souvenir du livre « Les Misérables », offert par son père à Mémé.

Sitôt rentrés à la maison, Victor se plongea dans sa BD, tandis que Ilane décida de partager son temps entre lire et écrire. Il commença par l'écriture.

*

« Nous étions encore en pleine contemplation lorsqu'un homme jeune s'approcha de nous et commença à parler du paysage, de la plage, de la mer. Il dit : « Vous êtes nouveaux

ici. Je ne vous avais jamais vus. Vous voulez traverser, et vous n'avez pas beaucoup d'argent, c'est ça ? »

Un contact aussi direct nous surprit. Il expliqua que les migrants étaient en très grand nombre dans la région, cependant l'immense majorité ne faisait que passer, ils allaient plus loin encore, vers Melilla. Ceux qui restaient, ou revenaient, à Ras El Ma n'avaient pas les moyens de s'offrir les services des « grands » passeurs. Lui-même comprenait très bien les situations comme la nôtre et s'efforçait de proposer un service abordable. Il comprit que nous étions méfiants et nous fournit des explications.

Jadis, dans les années quatre-vingt, l'embouchure de la Moulouya connaissait une forte activité de pêche et de ramassage de palourdes. On avait compté jusqu'à plus de trois cents barques. Une seule suffisait à rapporter près d'une tonne de coquillages. Malheureusement, en raison de cette récolte intensive, les quantités disponibles avaient rapidement régressé. En une dizaine d'années le stock avait totalement disparu. Les gens s'étaient tournés vers d'autres activités et laissé leurs barques à l'abandon. Certaines d'entre elles n'étaient pas trop dégradées et restaient utilisables. C'est ce qu'il proposait à ceux qui, comme nous, voulaient absolument passer.

Il lui fallait une douzaine de prétendants pour mettre une barque à la mer et rentrer dans ses frais. Il ne demandait que trois mille dirhams par personne et fournissait une barque avec six rames, car il n'y avait pas de moteur. C'était pour les courageux, dit-il. Si les passagers s'entendaient bien et se relevaient à la manœuvre ils pouvaient espérer faire la traversée en un peu plus de vingt-quatre heures. S'ils préféraient prendre des temps de pause pour récupérer des forces, il leur fallait au moins deux jours. Il avait déjà dix candidats en attente, c'est pourquoi il cherchait depuis trois jours les deux personnes qui complèteraient le chargement.

Notre seule expérience de navigation, à Francky et moi, était la récente traversée en quelques minutes de la Moulouya, en barque. Cela ne nous avait pas semblé insupportable. Puisque nous n'avions pas vraiment le choix nous avons accepté la proposition. Il nous demanda de le suivre, en rebroussant chemin sur cette plage, dite de *Cap de l'Eau*, à hauteur de Kemkoun El Bas, non loin de l'endroit où nous étions. Des rochers abrupts et un haut cordon de dunes bordaient la plage. Notre passeur, qui n'a jamais dit son nom, nous fit suivre un étroit chemin menant tout en haut. Cachée dans la végétation se trouvait une cabane où se serraient déjà les dix autres prétendants à la traversée. Il nous laissa là pour la nuit, recommandant de faire connaissance en attendant l'épreuve qui nous attendait.

Il n'y avait pas de Camerounais, seulement trois Marocains, trois Maliens, deux Nigériens, un Tchadien et un Béninois. Ils nous accueillirent d'abord avec sympathie dans la mesure où nous venions compléter l'équipage nécessaire. Puis une discussion s'engagea à mon propos. Certains estimaient que je n'aurai pas assez de force pour ramer autant que les autres. Finalement ils se mirent d'accord pour nous accepter après que Francky a raconté tout ce que nous avions surmonté depuis presque deux années.

À l'heure convenue nous sommes descendus sur la plage. Une grande barque s'y trouvait déjà, à moitié dans l'eau. Plusieurs de nos compagnons l'appelaient « la pirogue », d'autres « la patera ». Notre passeur était déjà à côté et fit signe de nous hâter. Il fournit quelques explications. Six d'entre nous devaient s'aligner au milieu de la barque, trois se positionneraient à droite pour ramer, les trois derniers à gauche. À nous de déterminer à quel rythme il faudrait inverser les rôles. Ne pas faire de déplacements brusques et ne pas s'inquiéter des patrouilles en mer. Les radars ne pouvaient détecter la barque en bois et l'on ne pouvait nous repérer au bruit puisqu'il n'y avait pas de moteur. Dernière recommandation : ne jamais boire de l'eau de mer, même en cas de grande soif. Il répéta qu'il suffisait d'aller tout droit et qu'entre un et deux jours nous serions en Espagne.

L'embarquement s'effectua dans la bonne humeur, personne n'avait le pied marin et chaque oscillation de la barque engendrait une petite frayeur chez l'un ou l'autre d'entre nous. Les autres se moquaient jusqu'à ce que ce soit leur tour. Le Béninois demanda où étaient les gilets de secours. Nous ne savions même pas de quoi il s'agissait. Notre passeur dit que nous n'en avions pas besoin et que de toute façon cela coûtait beaucoup trop cher. Pour le départ, Francky et moi sommes montés au milieu avec quatre autres. Les rameurs, sur les côtés, mirent quelque temps à trouver la bonne cadence. Globalement nous avions tous le sourire, nous avions tellement rêvé de cet instant où nous quitterions l'Afrique.

Il avait été décidé de remplacer les rameurs toutes les heures. Un Marocain et un Malien possédaient une montre, ils furent chargés de donner le signal de la relève. Les premiers rameurs se montrèrent modérément fatigués lorsque la deuxième équipe les remplaça. Francky et moi en faisons partie. Lui à droite, moi à gauche. Je mettais toutes mes forces dans l'exercice qui était tout de même assez pénible. Avant la fin de notre heure d'efforts je transpirais abondamment et devenais de moins en moins efficace. À la relève je me suis allongé au centre du bateau et je crois m'être endormi. Mon cousin me réveilla lorsque c'était à nouveau notre tour.

Bientôt une discussion s'engagea pour savoir s'il ne fallait pas réduire le temps de travail à trente ou quarante-cinq minutes, afin de ne pas nous épuiser. En revanche cela aurait

également diminué le temps de récupération. La décision finale fut de ne rien changer. Faute de points de repère nous ne pouvions estimer à quelle vitesse nous avancions. Il nous semblait parfois faire du sur place. La crainte de ne pas avoir dépassé la zone des patrouilleurs de la marine marocaine nous faisait scruter l'horizon de tous côtés. À la tombée de la nuit nous n'avions toujours rien en vue, ni terre, ni vedette.

La décision fut prise de continuer à ramer, mais à rythme plus lent. Le clair de lune ne nous laissait pas dans une obscurité totale, cependant nous ne pouvions voir plus loin qu'à quelques mètres et nous redoutions de heurter un quelconque obstacle flottant. Au fil des relèves, chacun de nous se sentait de plus en plus épuisé.

Lorsque le ciel commença à s'éclaircir au loin, annonçant la levée du jour, un Nigérien fit remarquer que cette clarté due au lever du soleil était forcément à l'est, donc logiquement à notre droite si nous avancions bien vers le nord, or elle se trouvait à notre gauche. Nous retournions vers le sud ! Insensiblement nous avons dû tourner en rond pendant la nuit. Une petite manœuvre nous remit dans la bonne direction. Nous nous demandions combien de temps et d'efforts inutiles avaient été perdus. Le Malien savait s'orienter grâce à sa montre et au soleil. Il parvint à déterminer le sud avec précision. Son aide fut précieuse pour ne plus dévier de notre direction plein nord, du moins tant qu'il y avait du soleil.

Lorsque mon tour revint de quitter la rame pour m'allonger au centre de la barque je notais que le plancher était humide. Pourtant la mer était calme depuis notre départ et pas une vague n'était pénétrée dans le bateau. Je le signalais à Francky ; il venait de faire la même constatation, ainsi que les quatre autres compagnons de notre équipe. À l'évidence la barque prenait l'eau lentement par quelque fissure invisible. En deux heures on estimait à trois centimètres la hauteur atteinte. L'équipe de repos ne pouvait plus s'allonger sans risque d'être complètement trempée. Un petit vent s'était levé et augmentait la sensation de froid. Nous n'avions aucun ustensile pour rejeter cette eau par-dessus bord.

Deux passagers commencèrent à paniquer. D'autres les raisonnèrent et montrèrent l'exemple en se servant de leurs blousons, ou même leurs bonnets, pour évacuer l'eau. Il en retombait autant dans la barque qu'à la mer, sinon davantage. Cependant, petit à petit, le niveau baissa plus vite qu'il ne montait. Pendant ces manœuvres acrobatiques les rameurs devaient s'arrêter, nous n'avancions plus. En outre, les mouvements précipités de ceux qui tentaient de vider l'eau déséquilibraient la barque. Elle penchait alternativement d'un bord à l'autre, jusqu'à ce que des gestes mal coordonnés laissent une petite vague pénétrer dans la barque, réduisant à néant les efforts de plusieurs heures.

Nous étions tous harassés et nous abordions notre seconde nuit. La plus horrible des nuits que l'on puisse connaître. Plus personne n'était en mesure de ramer et le risque de dévier à nouveau de la bonne route nous incita unanimement à ne plus rien faire d'autre qu'évacuer aussi vite que possible l'eau dans laquelle nous pataugions. La mer devint plus houleuse et ballottait la barque au point de donner la nausée. La moitié de l'équipage se mit à vomir par-dessus bord lorsqu'ils en approchaient à temps. J'avais très peur et je demandais souvent à Francky si ça allait. Il dit de ne pas m'inquiéter, pourtant je sentis sa voix trembler.

Les heures passaient trop lentement. Nous guettions en vain l'apparition de l'aurore. Lorsque le ciel commença à s'éclaircir, du bon côté cette fois, la mer devint plus houleuse. Nous n'avions pas tous respecté notre poste durant la nuit, il y avait deux hommes de plus d'un côté que de l'autre et la barque s'en trouvait fortement inclinée sur le côté. Les vagues secouaient l'embarcation violemment. L'une d'entre elles, plus puissante, déversa un vrai déluge sur nous tous, la barque chavira. Nous sommes tous tombés à l'eau. J'ai encore en tête les hurlements de chacun.

Le destin a voulu qu'en étant sur le côté gauche de notre barque, je sois moins brutalement précipité à l'eau. Par un inexplicable réflexe je me suis accroché au cordage, relié à la barque retournée, qui flottait à côté de moi. J'ai tiré de toutes mes forces, soudainement revenues, pour approcher cette masse de bois flottante et me hisser dessus. J'avais avalé de l'eau de mer et me trouvais sans souffle. Une forme sombre parvint à monter également sur l'épave. J'appelais Francky. La voix qui répondit n'était pas la sienne. Je m'époumonais à l'appeler. Seul le bruit de la mer répondit. Il fallut me rendre à l'évidence, lorsqu'il fit un peu plus clair, tous les passagers avaient disparu à l'exception du Tchadien et moi.

Comble de l'horreur, j'ai reconnu le bonnet de mon cousin flottant à quelques mètres de là. Ni lui, ni personne d'autre de cette tragédie ne savait nager. Francky s'était noyé ainsi que les neuf autres manquants à l'appel. »

Ilane ne pouvait poursuivre son récit. L'évocation de ces souvenirs-là était un supplice insupportable. Il se rappelait avoir pensé quelques jours auparavant, en évoquant de brefs instants heureux, qu'ils pouvaient estomper les moments douloureux. Cette fois, au contraire, il était convaincu que le malheur laissait des traces beaucoup plus profondes et durables. Jamais il ne s'était remis de la perte de son cousin.

CHAPITRE XI

Jeudi 4 mai

PARIS

Respectant sa décision, Ilane passa la matinée à lire. L'univers de « Notre Dame de Paris » le dérouta au début puis le fascina. Il lui fallut peu de temps pour devenir familier du poète Gringoire, du sonneur Quasimodo et d'Esméralda la danseuse. Il ne manquait pas de consulter son dictionnaire à chaque fois qu'il rencontrait un mot inconnu ou dont le sens lui paraissait incertain. Samantha se demandait si ce livre de plus de sept cents pages n'était pas trop complexe pour un garçon de douze ans. Elle suivit discrètement la progression de Ilane dans sa lecture et fut surprise de constater à quelle vitesse il dévorait les chapitres. Lors du repas de midi il fit avec passion un résumé de ce qu'il avait déjà lu. Victor se montra intéressé par l'histoire bien que son univers littéraire soit pour l'instant limité aux bandes dessinées.

L'après-midi, malgré son envie de poursuivre la lecture, il se conforma à sa décision et reprit le cahier d'écriture.

*

« Le Tchadien et moi étions pareillement terrifiés. Du mieux que nous pouvions nous restions plaqués contre la partie flottante de la barque renversée. Je ne lâchais pas l'extrémité de la corde qui m'avait provisoirement sauvé la vie. La mer s'était calmée après le lever du soleil, je frissonnais de froid et d'effroi. Le Tchadien et moi avons tenté d'échanger quelques mots. Sa position, perpendiculaire à la mienne, était très inconfortable. Il n'osait pas bouger pour mieux se placer. Il répétait sans cesse que nous aussi allions mourir.

Pendant la catastrophe j'avais perdu mon sac et tout son contenu, argent, passeport et surtout la gourde d'eau potable. La soif me mettait au supplice. Cependant je ne voulais pas croire que ma vie devait s'arrêter là, que tous mes efforts depuis Mémé n'avaient servi à rien. Je luttai contre le sommeil, de crainte qu'en m'endormant je lâche la corde. Les seuls mouvements que je m'autorisais consistaient à tourner la tête à droite et à gauche dans l'espoir de la miraculeuse apparition d'un secours. Toujours rien.

Après un temps que je ne saurais préciser, à demi somnolent, j'entendis vaguement l'appel du Tchadien. Il prétendait apercevoir quelque chose, au gré des mouvements de notre épave flottante. Effectivement on pouvait entrevoir au loin une ligne sombre comparable à l'image de la côte marocaine lorsque nous nous en étions éloignés. Mon cœur s'emballait. Revenions-nous vers notre point de départ ou bien approchions-nous de la côte espagnole ?

En tournant la tête de l'autre côté j'aperçus la masse foncée et encore lointaine d'un bateau. Pourrait-il nous repérer et venir nous sauver ? Impossible de lui faire signe. J'ai fermé les yeux et je crois qu'au fond de moi j'ai prié.

De longues minutes s'écoulèrent avant qu'un bruit de moteur ne se fasse entendre. Assez rapidement une embarcation orange fut près de nous. On pouvait lire l'inscription « Salvamento Marítimo ». Je n'étais pas sûr d'en comprendre le sens mais je me suis douté que c'était de l'espagnol.

Les hommes vêtus et casqués de blanc qui étaient à bord ont crié dès qu'ils furent assez proches de nous. Impossible de les comprendre, toutefois l'arrêt de leur moteur nous fit espérer qu'ils cherchaient à nous approcher lentement, sans risquer de faire à nouveau basculer notre barque à l'envers. L'un des hommes se jeta à l'eau et nous rejoignit à la nage avec un cordage pour nous relier à la vedette.

Quelques minutes plus tard on nous hissa à bord de ce bateau à moteur. On nous fit retirer nos vêtements trempés, on nous passa une grande serviette autour de la taille, comme une jupe. On nous enveloppa dans une sorte de couverture dorée qui nous réchauffa un peu puis on nous donna à boire. En réponse à leurs paroles incompréhensibles nous avons répondu en français. L'un des sauveteurs réussit à dire : « Pas peur... todo va bien ». J'éclatais en sanglots.

Pendant que l'on s'occupait de nous, la vedette fonçait vers la côte et bientôt pénétra dans un port. Les maisons alentour étaient toutes blanches ; au loin sur une colline on pouvait voir une sorte de château fort. Où que l'on regarde on ne distinguait aucune inscription en arabe. Sur le quai, des hommes en uniforme nous attendaient à côté d'une voiture portant l'inscription « guardia civil ». Nous avons eu alors la certitude d'être en Espagne. C'étaient des policiers, mais au comportement bien différent de ceux rencontrés en Afrique. C'est en souriant qu'ils nous firent monter à l'arrière de leur voiture après avoir longuement parlé avec les hommes en blanc.

Ils nous ont conduits dans un bâtiment ressemblant à une école. À l'intérieur, dans une salle très propre, plusieurs personnes nous ont pris en charge, séparément. Cela

ressemblait à ce que j'avais déjà connu dans des centres de réfugiés. On me donna de nouveaux vêtements. Le pantalon était trop grand, j'ai dû en replier le bas et le serrer à la taille avec une ficelle. Une chemise bleue et une veste à capuche ont complété ma nouvelle tenue. À nouveau on me proposa à boire et à manger. Faut de comprendre ce que chaque personne me disait, je ne les écoutais même plus, jusqu'à ce qu'il arrive un homme parlant français. Je lui ai raconté les derniers épisodes de mon voyage. Il me dit de ne rien redouter. On allait me conduire le lendemain, avec d'autres jeunes Africains, à un centre d'accueil spécialisé dans une autre ville. Ensuite on m'a amené dans une cour, derrière le bâtiment, où se trouvaient une trentaine de garçons de tous âges et de toutes origines. Beaucoup de Marocains, quelques Maliens et des Nigériens, j'étais le seul Camerounais.

Par des itinéraires différents, tous étaient arrivés depuis un ou deux jours dans cette ville appelée Almería. Le soir, après nous avoir fait dîner, on nous fit entrer dans une grande salle de sport où étaient alignés de nombreux lits de camp. J'ai eu bien du mal à m'endormir. Je venais de vivre des jours effrayants. Bien sûr j'étais satisfait d'être enfin en Europe, mais la perte de mon cousin m'affligeait plus que tout. Qu'allais-je devenir sans lui ? En général il tenait compte de mon avis, mais c'était toujours lui qui décidait ce qu'il fallait faire. Maintenant j'étais livré à moi-même.

À partir de ce jour-là je ne suis plus sûr de rien. Autant je me souviens parfaitement des détails de mes étapes précédentes, autant j'ai l'impression que ma mémoire est devenue imprécise à propos de certains éléments des jours suivants. Je me suis laissé emporter par les événements, sans véritablement prendre de décisions. »

Ilane s'interrompt. Avant de continuer à écrire, il avait besoin de se concentrer et de mettre dans l'ordre les quelques souvenirs qui lui revenaient progressivement. Cyrille, le voyant songeur, demanda si tout allait bien. Ilane avait un grand besoin de se changer les idées, il souhaita que Cyrille lui apprenne les bases du calcul pour arriver au niveau de Victor. Surpris par cette demande, Cyrille accepta en commençant par des sommes de plus en plus longues. Bien qu'il n'ait jamais effectué d'opération de plus de trois nombres, Ilane comprit très vite le principe et, en fin de journée, il maîtrisait les additions.

Vendredi 5 mai

PARIS

Il y avait pensé une partie de la nuit. Ilane estimait qu'il devait parvenir à terminer rapidement son récit, quitte à se passer des détails qui ne lui revenaient pas en mémoire ou bien qu'il ne savait plus très bien où situer. Il ne pouvait détacher son esprit de l'absence de son cousin. Avait-il, contre toute logique, réussi à survivre et être sauvé par des gardes-côte ? C'était peu probable. Il aurait voulu appeler son oncle Kimbou pour lui rapporter les événements, mais il ne connaissait pas son numéro de téléphone. Peut-être pourrait-il lui écrire. Ce serait ruiner ses espoirs, mais cela ne valait-il pas mieux que de le laisser dans une interminable incertitude ? Il demanderait conseil à Cyrille.

*

« Je crois que nous étions en février, « febrero » comme disent les Espagnols. Après deux ou trois jours à Almería on nous emmena à Murcia en autocar. Il y avait déjà d'autres Africains dans ce bus lorsqu'on fit monter tous ceux qui, comme moi, étaient en attente dans cette sorte d'école. Je me retrouvais à côté d'un Marocain peu bavard qui semblait aussi perdu que moi. Le trajet dura deux ou trois heures par une autoroute en très bon état sur laquelle circulaient de nombreux camions. À Murcia nous avons rejoint d'autres migrants dans un centre d'accueil.

Le séjour dans cette ville dura plusieurs semaines, Nous y étions bien traités, j'y repris un peu de forces et de moral. Le seul désagrément concernait les formalités administratives, surtout pour ceux qui ne disposaient plus d'aucun papier. J'ai dû répondre à quantité de questions à des personnes qui s'efforçaient de me comprendre. Je me souviens que la difficulté majeure fut de reconnaître officiellement ma situation de mineur. Je ne disposais plus d'aucun document prouvant que j'avais douze ans, pourtant ma petite taille aurait dû suffire à montrer que je n'avais pas plus de dix-huit ans. On m'a fait passer une radiographie des mains et des poignets parce que l'examen des os permet de déterminer l'âge des adolescents. Dès lors on m'a classé parmi les mineurs étrangers. De ce fait, il fallait me transférer dans un autre centre, spécialisé dans la prise en charge des migrants mineurs.

Ce transfert s'est déroulé en bus jusqu'à Madrid. J'étais le seul « subsaharien » comme ils disent, tous les autres étaient Marocains, ils me regardaient de travers et se moquaient de moi. À la demande de l'un d'eux qui voulait savoir d'où je venais, j'ai fait un résumé de mon aventure. Ils ont écouté en silence tant ils étaient impressionnés par mon récit.

J'avais déjà parcouru plus de quatre mille kilomètres en presque deux ans. Eux en avaient franchi quelques centaines en trois mois. Dès lors ils me témoignèrent une sorte de respect.

Assis à côté de moi, durant ce trajet d'au moins quatre heures, se trouvait Kadour, un garçon de treize ans qui venait du sud du Maroc. Il voulait rejoindre sa famille en France. Son père y était depuis plusieurs années, il avait fait venir son épouse et, récemment, un jeune neveu. Ce dernier avait pu alerter Kadour de tous les problèmes rencontrés à éviter ou contourner. Grâce à son récit j'ai appris des choses importantes. Ainsi, au centre d'accueil de Madrid on allait de nouveau nous enregistrer et redemander tous les détails déjà fournis à Murcia. En plus on nous demanderait si nous comptions rester en Espagne ou pas. Si oui, nous pourrions bénéficier de tout un programme d'aide à l'enfance visant à bien nous intégrer. Il ne fallait surtout pas choisir cette option, précisa Kadour. Il était préférable de dire notre volonté d'aller en France, en fournissant les nom et adresse de la personne devant nous y accueillir. C'était facile pour lui, mais pour mon compte je n'avais aucune référence à fournir et je risquais une longue rétention, sinon une expulsion. Kadour m'expliqua comment remédier à cela.

Effectivement, ce centre fourmillait de mineurs de toutes origines. L'examen de chaque cas prenait du temps. Il se passa plusieurs jours avant qu'on s'intéresse à moi. On m'a remis un document rédigé en français et précisant des dispositions légales compliquées pour moi. On y parlait de situation d'abandon et de mise sous tutelle assumée par les services de protection de l'enfance. J'ai déclaré ne pas vouloir cette assistance qui obligeait à rester en Espagne. J'ai menti en disant vouloir rejoindre un oncle à Paris. On m'a demandé son nom et son adresse. J'avais préparé ma réponse selon les éléments conseillés par Kadour. Je nommais mon prétendu oncle Nembo Atouba, demeurant rue de La Jonquière, dans le dix-septième arrondissement de Paris. C'est le quartier où se retrouvent beaucoup de Camerounais, m'avait-il précisé. Il serait impossible aux autorités espagnoles débordées de vérifier. On me répondit d'attendre.

J'ai passé plusieurs semaines dans ce centre à ne rien faire d'autre que bavarder avec d'autres jeunes de passage, dont beaucoup souhaitaient s'intégrer en Espagne pas trop loin du Maroc. On m'a de nouveau donné des vêtements presque neufs et l'on m'a fait passer chez le coiffeur pour raccourcir mon abondante chevelure. J'ai participé à des parties de foot dans la grande cour et j'ai assisté à quelques cours de langue espagnole. C'était monotone et surtout cela ne faisait pas avancer mon projet.

Fin mars, on m'a remis une sorte de carte de résident temporaire permettant de circuler librement en Espagne, mais imposant de quitter le pays dans les quarante-cinq jours, faute de quoi je pourrais être arrêté et expulsé. Il ne fallait pas perdre de temps, j'entendais bien disposer de ce délai pour atteindre la frontière avec la France. Avec ce nouveau document, on pouvait sortir du centre à condition de rentrer avant vingt et une heures.

Un lundi matin, je profitais de cette possibilité pour partir définitivement sans prévenir et pour m'aventurer dans Madrid. Au hasard des rues j'avançais parmi les gens qui ne faisaient pas attention à moi. Il est vrai que l'on rencontrait bien d'autres Africains dans certains quartiers et que personne ne semblait y accorder d'attention. Je me suis résolu à demander le chemin pour atteindre la gare routière. D'après mes précédentes expériences j'espérais y trouver à la fois un refuge et peut-être une possibilité de quitter la capitale. J'interrogeais des gens sur les trottoirs. Certains ne s'arrêtaient même pas, d'autres me jetaient un regard méprisant, cependant la plupart me répondaient sur un ton aimable, mais en espagnol. Je ne comprenais pas si eux-mêmes n'avaient pas compris ma question, ou bien s'ils m'en donnaient la réponse.

J'ai parcouru ainsi des kilomètres jusqu'en fin de matinée. Je restais sur les grandes avenues où des panneaux routiers indiquaient les directions, je suivais ceux qui portaient l'inscription « Plaza Mayor », car j'avais entendu des garçons du centre dire que c'était le cœur de la ville. À un certain endroit une rivière barrait la route, j'ai dû faire un détour pour trouver un pont, mais j'avais perdu de vue les panneaux directionnels. Je continuais à interroger des gens sans succès. Et puis j'ai aperçu, à quelques mètres devant moi, un couple avec une fillette. L'homme portait un appareil photo autour du cou, c'était à coup sûr un touriste. La fillette parlait très fort, en français, elle réclamait à boire. Je me suis empressé de les interpeller poliment en demandant une nouvelle fois s'ils savaient où était la gare routière. Par chance, ils en venaient et ont pu m'expliquer le chemin. C'était compliqué, aussi la femme a eu la bonne idée de m'écrire sur un papier la phrase : « Où se trouve la gare routière, s'il vous plaît ? », tout en espagnol.

Grâce à cela je me suis fait aider plus facilement et j'arrivais à destination en milieu d'après-midi. Je n'en croyais pas mes yeux tellement le bâtiment était immense, avec plusieurs étages et des boutiques partout. Une véritable foule circulait, souvent avec des bagages, au milieu de cette incroyable construction. Je tournais en rond un certain temps avant de trouver le secteur des compagnies d'autobus. Des panneaux lumineux affichaient les destinations et les horaires. J'ai remarqué plusieurs compagnies signalant des bus Madrid-Paris. Je me suis approché des guichets de ces compagnies qui avaient placardé

sur leur mur les différents tarifs. En comparant, j'ai noté que la moins chère proposait un billet à 35 euros le mercredi avec départ à 20 h 40.

Je n'avais aucune idée de la valeur de cette monnaie, il m'a fallu regarder les vitrines de diverses boutiques pour constater qu'avec moins d'un euro on pouvait acheter un pain de 500 grammes, ou une bouteille de lait. Un kilo de tomates coûtait un euro et demi. Or je n'avais plus rien en poche... Inutile de chercher le moindre travail, j'avais appris au centre que seules les campagnes du sud du pays embauchaient des saisonniers étrangers à bas coût. Je me suis assis sur l'un des innombrables bancs de la gare et j'ai réfléchi, tout en regardant les gens aller et venir. Lorsque j'ai vu passer un adolescent africain noir je suis allé à sa rencontre, il était Sénégalais et vivait à Madrid depuis quatre ans. À ma demande s'il savait comment gagner un peu d'argent il répondit : « Mon frère, tu n'as rien à espérer ici, d'autant plus que tu es encore un gamin. La seule possibilité est d'essayer de mendier. Mais ça ne rapporte pas grand-chose. »

Mendier ! Cette seule idée me répugnait. Pourtant je me dis que j'avais peu de chance de trouver une autre solution. Rapidement je me suis décidé et j'ai demandé au Sénégalais de m'écrire en espagnol, au dos du papier remis par les Français, une phrase disant que je voulais partir pour la France. Muni de cet écriteau, et demandant mentalement pardon à mon père, j'ai commencé à tenter ma chance.

Tenant de la main gauche cette pancarte et de la droite le bonnet que j'avais sorti d'une poche, j'ai surmonté la honte de me présenter face aux passants. Comme le matin, beaucoup ne s'arrêtaient pas ou bien m'écartaient de leur chemin d'un air agacé. La première pièce d'un euro qu'on déposa dans mon bonnet me redonna un peu d'optimisme. J'évitais d'avoir l'air trop souriant, m'efforçant de paraître triste et de faire pitié. Je n'étais toujours pas fier de jouer cette comédie, mais ça marchait. En fin de journée j'avais presque quinze euros. J'en ai prélevé deux pour acheter quelque chose à manger et suis retourné à la gare routière pour passer la nuit recroquevillé sur un siège.

À mon réveil j'ai refait le calcul, il me fallait recueillir encore au moins vingt-deux euros avant le lendemain soir pour pouvoir acheter un billet. Je suis parti en chasse en direction du centre-ville en empruntant des rues différentes de celles de la veille. En fin de matinée je n'avais pas même doublé mon capital. Les grandes avenues commerçantes du cœur de la ville furent plus productives et, à la nuit tombée, je suis rentré à la gare avec vingt-neuf euros au total. Ce n'était pas encore suffisant.

Le mercredi je me suis réveillé tôt après une mauvaise nuit peuplée de cauchemars et je suis allé aussi vite que possible dans les belles avenues. Mon air minable et fatigué semble

avoir inspiré de l'apitoiement, surtout auprès des femmes. À midi j'avais presque quarante euros. Je suis revenu rapidement à la gare pour acheter mon billet. J'ai dû utiliser un appareil automatique en appuyant sur un écran et mettant mes pièces dans une fente pour obtenir mon billet. C'est après que j'ai lu une petite affiche rédigée en quatre langues, dont le français. Il y était précisé, entre autres, que les moins de seize ans devaient obligatoirement être accompagnés d'un adulte pour les voyages de nuit. Compte tenu de ma petite taille il était peu probable qu'on m'attribue cet âge. Je craignais un refus de la part du chauffeur au moment de l'embarquement. Serrant dans ma poche le précieux billet, je suis allé dépenser presque tout ce qu'il me restait en sandwiches et bouteille d'eau afin de tenir pendant les dix-huit heures de route.

Au moment de monter dans le bus j'ai repéré dans la file d'attente un couple d'Africains noirs adultes, tous deux biens habillés à l'européenne. Par une sorte de réflexe irréfléchi, je m'en suis approché et au moment de monter dans le bus j'ai saisi la main de la femme. Elle a marqué un temps d'arrêt et m'a regardé avec curiosité. Je lui ai souri, elle m'a souri à son tour sans lâcher ma main. Nous sommes passés devant le chauffeur qui n'a pas dit un mot. Je me suis assis juste derrière ce couple et j'ai dit simplement merci à la dame qui m'a de nouveau souri et demandé comment je m'appelais.

Ce bus était très confortable. J'ai regardé le paysage monotone pendant quelque temps. La dame m'a offert une part de gâteau et une canette de soda. Pourquoi cette sympathie à mon égard ? Peut-être avait-elle un enfant de mon âge et aurait-elle souhaité que quelqu'un s'occupe de lui en pareille circonstance. Bientôt la nuit est tombée et j'ai senti le sommeil m'envahir. En basculant mon siège en arrière j'étais presque comme dans un lit et je n'ai pas tardé à m'endormir.

À mon réveil il faisait jour. Le paysage, le long de l'autoroute, se limitait à des forêts de sapins de chaque côté. En m'entendant relever mon siège, la dame se retourna et me dit : « Nous approchons de Bordeaux ». Ce qui voulait dire que nous étions en France ! Je ne sais pas comment nous sommes passés à la frontière, il ne semble pas que le bus se soit arrêté, en tout cas personne ne m'a réveillé pour le moindre contrôle. J'ai puisé dans mon sac quelques provisions achetées la veille.

Après de grandes étendues de campagne verdoyante le paysage a commencé à changer avec la traversée de zones habitées. Bientôt il n'y eut plus de campagne, rien que des maisons et des grands bâtiments. J'ai pensé que nous entrions dans Paris, j'étais impatient et cela devait se voir, car la dame me dit que nous étions en banlieue et qu'il faudrait patienter encore quelques dizaines de kilomètres.

Vers 13 heures, comme prévu, le bus est venu s'immobiliser dans un immense parking souterrain. C'était la gare routière de Paris-Bercy. Mon cœur battait à tout rompre, je crois que je tremblais un peu en sortant du bus. Toujours aussi attentionnée, la dame demanda où je devais aller. Je n'en avais pas vraiment idée, j'ai répondu sans réfléchir : « A la tour Eiffel. »

Elle en parla à son mari qui me dit de les suivre jusqu'à la sortie du terminus. Une fois à l'air libre, nous nous sommes trouvés à côté d'une rivière en pleine ville. Le monsieur, qui avait compris que je venais à Paris pour la première fois, me précisa que c'était la Seine. Avant de nous séparer il m'indiqua le chemin à suivre. Il suffisait de traverser la Seine au prochain pont et, une fois sur l'autre rive, longer continuellement les quais. Je verrais bien par moi-même quand je serai arrivé... Il précisa que c'était assez loin, qu'il me faudrait environ deux heures de marche. La dame m'a embrassé puis ils sont montés dans un taxi.

Je suis resté quelques instants au bord de la Seine à regarder passer des bateaux. La rue était bruyante, il y avait tellement de voitures qu'elles roulaient lentement, les unes serrées aux autres. J'ai traversé le pont et entrepris la marche conseillée. Il me faudrait des pages et des pages pour rapporter tout ce qui m'a fasciné durant ce trajet le long du fleuve. Lorsque j'ai aperçu de loin la tour Eiffel j'étais le plus heureux des garçons de la terre.

Je suis resté à proximité de ce monument sans m'en lasser. J'ai pu me placer juste en dessous, en plein centre, j'ai pu voir des ascenseurs qui montaient les touristes aux différents étages, j'ai pu traverser un pont et remonter un grand jardin avec des jets d'eau pour atteindre une esplanade d'où la vue était stupéfiante.

Quand il se fit tard je me suis soudainement inquiété de savoir où dormir. Ayant aperçu non loin de là un pont surélevé où passaient régulièrement de petits trains, je m'en suis approché. Ce pont surplombait également la rue et laissait en dessous un très large trottoir libre. Quelques motos y stationnaient. À la nuit tombée j'ai commencé à remonter ce trottoir, j'entendais les petits trains passer au-dessus de ma tête. Par endroits, des hommes ou des femmes installaient des cartons à terre et se couchaient là, recouverts d'une simple couverture. Quelques-uns étaient accompagnés d'un chien. En attendant de prendre une décision le lendemain, je me suis choisi un emplacement contre le mur de soutien du pont et je me suis recroquevillé, prêt à m'endormir après cette mémorable journée.

Le froid m'a réveillé tôt le lendemain matin. Pour me réchauffer j'ai commencé à marcher en suivant ce trottoir sous le chemin de fer. Par endroits il y avait des escaliers menant à une sorte de petite gare. Une inscription indiquait qu'il s'agissait du métro. Puis la voie

ferrée s'inclina jusqu'à pénétrer sous terre. Je n'avais plus de fil conducteur, mais j'avais entrevu de loin un très haut bâtiment, comme un gratte-ciel. Je me suis dirigé vers lui. En l'approchant j'ai vu des panneaux indiquant « Tour Montparnasse ».

C'était très impressionnant. Juste à côté, un autre grand bâtiment portait l'inscription « Gare Montparnasse ». Une véritable foule entrait et sortait de cette gare. J'y suis allé à mon tour. C'était un peu comme la gare routière de Madrid, avec plusieurs étages et des boutiques de toutes sortes. Au niveau supérieur se trouvaient de nombreux quais pour les trains. Je n'avais rien à faire en ce lieu et je suis ressorti pour m'engager dans la grande avenue, juste en face de la haute tour. Là encore, rien que des boutiques et des restaurants. La faim me tirait, mais je n'avais plus que trois petites pièces rouges marquées "10 cent"...

Après une bonne marche j'ai croisé une avenue où se tenait un marché en plein air. Des éventaillers de toutes sortes proposaient des légumes, des fruits, de la viande, du poisson et bien d'autres denrées encore. C'était un supplice à regarder. Comme si j'avais perdu toute notion d'honnêteté depuis ma mendicité en Espagne, j'ai pensé à subtiliser quelque chose à manger. Un étalage de fruits a retenu mon attention. Pendant qu'à une extrémité, le vendeur pesait des pommes, à l'autre extrémité un régime de bananes m'a irrésistiblement attiré. Aussi discrètement que possible j'ai détaché une banane et tenté de la glisser dans ma poche lorsque le vendeur m'a vu et s'est écrié : « Eh ! Là-bas ! Que fais-tu, garnement ? »

Je n'étais pas doué pour ce genre de larcin. Avant que je trouve quelque chose à répondre, une dame s'est approchée de moi, posa une main sur mon épaule tout en s'adressant au vendeur. « Laissez, Monsieur. Il est avec moi, ajoutez la banane sur mon compte ».

Je venais de trouver ma nouvelle famille. »

CHAPITRE XII

Samedi 6 mai

POIGNY-LA-FORÊT

Comme le mois précédent, ce week-end était programmé chez Alexandre et Véronique. Pour les trois enfants c'était à chaque fois la fête. Le temps était agréable et les jeux de plein air furent privilégiés. Jade aimait faire de la balançoire pendant que les garçons s'adonnaient aux inévitables jeux de ballon. Pendant ce temps les adultes se concentraient à propos de Ilane. Cyrille avait apporté les copies des dernières pages de son cahier. Il en fit la lecture à haute voix. Comme souvent en pareille circonstance, Véronique et Samantha avaient les larmes aux yeux. Alexandre montrait également une réelle émotion.

- Ce récit est exceptionnel. Bien que nous soyons habitués à entendre parler des migrants par les médias, jamais nous n'avions touché du doigt la réalité quotidienne de leur périlleuse odyssée. Cela mériterait d'être publié, si Ilane acceptait de rédiger la toute première partie, depuis son village jusqu'au campement de Boko Haram, qu'il nous a racontée de vive voix avant de commencer à écrire la suite. Je suis prêt à prendre en charge les frais d'édition si aucun éditeur professionnel n'acceptait d'en assumer la publication. Ce qui me surprendrait.

- Je ne suis pas contre, répondit Cyrille, sous condition que Ilane en soit d'accord et que soit réglée sa situation administrative. Pour la France, en raison de sa minorité, il bénéficie de plein droit d'un titre de séjour portant la mention « vie privée et familiale ». C'est valable un an et renouvelable. Par ailleurs, en suivant vos conseils, j'ai fait le nécessaire pour une adoption et d'ici peu nous devrions avoir une réponse que j'espère positive. Nous en avons parlé avec lui, il s'est dit d'accord. Il ne voit pas d'inconvénient à s'appeler Ilane Valois, toutefois il aurait aimé savoir ce qu'en aurait pensé son père. Avec Samantha, nous nous demandons si perdre son nom de famille d'origine ne risque pas de créer une perturbation psychique supplémentaire. Selon le psychologue, le risque serait d'autant plus faible que nous saurions lui expliquer que cela atteste de la réussite de son voyage et l'aboutissement de tous ses efforts.

- Je vous comprends. Je suis sûr que vous saurez le lui faire comprendre. Mais qu'advient-il lorsque vous rentrerez en Australie ?

- Nous ne pensons pas que cela crée d'insurmontables difficultés. Enfant légalement reconnu par un couple ayant la double nationalité, il devrait pouvoir obtenir la citoyenneté australienne sans autre problème qu'une stricte procédure à respecter.

- Cyrille, intervint Samantha, tu devrais rapporter à nos amis comment nous envisageons ce retour à Melbourne.

- Exact. Lors de mes contacts avec les gens qui suivent les travaux là-bas il est apparu que certaines décisions ne peuvent pas être prises sans que je sois sur place. L'entrepreneur Almeida m'a assuré que notre appartement était pratiquement remis à neuf et serait habitable d'ici une ou deux semaines. Nous ne voulons pas faire perdre à Victor le bénéfice de sa demi-année scolaire à Paris. C'est pourquoi nous pensons attendre la fin juin pour regagner notre domicile. Si toutefois l'occupation encore quelques semaines de votre appartement parisien ne vous crée pas de problème.

- C'est un plaisir pour nous, vous le savez bien.

Pendant le déjeuner autour d'un barbecue, Ilane entreprit de résumer, pour Jade et Victor, l'histoire de « Notre Dame de Paris » qu'il avait déjà fini de lire. Il ajouta même une réflexion personnelle à propos de Quasimodo qui réussit à trouver du bonheur malgré toutes les horreurs qui pesaient sur lui, et les acharnements du destin. Une fois de plus tout le monde applaudit à sa performance intellectuelle. Il reprit la parole.

- Dites, Monsieur Cyrille, quand nous irons en Australie je devrai aller à l'école comme Victor. Mon niveau en calcul s'est amélioré ces derniers temps mais je ne connais toujours pas un mot d'anglais. Pourriez-vous me l'apprendre ?

- Tu sais Ilane, la rentrée des classes à Melbourne a lieu fin janvier / début février, ce qui obligera Victor à réintégrer sa classe en cours d'année jusqu'aux grandes vacances vers Noël. Pour toi il faudra patienter jusqu'au début de l'année prochaine en attendant que ta situation administrative soit parfaitement réglée. Cela te donnera le temps de te familiariser avec la langue.

- Moi, ajouta Samantha, je suis prête à t'enseigner les rudiments dès maintenant. En outre, si tu veux, nous pourrions engager sur place un professeur particulier en attendant ta propre rentrée. OK ?

Ilane accepta le principe.

- Dans quelle classe ira-t-il, s'inquiéta Victor ?

- Cela va dépendre de son aptitude à combler ses lacunes en certaines matières. Selon son âge il devrait accéder à la première classe du secondaire. Nous apprécierons cela avec les enseignants.

- Alors il sera au collège avant moi ?
- C'est normal Victor, il a cinq ans de plus que toi. Mais il n'a pas eu une enfance aussi heureuse que la tienne. Un jour viendra où il sera en mesure de t'aider lui-même dans tes apprentissages.

Victor ne dit plus rien. À sa mine on voyait clairement que cette situation lui paraissait singulière. On n'en reparla plus jusqu'à la fin du week-end campagnard. En revanche Cyrille posa une autre question à Ilane.

- Depuis un mois que tu es parmi nous et que tu fais pratiquement partie de la famille, tu continues à m'appeler Monsieur Cyrille et ma femme, Madame Samantha. C'est trop cérémonieux, nous devrions trouver autre chose.

- Je veux bien, j'y ai déjà pensé mais je ne sais que choisir entre « Cyrille » et « Papa ».

- Eh bien nous pourrions adopter « Cyrille ». Le nom de « Papa » restera réservé à ton véritable père camerounais. Ce qui ne nous empêchera pas de te considérer comme notre fils et le frère de Victor.

Ce dernier fit une moue difficile à interpréter.

- Et je devrais vous dire « tu » ?
- Personne ne t'y obligera, mais je crois que ce serait bien.

*

UN AN PLUS TARD

Samedi 12 mai

MELBOURNE

On fêtait l'anniversaire de Victor dans l'appartement rénové de la famille Valois. La salle à manger avait été décorée par Samantha et Ilane dès la veille au soir, après que Victor était allé se coucher. Il avait eu la surprise au réveil. Toutefois le plus important fut le repas de midi à la fin duquel apparurent à la fois le gâteau aux huit bougies et les cadeaux. Ilane lui avait préparé un grand dessin en couleurs du masque de Toutankhamon qu'il avait copié depuis une photo repérée dans un livre de Cyrille.

Ils étaient rentrés en Australie fin juin de l'année précédente. Les travaux de réhabilitation du « France » n'étaient pas totalement achevés à l'exception de

l'appartement privé du troisième étage. Ilane s'était vu attribuer une chambre personnelle donnant sur le même balcon que celle de Victor, juste à côté. Il aimait observer la mer depuis ce balcon. Il ne se lassait jamais de ce spectacle malgré la douloureuse disparition de son cousin Francky qu'il lui rappelait.

À la rentrée des classes, début février, il avait intégré la sixième qui, en Australie marque la dernière classe du primaire. Normalement on y trouvait des enfants de dix ans, lui en avait treize. Le corps enseignant de l'école bilingue avait estimé que cette classe lui était indispensable pour consolider ses acquis avant le collège.

Grâce à sa petite taille et au port de l'uniforme obligatoire on ne le différenciait pas vraiment de ses camarades. En revanche il était le seul élève à la peau noire et avait entendu des réflexions racistes. Il n'avait pas hésité à en parler à l'enseignante qui avait eu la même réaction qu'à l'école parisienne. Elle avait pris le temps d'expliquer à ses élèves qui était Ilane, d'où il venait et dans quelles conditions il avait quitté l'Afrique. Dès lors il était devenu une sorte de héros que la plupart de ses camarades venaient questionner à la récréation. Ils voulaient tout connaître de son épopée, ils admiraient son courage et bientôt il ne fut plus qu'un élève comme les autres.

À la différence de l'école parisienne, les cours commençaient chaque matin par dix minutes de sport suivies de cinq minutes de yoga. Ensuite on étudiait. Cette nouvelle vie n'avait pas perturbé Ilane, il avait connu tellement de situations différentes ces dernières années qu'il acceptait les changements sans problème. Enfin il était heureux.

*

ÉPILOGUE

Quelques années ont passé. La vie a repris son cours d'avant l'incendie.

La parution en France du livre « Mon Odyssée », par Ilane Atouba, a rencontré un franc succès, ainsi que la version en anglais parue un peu plus tard.

Le « France » faisait à nouveau le plein à longueur d'année. Les affaires marchaient très bien et Cyrille figurait parmi les notables de Melbourne.

Samantha donnait des cours de décoration très prisés.

Victor était toujours le meilleur élève de sa classe, il avait décidé de s'orienter vers le domaine de l'intelligence artificielle.

Ilane terminait sa dernière année de lycée.

Le jour des résultats du baccalauréat il resta, impatient, figé devant son écran d'ordinateur. Quand s'est affichée la liste des candidats il s'est empressé d'aller à la lettre V et a poussé un cri de joie en lisant : « Valois Ilane : Reçu – Mention très bien ».

Il allait pouvoir entrer en faculté de médecine.

FIN
du Tome VII

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous